

Prix : 95 centimes

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

LE TASSE

JÉRUSALEM

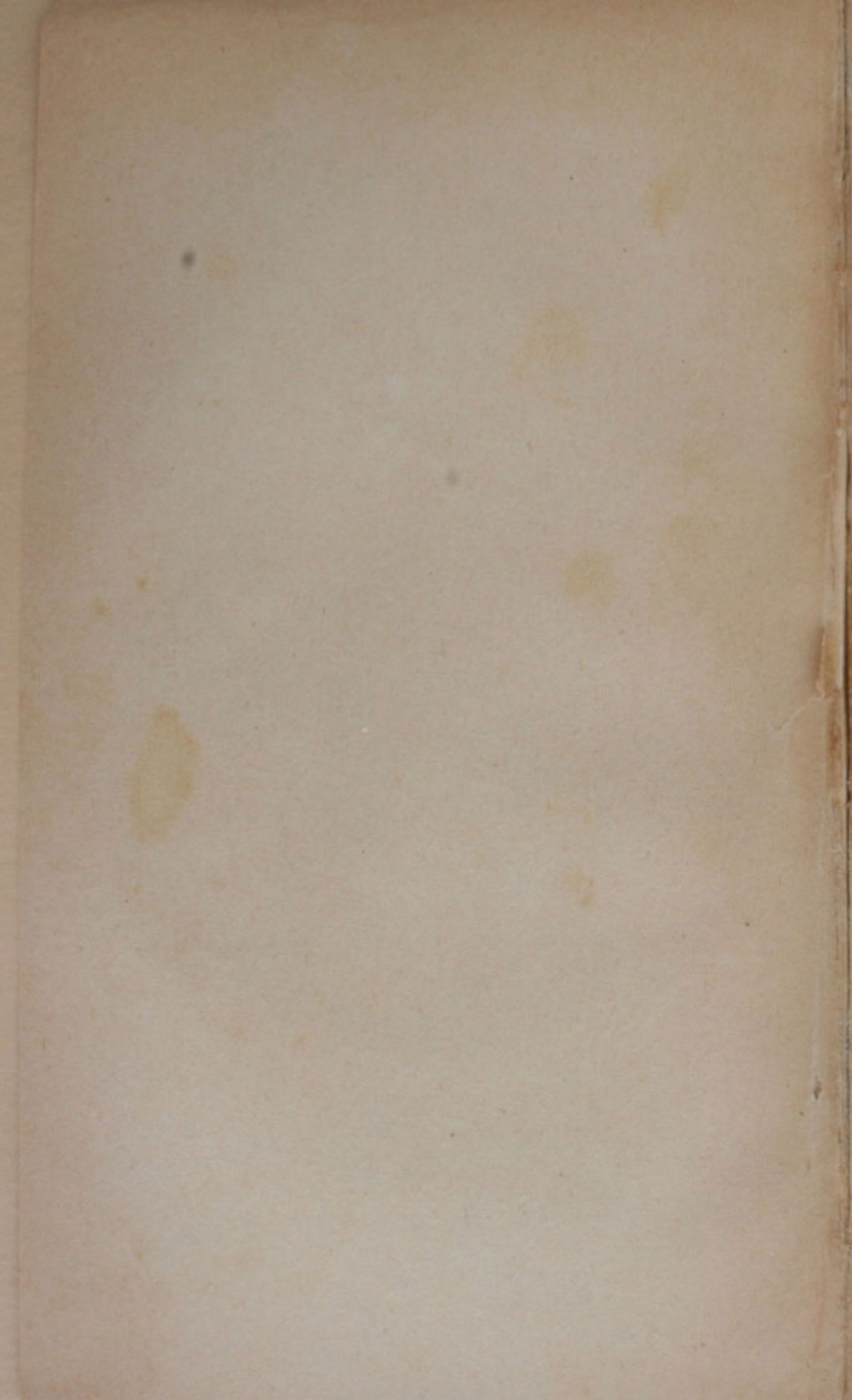
DÉLIVRÉE



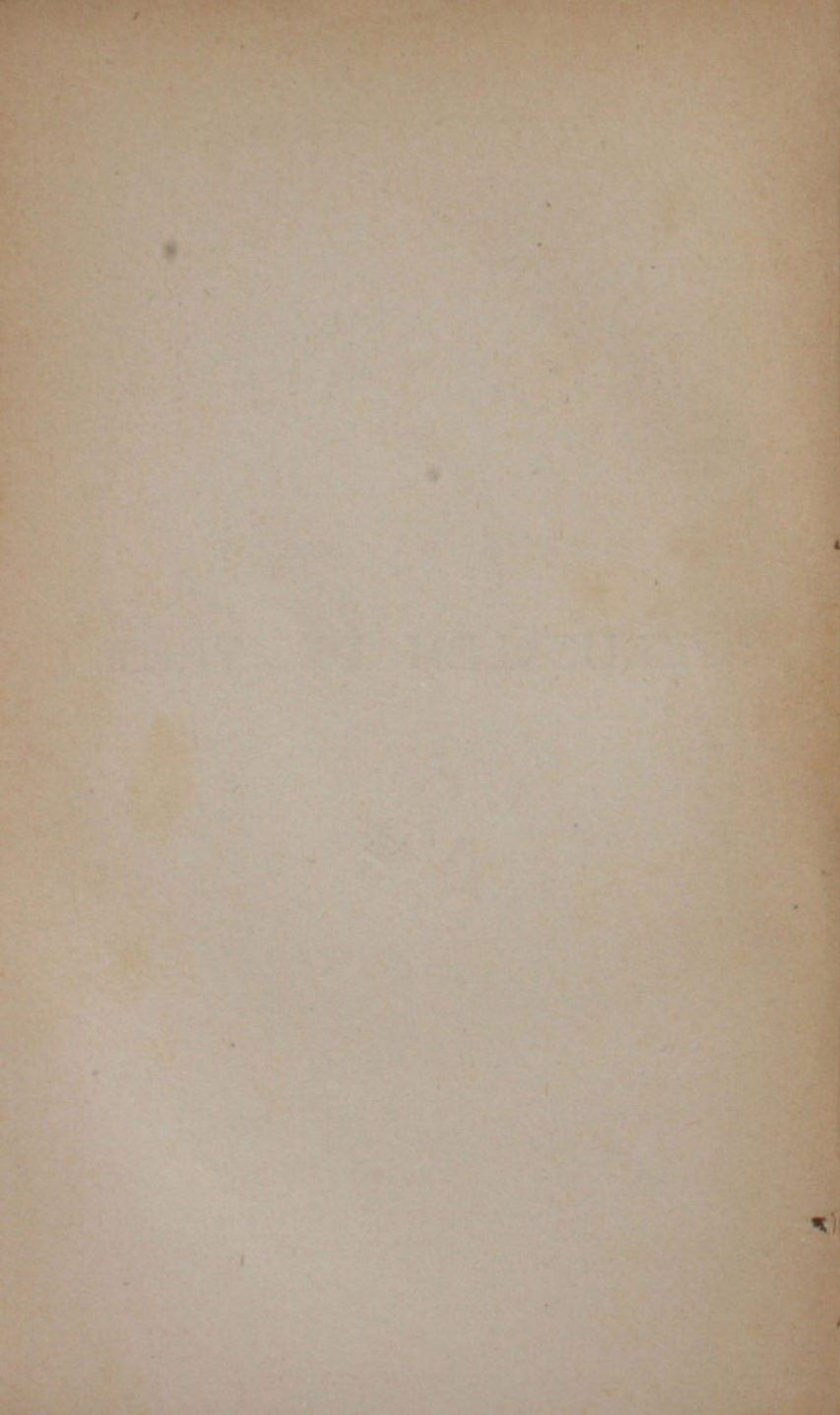
PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26



JÉRUSALEM DÉLIVRÉE



LE TASSE

JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits réservés

NOTICE SUR LE TASSE

Torquato Tasso, dit Le Tasse, naquit à Sorrente en 1544. Il était d'une ancienne et noble famille, et son père, Bernardo Tasso, fut lui-même un poète très apprécié de ses contemporains par sa facilité et son élégance.

Après avoir fait ses études chez les jésuites de Naples, Le Tasse vint à Padoue faire son droit. Mais il abandonna bientôt la jurisprudence pour la poésie, et, dès 1562, il avait achevé un poème chevaleresque en douze chants, Rinaldo, inspiré de l'Arioste et qui attira sur lui l'attention.

Appelé à la cour d'Alphonse II, duc de Ferrare, en 1565, il suivit en France le cardinal d'Este (1574) et fut accueilli avec distinction par Charles IX et les poètes de la Pléiade. A son retour à Ferrare, Le Tasse composa, en 1572, l'Aminte, comédie pastorale qui est restée un modèle du genre. Entre temps il travaillait déjà à l'ouvrage qui devait fonder sa réputation, la Jérusalem délivrée, vaste épopée tirée de l'histoire des Croisades et qui parut en 1575. Cette œuvre est le plus beau poème épique des temps modernes : le choix du sujet, si populaire dans toute la chrétienté, la grandeur des conceptions, le développement des caractères, la richesse des idées et l'harmonie du style l'ont placée à côté des grandes épopées classiques.

C'est de cette époque que commença pour Le Tasse une existence attristée par de nombreux malheurs, sur lesquels on ne s'est jamais bien expliqué, et que l'esprit exalté du poète a dû contribuer à augmenter encore. Son ouvrage fut d'abord

reçu assez froidement, et l'auteur se sentit froissé plus que de raison par d'obscurs critiques. Une funeste passion qu'il éprouva pour la belle Léonore, une des sœurs du duc de Ferrare, le força à quitter brusquement la cour sans argent et sans but (1577). Il gagna Naples après avoir échappé à une tentative d'assassinat, l'esprit frappé, en proie à des idées sombres et craignant toujours de succomber au poignard ou au poison ; mais les bons soins de sa sœur Cornelia, qu'il retrouva à Sorrente, amenèrent quelque rémission dans cet esprit malade.

En 1579, Le Tasse se hasarda à rentrer dans Ferrare, mais le duc irrité le fit arrêter et enfermer dans une maison de fous, où il resta sept ans et demi. Cependant l'Italie s'émut, le pape, les princes réclamèrent sa liberté qui lui fut accordée en 1586. Le Tasse séjourna depuis à Mantoue, où il composa sa tragédie de Torismond, puis à Naples, où il écrivit, dans le couvent de Monte-Oliveto, la Jérusalem reconquise, en vingt-quatre chants, qu'il voulait substituer à sa Jérusalem délivrée et qui est justement restée dans l'obscurité. Le cardinal Aldobrandini, devenu pape sous le nom de Clément VIII, voulut ranimer l'âme découragée du poète en renouvelant pour lui le triomphe et le couronnement au Capitole. Mais avant que les préparatifs de la cérémonie fussent terminés, Le Tasse succomba à un accès de fièvre au couvent de Santo-Onofrio (1595).

Outre les œuvres déjà citées, on possède de lui une comédie, les Intrigues d'amour, des poésies diverses, qui contiennent des sonnets, des madrigaux, des Canzoni ; les Sept journées de la création, des Dialogues et des Lettres.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

CHANT PREMIER

Je chante la guerre sainte et ce capitaine qui délivra le tombeau de Jésus-Christ. Nombre d'exploits signalèrent sa prudence et sa valeur : nombre de travaux éprouvèrent sa patience dans cette glorieuse conquête. En vain l'enfer se souleva contre lui, en vain s'armèrent contre lui les peuples réunis de l'Asie et de l'Afrique ; le ciel protégea ses efforts, et il ramena sous les saints étendards ses compagnons errants.

O Muse ! ô toi qui ne ceins point ta tête d'un périssable laurier cueilli sur l'Hélicon, toi qui habites dans l'Olympe au milieu des célestes chœurs, et dont le front est couronné d'étoiles immortelles ; ô Muse, allume dans mon sein une ardeur divine, enflamme mes chants ; pardonne si j'orne la vérité de fleurs, et si je répands, sur mes vers, d'autres charmes encore que les tiens.

Tu sais que l'homme court s'enivrer des mensonges du Parnasse ; tu sais que la vérité parée des grâces de la poésie entraîne et subjugué les cœurs les plus rebelles. Ainsi nous présentons, à un enfant malade, les bords d'un vase abreuvé d'une douce liqueur : heureusement trompé, il boit des sucs amers, et doit la vie à son erreur.

O magnanime Alphonse, ô mon asile et mon port ! toi qui sauvas des injures de la fortune, et des écueils d'une mer en furie, ma barque errante et à demi brisée, daigne sourire à des vers qu'au milieu de mon naufrage je fis vœu de te consacrer. Peut-être un jour viendra que ma Muse, qui présage tes destins, osera chanter tes exploits ; et en les chantant, elle ne fera que répéter ceux qu'elle va décrire.

Oui, si jamais les Chrétiens sont réunis par les nœuds de la paix ; si jamais ils s'arment pour arracher une seconde fois au fier Musulman la glorieuse proie que retient son injustice : oui, ce sera toi qui commanderas leurs armées ou guideras leurs pavillons. Émule de Godefroy, daigne écouter mes chants et prépare-toi aux combats.

Déjà le soleil avait cinq fois parcouru son oblique carrière depuis que l'ardeur d'un saint zèle avait entraîné les Chrétiens dans l'Orient. Nicée avait cédé à leur audace : la puissante Antioche surprise par leur adresse, avait été défendue par leur valeur contre toutes les forces de la Perse. Maîtres de Tortose, l'hiver suspendait leurs efforts et ils attendaient le retour du printemps.

Déjà cette saison qui enchaîne l'activité des guerriers touchait à sa fin, quand du haut de son trône, de ce trône qui s'élève autant au-dessus de la sphère étoilée que les étoiles s'élèvent au-dessus des enfers, l'Éternel abaissa ses yeux sur la terre ; un seul de ses regards embrasse l'univers et tous les êtres qu'il renferme.

Tout est présent à sa vue ; mais elle se fixe surtout sur la Syrie et sur les princes chrétiens. De ce coup d'œil qui pénètre les cœurs et qui en éclaire les replis les plus tortueux, il voit Godefroy enflammé du zèle le plus pur. Ce guerrier, plein de foi, brûle d'affranchir Jérusalem du joug de l'impie. La gloire, les empires, les richesses, tout est vil à ses yeux.

L'ambitieux Baudouin n'aspire qu'aux grandeurs humaines

dont il est occupé tout entier. Tancrede en proie à un amour funeste qui l'agite et le dévore, dédaigne la vie. Bohémond jette dans Antioche les fondements de son nouvel empire, établit des lois, crée les arts et donne à ses sujets un culte pur et des vertus.

Profondément absorbé dans ces grands desseins, il ne paraît plus connaître d'autre gloire, ni d'autres exploits. L'âme impétueuse de Renaud appelle la guerre et s'indigne contre le repos. Ce ne sont point des trésors, ce n'est point un empire, qui flattent ses vœux ; il ne brûle que pour l'honneur, mais il brûle d'une ardeur immodérée. Son oreille attentive s'enivre des récits de Guelfe, son oncle, et son cœur s'enflamme à l'éclat des exploits qu'il lui raconte.

Après avoir sondé l'âme de ces guerriers et des autres princes chrétiens, le roi du monde appelle Gabriel qui tient le second rang parmi les ministres de ses volontés. Gabriel interprète fidèle entre Dieu et les justes, messenger toujours agréable, porte sur la terre les décrets du ciel et reporte au ciel les vœux et les prières des mortels.

« Va trouver Godefroy. Dis-lui de ma part : pourquoi cette inaction ? pourquoi Jérusalem opprimée attend-elle encore ses libérateurs ? Qu'il assemble les chefs, qu'il hâte leur lenteur. Il sera leur général et leur guide. Je le choisis et ils le choisiront : aujourd'hui ses égaux et bientôt les exécuteurs de ses ordres ».

Dieu dit, et le fidèle Gabriel a déjà revêtu d'une forme aérienne son invisible substance. Il a pris une figure humaine, mais une majesté céleste brille dans ses regards. Il est dans cet âge qui sépare la jeunesse de l'enfance. Des rayons éclatants ornent sa blonde chevelure.

Des ailes, agiles, infatigables, sont attachées à ses épaules. Elles sont blanches et les extrémités en sont d'or. à l'aide de ces ailes, il fend les vents et les nues ; il plane

sur la terre et sur les mers. Déjà il a franchi les célestes barrières et les limites du monde. Ses ailes balancées arrêtent un moment son vol au-dessus du Liban.

Enfin il se précipite vers les plaines de Tortose. Le soleil entr'ouvrait les portes de l'Orient ; plus de la moitié de son disque paraissait encore plongé dans les eaux : déjà Godefroy offrait à Dieu son hommage accoutumé, lorsque s'avancant à côté du soleil, mais plus brillant que lui, l'Ange se présente à sa vue.

« Godefroy, voici la saison favorable aux combats ; pourquoi diffères-tu d'affranchir Jérusalem ? Assemble les chefs de l'armée, gourmande leur paresse ; Dieu t'a choisi pour les commander ; ils t'obéiront d'eux-mêmes. C'est Dieu qui m'envoie, c'est sa volonté que je te révèle. Quelle confiance il doit t'inspirer ! quel zèle doit enflammer ton âme et se communiquer à ton armée » ! Il dit, et il est déjà dans le ciel. A ce discours, à cet éclat, Godefroy, les yeux éblouis, reste interdit et étonné.

Mais enfin sorti de son trouble, il songe et aux ordres qu'il a reçus et au Dieu qui les lui donne et au ministre qui les lui annonce. Son zèle se ranime encore : il brûle de terminer une entreprise dont il est devenu le chef. Ce n'est point l'orgueil d'un vain titre qui enfle son courage, mais sa volonté s'enflamme dans la volonté du ciel, comme l'étincelle dans un grand feu.

Il invite aussitôt les héros ses compagnons à se rassembler : les lettres, les courriers volent de tous côtés. Toujours au conseil il unit la prière. Tout ce qui peut ébranler, émouvoir une âme généreuse, tout ce qui peut réveiller la valeur assoupie, il le trouve dans son âme, et les ressorts puissants qu'il emploie entraînent et séduisent tous les cœurs.

Les chefs s'assemblent ; d'autres héros les suivent encore. Bohémond seul reste dans ses états. Une partie est dans les

murs de Tortose, d'autres campent dans les plaines qui l'environnent. Enfin, au jour marqué, tous les guerriers se réunissent et forment un conseil auguste et solennel. Godefroy est au milieu d'eux; la majesté brille sur son front et une noble éloquence éclate dans ses discours.

« Guerriers armés pour venger la querelle du Ciel, vous qu'un Dieu choisit pour relever son culte et ses autels, vous que guida son bras au milieu des armes, à travers les dangers de la terre et les écueils de la mer, vous dont il s'est servi pour soumettre tant de provinces rebelles à sa loi, pour déployer ses enseignes victorieuses et faire révéler son nom aux nations abattues et domptées ;

« Ce n'est point sans doute l'amour d'une vaine renommée qui nous a fait abandonner nos femmes, nos enfants et notre patrie : ce n'est point pour commander à des peuples barbares que nous avons bravé une mer infidèle et les hasards d'une guerre lointaine; une gloire si commune, d'aussi viles conquêtes, ne sont pas le prix du sang que nous avons versé.

« Arborer nos étendards sur les murs de la Cité sainte, arracher des Chrétiens au joug d'une servitude qui les avilit et les accable, fonder dans la Palestine un nouveau royaume, donner à la piété un asile assuré, rompre la barrière qui fermait à ses hommages et à ses vœux l'accès du saint tombeau, tels furent les objets de notre illustre entreprise.

« Nous avons affronté mille dangers, nous avons soutenu les travaux les plus rigoureux; mais nous aurons peu fait pour notre gloire et rien encore pour nos desseins, si l'effort de nos armes s'arrête ou se borne à d'autres victoires. Que nous sert d'avoir entraîné toute l'Europe au fond de l'Asie, d'avoir porté la flamme dans ces vastes contrées si tant de mouvements finissent par bouleverser des empires et n'en élèvent point d'autres ?

En vain l'ambitieux voudrait, ici, poser un trône sur une

base mondaine : entouré d'étrangers, d'infidèles, de païens, au milieu des Grecs jaloux et perfides, loin des secours de l'Occident il verra s'écrouler des fondements mal assurés ; et accablé sous leurs ruines et leurs débris il n'aura fait que creuser son tombeau.

« Les Turcs vaincus, les Persans défaits, Antioche soumise, voilà, guerriers, de nobles exploits et d'illustres conquêtes ; mais ce ne sont pas les nôtres. Nous les devons à la faveur du ciel. Si ses bienfaits ne sont dans nos mains que des instruments de révolte, si nous ne nous en servons que pour combattre ses desseins, je crains qu'il ne les retire, et que le bruyant éclat de nos victoires ne devienne la fable des nations.

« Loin, loin de nous un si coupable usage de la faveur céleste ! Marchons d'un pas toujours égal, et couronnons par une illustre fin la grandeur de notre entreprise. Les passages sont libres, les chemins sont ouverts ; la saison seconde nos projets ; courons, volons vers ces murs où le ciel a marqué le terme de nos exploits. Qui nous arrête encore ?

« Oui, princes, je vous l'annonce, et mes présages sont infailibles : j'en atteste l'univers, j'en atteste les siècles à venir, j'en atteste les célestes puissances qui m'entendent ; oui, les temps sont arrivés et tout est mûr pour le succès de nos armes. Si nous tardons encore, le moment nous échappe et bientôt notre victoire s'évanouit. Je vois déjà l'Égypte voler au secours de la Palestine et triompher de nos lenteurs ».

Il dit ; à son discours succède un doux murmure. Après lui Pierre se lève ; simple solitaire, Pierre était assis au milieu des princes, et de ses conseils il servait une entreprise dont il fut le premier moteur. « Ce que Godefroy vous invite à faire, moi je vous le conseille. Il n'y a plus à balancer. La vérité vous a été démontrée ; vous la sentez, vous en êtes convaincus, je n'ai qu'un mot à vous ajouter.

« Quand je me rappelle ces discordes malheureuses, sources de tant d'affronts que vous avez soufferts, ces divisions qui ont arrêté ou suspendu vos succès, ces lenteurs éternelles, j'en trouve l'origine dans le funeste et trop long partage d'une autorité qu'anéantit l'équilibre des opinions.

« Il faut un maître unique dont la sagesse distribue les récompenses et les peines, autrement le gouvernement flotte incertain, sans principes et sans règle. Ah ! réunissez, en un seul corps, des membres qui ne tendent qu'à se rapprocher. Mettez dans la main d'un chef des ressorts qui conduisent et un frein qui arrête ; armé du sceptre et du pouvoir, qu'il ait, et les droits, et la majesté d'un souverain ».

Ainsi parla le vieillard : ô Dieu, ton souffle pénètre toutes les pensées et embrase tous les cœurs ! C'est toi qui inspiras le Solitaire ; c'est toi qui imprimas ses paroles dans le cœur de tous les chefs ; tu étouffas en eux le sentiment de l'indépendance et cet orgueil si naturel de commander aux autres. Guillaume et Guelfe, les premiers, donnent à Godefroy le titre de général auquel ils avaient le plus de droit de prétendre.

Tous les autres applaudissent. « Qu'il soit, disent-ils, l'âme de nos entreprises et qu'il nous commande ; qu'il impose des lois aux vaincus ; qu'arbitre de tout, il donne ou la guerre, ou la paix. Que ses égaux obéissent à ses ordres et ne soient plus que les ministres de ses volontés ». Aussitôt la renommée vole et porte partout la nouvelle de cet illustre choix.

Godefroy se montre aux soldats ; il paraît à tous digne du haut rang où le ciel l'a placé. D'un front serein, d'un regard tranquille et modeste, il reçoit leurs hommages, il entend leurs applaudissements, il répond aux témoignages de leur amour et aux protestations de leur obéissance ; ensuite il ordonne que, le lendemain, tous se rassemblent en ordre de bataille dans une vaste plaine.

Le soleil plus serein et plus lumineux reparait à l'Orient : aux premiers rayons du jour qu'il ramène les drapeaux flottent dans les airs, et tous les guerriers s'avancent couverts de leurs armes les plus brillantes. Ils se rangent dans une vaste prairie. Bouillon paraît : infanterie, cavalerie, tout défile sous ses yeux attentifs à les distinguer.

O toi qui dissipes la nuit des ans et de l'oubli, toi qui conserves, dans un dépôt fidèle, les événements passés, mémoire, redis-moi les noms des guerriers et le nombre de leurs soldats ? Que leur antique renommée, perdue dans le silence, obscurcie par les années, revive et reprenne, dans mes vers, son premier éclat. Donne à ma langue des sons que tous les siècles entendent et qui retentissent encore au delà des temps.

Les premiers qui s'avancent sont les Français ; troupe d'élite formée dans l'Île-de-France, dans ce pays riche et fertile que quatre fleuves arrosent. Hugues, le frère de leur roi, les avait commandés, mais il n'était plus ; et les fleurs de lis marchaient alors sous les ordres de Clotaire. Ce guerrier porte le nom des rois : sa valeur et ses exploits le rendent digne de ce rang.

Ils sont au nombre de mille cavaliers ; mille autres les suivent ; ils ont même discipline, même caractère, mêmes armes et mêmes traits, la Neustrie leur donna la naissance. Robert est leur souverain et leur chef. Après eux flottaient les enseignes de Guillaume et d'Adhémar, tous deux princes et tous deux pasteurs des peuples.

L'un et l'autre étaient sortis de l'ombre des autels ; un casque presse leur longue chevelure, et leurs mains consacrées à un ministère de paix manient des armes cruelles. Sous le premier marchent quatre cents guerriers qu'Orange a nourris . le second en commande quatre cents autres, non moins courageux, auxquels la ville du Puy donna le jour.

Baudouin paraît ensuite et conduit douze cents Boulonnais : une partie avait suivi ses drapeaux ; Godefroy son frère lui a confié les autres depuis qu'il commande à tous les chefs. Un héros intrépide à la guerre et prudent au conseil, le comte de Chartres, guide après lui quatre cents guerriers.

Guelfe marche sur ses pas ; Guelfe que son mérite élève à la hauteur de sa fortune : Italien d'origine, il compte, dans la maison d'Este, une nombreuse suite d'aïeux : mais l'Allemagne lui donna un surnom et des états, et il soutient la gloire des Guelfes qui l'ont adopté. La Carinthie connaît ses lois, et il commande aux régions que les Rhétiens et les Suèves occupèrent jadis entre le Danube et le Rhin.

Cet héritage de sa mère fut agrandi par ses conquêtes. Ses soldats vont affronter la mort sous ses ordres : avides de périls, ils aiment dans la paix les festins et les jeux, et ils tempèrent par une douce chaleur le froid de leurs climats. Cinq mille avaient suivi sa fortune, mais le fer du Perse en a déjà moissonné plus des deux tiers.

Paraît ensuite l'élite de ce peuple que pressent de tous côtés la France, l'Allemagne et la mer, et dont les fertiles sillons et les pâturages sont arrosés et souvent inondés par la Meuse et par le Rhin. Une blonde chevelure ajoute encore à la blancheur de leur teint. Parmi eux sont des insulaires accoutumés à braver l'Océan qui les environne, ils l'arrêtent par des digues profondes, mais souvent l'Océan brise ces barrières et engloutit, à la fois, leurs vaisseaux, leurs trésors et leurs cités.

Ils composent ensemble mille guerriers et marchent tous sous les ordres d'un autre Robert. Après eux vient l'escadron plus nombreux des Anglais. Guillaume, le second fils de leur roi, les commande. Les Anglais excellent à lancer des traits. Avec eux est un peuple plus voisin du pôle ; sauvages habitants des forêts, leur patrie est l'Irlande qui touche aux dernières limites du monde.

Tancrede vient ensuite, Tancrede, le plus brave, le plus généreux, le plus intrépide et le plus beau de tous ces guerriers si Renaud n'était pas avec eux. Une ombre légère se mêle à l'éclat de tant de vertu : c'est un funeste amour, un amour né d'un coup d'œil au milieu des combats, qui vit dans les chagrins et se nourrit d'amertume.

On dit que ce jour que rendit à jamais célèbre la défaite des Perses par les Chrétiens, Tancrede, victorieux, lassé de poursuivre des ennemis qui fuyaient devant lui, chercha enfin un asile où il pût reposer ses membres fatigués et éteindre une soif brûlante. Il entre dans un sombre bocage où coulait une claire fontaine entourée de sièges de vert gazon.

Soudain une fille paraît à sa vue ; l'armure qui la couvre ne laisse voir que sa tête : c'était une Persane, une jeune guerrière, qui était venue, dans cet asile, chercher aussi l'ombre et le repos. Tancrede la voit ; il l'admire. Il est enflammé, il brûle pour elle. Cet amour, qui ne fait que de naître, déjà règne en tyran dans son cœur.

A la vue du guerrier elle remet son casque ; et elle fondait sur lui, si une troupe de Chrétiens n'était survenue. Cette fière beauté cède au nombre qui la menace ; elle part : mais Tancrede vaincu conserve son image, elle vit dans son cœur ; toujours plein de son idée, tout lui retrace, et ses traits, et son attitude, et les lieux où il l'a vue ; aliments éternels de la flamme qui le consume.

Le cœur gros de soupirs, les yeux mouillés de larmes, il marche la tête baissée, et fait lire, dans tout son maintien, son amour et son désespoir. Huit cents cavaliers sont sous ses ordres. Ils ont abandonné, pour le suivre, les coteaux fortunés de la Toscane et les plaines fertiles de la Campanie, pays charmant où la nature étale sa pompe et ses richesses.

Deux cents Grecs viennent ensuite ; ils ne sont point

couverts de fer : des cimenterres pendent à leur côté, un arc et des flèches résonnent sur leurs épaules. Leurs coursiers agiles, infatigables, ne connaissent presque ni le repos ni la nourriture ; prompts à l'attaque, prompts à la retraite, errants et dispersés leur fuite est encore un combat.

Tatin est à leur tête ; Tatin le seul des princes grecs qui osa s'associer à la fortune des Latins. O crime ! ô honte ! malheureuse Grèce, tu demeuras tranquille spectatrice d'une guerre qui se faisait sur tes frontières ; ta faible politique attendait les événements pour se décider : vile esclave aujourd'hui, gémis sous le poids de ta chaîne mais n'accuse point l'injustice du sort qui t'accable, il était dû à ta lâcheté.

Aux derniers rangs parut une troupe, que l'honneur, le courage et les talents devaient placer avant toutes les autres. Ce sont ces foudres de la guerre, la terreur de l'Asie, héros invincibles connus sous le nom d'aventuriers. Fabuleux Argonautes, chevaliers errants plus fabuleux encore, vos exploits si vantés disparaissent devant ceux de ces guerriers. Mais qui sera digne de les commander ?

Dudon les guide ; sa verte vieillesse conserve toute la force de l'âge mûr, sa vigueur éclate encore sous les cheveux blancs, d'honorables blessures conservent la trace de ses exploits. Si le droit de commander eût été le prix de la naissance et de la valeur, tous y auraient prétendu ; mais tous s'accordent à choisir pour leur chef celui qui avait rendu le plus de combats et acquis le plus d'expérience.

Eustache paraît avec éclat dans cette troupe, Eustache illustre par lui-même, plus illustre encore par Bouillon son frère. On y voit Gernand. Ce fils du roi de Norvège vante et ses titres et les couronnes et les sceptres qui l'attendent. Roger de Bernaville et Enguerrand soutiennent leur antique gloire. Genton, Raimbaud, deux Gérard y brillaient par leur courage et par leur audace.

On y remarque encore Ubalde et Rosemond, héritier du duché de Lancastré. Fier Obizon, héros de la Toscane, et vous, Achille, Sforce, Palamède, tous trois frères, tous trois l'honneur de la Lombardie, vos noms appartiennent à l'univers et ils surnageront sur l'abîme de l'oubli ; et le tien aussi, généreux Othon, toi dont le bras conquit ce fameux bouclier sur lequel était peint un enfant tout nu sortant de la gueule d'un serpent.

Je n'oublierai point Gaston, Rodolphe, ni l'un et l'autre Guy, tous deux célèbres par leurs exploits. Evrard ni Garnier ne demeureront point ensevelis dans la nuit d'un injurieux silence. Où m'entraînez-vous encore, Gildippe et Odoard ? Fidèles amants, tendres époux, toujours inséparables, vous vous suivez jusque dans les combats, et vos noms seront encore unis dans mes vers.

Que n'apprend-on pas, amour, sous ton empire ? d'une faible amante tu fis une intrépide guerrière. Gildippe, attachée aux pas de son époux, combat à ses côtés. Leurs jours n'ont qu'une même trame, il n'est point de douleur, point de blessure, qui ne se répète de l'un à l'autre. Le coup qui atteint l'amant frappe son amanté, et la vie de l'un s'écoule par la blessure de l'autre.

Mais Renaud, un enfant, efface tous les héros chrétiens. Sur son front majestueux éclate une douce fierté. Tous les regards sont fixés sur lui. Ses exploits ont devancé l'âge et surpassé les espérances ; les premiers jours de son printemps donnent des fruits que d'autres ne cueillent que dans leur automne. Couvert de son armure, la foudre à la main, c'est le Dieu des combats : s'il ôte son casque, c'est l'amour.

Sophie, la belle Sophie, lui donna le jour sur les rives de l'Adige ; et Berthold, le puissant Berthold est son père. Il était encore au berceau quand Mathilde l'adopta ; élevé sous ses yeux, il apprit tout ce qu'on enseigne aux enfants des

rois et il demeura toujours près d'elle jusqu'au moment où la trompette guerrière retentit du côté de l'Orient et enflamma son jeune courage.

Alors, et il n'avait pas encore trois lustres achevés, seul il se dérobe aux mains qui l'ont nourri et parcourt des routes inconnues ; il traverse la mer Égée, il franchit les rivages de la Grèce, et vient dans des contrées lointaines se joindre aux Chrétiens. Fuite héroïque et digne de trouver un imitateur dans quelqu'un de ses illustres neveux. Il y a déjà trois ans qu'il combat, et à peine un léger duvet commence à paraître sur son visage.

Aux cavaliers succède l'infanterie : Raymond commande la première bande ; Toulouse obéit à ses lois. Du pied des Pyrénées, des bords de la Garonne et de l'Océan, quatre mille guerriers ont suivi ses pas ; tous bien armés, tous formés à une discipline sévère, intrépides dans les dangers, endurcis aux travaux, braves soldats, ils ne peuvent avoir un capitaine plus brave ni plus expérimenté.

Étienne d'Amboise en conduit cinq mille que Tours et Blois ont vu naître. Quoique tout couverts d'un acier brillant, leurs corps sans vigueur cèdent aux premières fatigues. Nés sous un climat riant et voluptueux, ils en ont la mollesse et la langueur. Ils sont impétueux au premier choc, mais bientôt leur ardeur s'affaiblit et s'éteint.

Alcastre vient ensuite, le regard menaçant, la démarche altière : tel on vit Capanée sous les murs de Thèbes. Six mille Helvétiens sont descendus avec lui du sommet des Alpes ; ce peuple audacieux et fier a donné des formes nouvelles et un plus noble emploi au fer qui traçait des sillons et déchirait le sein de la terre. D'une main accoutumée à conduire de vils troupeaux il va défier les rois.

A la tête de la dernière troupe flotte l'étendard où sont peints la tiare et les clés. Sous le brave Camille marchent

sept mille soldats couverts d'armes éclatantes. Camille, fier de l'honneur de les commander, se flatte de faire revivre la gloire de ses aïeux et de montrer à l'univers que la valeur romaine n'est point éclip­sée, ou du moins qu'il ne lui manque que la discipline.

Godefroy satisfait appelle les chefs et leur découvre le secret de ses projets : « Demain, leur dit-il, aux premiers rayons de l'aurore, que l'armée se mette en marche, et que la Cité sainte soit investie avant que l'ennemi nous attende. Allez, généreux guerriers, courez aux combats, ou plutôt à la victoire ». A ce discours hardi d'un héros plein de sagesse, tout s'agite, tous les courages s'enflamment, et leurs vœux impatients hâtent le retour de l'aurore.

Cependant le vigilant Bouillon n'est pas sans crainte, mais il la cache au fond de son cœur. Des avis trop certains lui ont appris que l'Égyptien marche vers Gaza, et qu'avec des forces redoutables il menace d'entrer dans la Syrie. Il connaît ce prince audacieux. Nourri dans les combats, il ne peut croire qu'il languisse aujourd'hui dans une molle oisiveté. Trop sûr de trouver en lui un ennemi opiniâtre, il parle ainsi à Henri son messager fidèle.

« Monte sur une barque légère et passe en Grèce ; une main qui ne m'a jamais trompé m'écrit qu'un jeune héros, un rejeton des rois y arrive pour s'associer à nos armes. C'est le prince des Danois ; il amène à sa suite des peuples qui habitent les climats glacés de l'Ourse.

« Peut-être le Grec artificieux et fourbe tentera de le faire retourner sur ses pas, ou de porter ses efforts et son audace dans des contrées éloignées de nous. Toi, ministre fidèle de mes volontés, toi l'organe de la vérité, fixe ce prince au parti que lui dicte son intérêt et le nôtre. Dis-lui de ma part qu'il vienne, que tout délai flétrirait sa gloire.

« N'accompagne point ses pas : demeure auprès du roi des Grecs pour hâter le secours tant promis ; ce secours que

les traités nous autorisent à exiger de lui ». Muni de ces instructions et des lettres du héros, Henri part. Bouillon, plus calme, commence à goûter le repos.

Cependant l'aurore ouvre au soleil les portes de l'Orient • on entend, tout à coup, le son des tambours et les éclats de la trompette guerrière, tout s'émeut, tout s'ébranle. Le tonnerre qui promet une pluie bienfaisante à la terre altérée n'est point aussi agréable aux mortels que le fut à ces guerriers avides de combats le son des instruments belliqueux.

Dans l'ardeur qui les presse, tous s'assemblent, tous vont se ranger sous leurs chefs. Déjà l'armée est en ordre les enseignes se déploient, et, au milieu d'elles, paraît avec éclat l'enseigne de la croix, le gage de la victoire.

Le soleil a déjà mesuré une partie de sa carrière ; ses rayons frappent les armes des soldats et en font jaillir des étincelles qui éblouissent au loin. L'air est tout en feu. Le choc des armes et le hennissement des chevaux retentissent dans la plaine.

Par les ordres du général, dont la sagesse a tout prévu, des cavaliers se sont répandus dans la campagne et vont reconnaître le pays : des pionniers aplanissent la route, comblent les fossés et ouvrent les passages.

Il n'est ni force ennemie, ni remparts, ni torrent, ni forêt, qui puissent arrêter la course impétueuse des Chrétiens. Tel on voit le roi des fleuves, lorsque son onde, en courroux, s'enfle et s'élève, franchir les rives et porter le ravage dans la plaine ; il n'est plus de digue, plus de barrière qui s'oppose à son débordement.

Le roi de Tripoli avait seul à leur opposer, des murs, des troupes, des trésors et des armes, seul il pouvait leur présenter des obstacles ; mais il n'ose affronter la tempête : renfermé dans ses murailles, il offre des présents et demande la paix. Arbitre de tout, au milieu de ses états, Godefroy lui donne des lois et reçoit ses hommages.

Du sommet du Séir, de cette montagne qui, du côté de l'Orient, domine la Cité sainte, descendit dans la plaine une multitude de Chrétiens ; hommes, femmes, enfants, ils apportent des dons au vainqueur. Ils contemplent avec joie leurs libérateurs et leurs frères ; ils admirent des armes inconnues ; guides fidèles et sûrs, ils dirigent la marche de Godefroy.

Jamais il ne perd de vue le rivage de la mer. Il sait qu'une flotte amie en côtoie les bords et lui assure l'abondance et des secours. Au moyen de cette flotte, c'est pour lui seul que les moissons jaunissent dans les îles de la Grèce ; c'est pour lui seul que Chio et la Crète voient mûrir leurs raisins.

La mer gémit au loin sous le poids des vaisseaux, l'onde écume sous la rame des barques légères. La Méditerranée n'offre plus d'asile au Sarrasin : il ne trouve partout que l'esclavage ou la mort. Venise, Gênes, la France, l'Angleterre, la Hollande et la Sicile, ont couvert les ondes de leurs pavillons.

Un même esprit fait mouvoir toutes ces flottes, un même nœud les enchaîne au succès de la grande entreprise. Elles portent à l'armée des provisions qu'elles ont prises sur différents rivages. Cependant Godefroy a franchi les frontières de l'infidèle, et d'une course rapide il avance vers les lieux arrosés du sang de Dieu.

Mais la messagère indifférente du mensonge et de la vérité, la Renommée, a répandu que les Chrétiens victorieux se sont rassemblés ; que déjà ils sont en marche et que rien ne les arrête. Elle détaille leurs forces, elle nomme les guerriers les plus distingués, elle raconte leurs exploits, et sa voix menaçante présage à l'usurpateur de Sion les plus sinistres destins.

La crainte du mal, plus cruelle que le mal même, s'empare de tous les cœurs. L'oreille avide, inquiète, re-

cueille les bruits les plus incertains, les rumeurs les plus frivoles, et porte le trouble dans les âmes. Un murmure confus se répand dans la ville, dans les champs et revient plus terrible augmenter les douleurs et les alarmes.

Cependant le tyran à l'approche des périls qui menacent sa vieillesse roule dans son cœur agité les projets les plus barbares. Aladin est son nom ; nouvellement assis sur un trône usurpé, il y vit entouré de craintes et de soucis. Il est né cruel ; mais l'âge avait adouci son farouche caractère. A la vue des Latins qui vont l'attaquer de nouveaux soupçons ajoutent à ses vieilles inquiétudes : il craint les ennemis, il redoute ses sujets.

Dans une même ville habitent, confondus, deux peuples divisés par leur croyance : le moins nombreux et le plus faible est soumis à Jésus-Christ. L'autre est sectateur de Mahomet. Quand Aladin, maître de Jérusalem, eut résolu d'y établir le siège de son empire, sa politique diminua, pour l'infidèle, le poids des impôts, et en rejeta la surcharge sur les Chrétiens malheureux.

Trop sûr de leur haine, sa férocité, glacée par le froid des ans, se réveille plus terrible et plus aigrie. Jamais elle ne fut plus ardente et plus altérée de sang. Ainsi, le serpent engourdi par les frimas, revit, plus dangereux, au printemps. Ainsi le lion, qui semble apprivoisé, redevient, quand on l'offense, terrible et furieux.

Je vois, dit le tyran, je vois dans ces infidèles les signes trop certains de la joie qui les possède ; ils se repaissent de nos malheurs, ils sourient à nos larmes. Peut-être ils trament sourdement des trahisons et des perfidies ; peut-être ils conspirent contre ma vie, ou cherchent à introduire dans nos murs ce peuple ennemi qu'ils appellent leurs frères.

Non, je ferai avorter leurs complots, j'éteindrai mon courroux dans leur sang. J'en inonderai Jérusalem. J'égorgerai les enfants dans le sein de leur mère, je brûlerai leurs

maisons ; de leurs temples, je ferai leurs bûchers ; et sur cette tombe qu'ils adorent, au milieu de leurs sacrifices et de leurs vœux, je prendrai leurs prêtres pour mes premières victimes.

Telles étaient les menaces du tyran ; cependant il n'obéit pas à la fureur qui le domine, mais s'il pardonne à l'innocence, ce n'est point pitié, c'est lâcheté. La crainte irrite sa fureur : une crainte plus puissante la dompte et l'arrête. Il tremble de fermer toute espérance aux traités, et d'aigrir sans retour un ennemi victorieux.

Ainsi le barbare modère les accès de sa rage insensée, ou plutôt il lui cherche d'autres aliments. Il désole les campagnes ; il renverse les chaumières des laboureurs ; la flamme étend partout ses ravages ; rien n'échappe à la destruction. Sa cruelle prévoyance trouble les fontaines et les ruisseaux et mêle aux ondes pures de mortels poisons.

Cependant il fortifie Jérusalem. Déjà bien défendue de trois côtés, elle offrait seulement du côté du nord des remparts moins assurés. Au premier soupçon du danger qui le menaçait, le tyran a élevé de nouvelles murailles et rassemblé dans l'enceinte une foule de guerriers que lui fournissent ses états et d'autres dont son or a payé les services.

CHANT II

Pendant que le tyran se prépare à la guerre, Ismen seul un jour se présente à sa vue : Ismen qui peut du fond des tombeaux rappeler une cendre inanimée et lui rendre le sentiment et la vie, Ismen dont les sombres et magiques accents font pâlir jusque sur son trône le roi des enfers ; Ismen qui commande aux démons, les fait servir en esclaves à ses noirs projets, les délie ou les enchaîne à son gré.

Adorateur de Mahomet, il fut jadis chrétien. Mais encore tout plein du culte qu'il a quitté, son art impie et sacrilège en profane les rites et confond deux lois que jamais il n'a bien connues. Aujourd'hui, du séjour ténébreux où il exerce une science ignorée, il vient, au bruit du danger commun, offrir à un roi méchant un conseiller encore plus sinistre.

« Prince, lui dit-il, un vainqueur redouté vient fondre sur nous, mais faisons notre devoir ; le Ciel secondera notre courage, l'univers nous donnera des secours. Tu es le modèle des rois et l'exemple des guerriers ; ta sagesse a tout prévu ; si tes sujets sont dignes de toi cette terre sera le tombeau de tes ennemis.

« Pour moi, je t'offre ce que je puis ; je viens partager tes travaux et tes dangers. Je te propose et les conseils d'une vieillesse expérimentée et toutes les ressources de mon art ; je forcerai l'enfer même de combattre pour toi. Mais écoute, prince, les secrets que je vais te révéler.

« Dans le temple des chrétiens, au fond d'un souterrain inconnu, s'élève un autel ; sur cet autel est l'image de celle

que ce peuple imbécile révère comme une déesse et comme la mère d'un Dieu mort et enseveli : une lampe toujours allumée brûle devant elle ; un voile la couvre ; autour sont suspendues les nombreuses offrandes qu'y consacra une crédule dévotion.

« Cette image, il faut que toi-même, de ta propre main, tu l'arraches de ce temple, que toi-même tu la places dans ta mosquée. Moi, j'emploierai des charmes si puissants qu'elle deviendra pour nos murs une garde sûre et fidèle : elle sera dans tes mains le gage de la victoire et de la sûreté de ton empire ».

Il dit, et il persuade. Le tyran impatient vole à l'asile des Chrétiens : il écarte les prêtres. D'une main sacrilège il arrache l'image, il la porte dans ce temple où souvent d'un culte coupable et insensé on outrage le Ciel. Dans ce lieu profane, sur cette image sacrée, l'enchanteur murmure sourdement ses blasphèmes.

Mais au retour de l'aurore le gardien de ce temple impie cherche de ses premiers regards ce précieux dépôt ; il le cherche en vain : l'image a disparu. Il court vers le tyran que son récit irrite et enflamme. Sans doute, s'écrie-t-il, une main inconnue l'a furtivement enlevée ; et cette main ne peut être que celle d'un chrétien.

Fût-ce en effet l'ouvrage d'un zèle industriel ? ou faut-il croire que le Ciel indigné du sacrilège sauva de cet outrage cette image révéralée ? Nous l'ignorons encore : mais quel mortel eût osé tenter une pareille entreprise ? Oui, sans doute, ce fut le miracle d'une céleste puissance.

Bientôt des satellites se répandent dans les temples, dans les maisons des Chrétiens. D'un œil avide, curieux, ils en parcourent les recoins les plus secrets. On invite les délateurs par des récompenses, on effraye par les menaces les plus terribles ceux qui oseraient receler le vol ou le coupable. L'enchanteur lui-même interroge son art et emploie toutes

ses ressources : vaines recherches, charmes inutiles ! le Ciel trompe ses efforts et lui cache la vérité.

Le barbare Aladin, toujours prévenu contre les Chrétiens, honteux de ne pouvoir les convaincre, s'abandonne à toute sa haine. Enflammé de colère, possédé d'une rage furieuse, insensée, il veut se venger ; il veut à quelque prix que ce soit éteindre son courroux. « Il périra, dit-il, oui il périra ce coupable inconnu dans la perte commune de toute sa secte.

« De peur qu'il n'échappe à mes coups, que le juste, que l'innocent périsse. Le juste ! l'innocent ! ah, tous sont coupables ! jamais un seul parmi eux ne fut ami de notre nom. S'il en est un qui n'ait point trempé dans ce nouveau crime, un crime ancien le rend digne de la mort. Allons, fidèles sujets, allons, prenez la flamme, prenez le fer. Brûlez, égorgez » !

Ainsi parla le tyran ; ses ordres barbares bientôt connus, portent l'épouvante parmi les Chrétiens : abattus, consternés, la mort est déjà présente à leurs yeux ; ils n'osent ni fuir ni se défendre, ils ne tentent ni l'excuse ni la prière. Timides, irrésolus, ils s'abandonnent ; mais tout à coup ils trouvent leur salut où ils l'attendaient le moins.

Parmi eux était une jeune fille d'une âme élevée et d'un cœur digne d'une couronne. Elle est belle, mais elle néglige sa beauté, ou du moins elle ne s'en sert que pour relever encore l'éclat de sa vertu. Solitaire, elle cache dans un asile impénétrable son mérite et ses appas, elle se dérobe aux yeux, aux louanges et aux empressements des mortels.

Mais il n'est point d'obscurité qui puisse cacher toujours cette beauté céleste et ravissante. Amour, tu ne le permis pas ! tu découvris sa retraite aux yeux d'un jeune homme qu'enflammèrent ses traits. Amour, tantôt aveugle, tu marches le bandeau sur les yeux ; tantôt Argus, rien n'é-

chappe à ta vue, et à travers mille barrières, au fond de l'asile le plus mystérieux, tu montres à un mortel l'objet de son hommage.

Sophronie, Olinde, nés dans les mêmes murs, adorent le même Dieu : aussi modeste amant que sa maîtresse est belle, Olinde a des désirs, mais peu d'espérance, et il ne demande rien ; il ne fait, ou plutôt il n'ose découvrir sa flamme. Elle, de son côté, ne le voit point, ou ne distingue point ses feux, ou les méprise. Ainsi vit le malheureux Olinde, en proie à un amour qu'ignore ou connaît mal ou dédaigne celle qui en est l'objet.

Cependant l'arrêt du tyran et le malheur des Chrétiens vont troubler l'asile de Sophronie : à cette nouvelle, son âme généreuse conçoit une grande idée, elle veut sauver ses frères ; son courage la presse, la pudeur la retient ; enfin le courage l'emporte, ou plutôt, par un heureux accord, elle unit la pudeur et l'audace.

Seule, au milieu de la foule, cette jeune beauté s'avance ; elle ne cache point, elle ne montre point ses attraits : les yeux baissés, la tête couverte d'un voile, elle marche d'un air modeste et assuré. L'œil incertain ne peut distinguer si elle est parée, si elle ne l'est pas, si c'est à l'art ou bien au hasard qu'elle doit l'éclat de ses charmes. Cette heureuse négligence est l'ouvrage de la nature, de l'amour et du Ciel qui la favorise.

Objet de tous les regards, elle ne daigne regarder personne ; admise devant le tyran, elle ne recule point à la vue du courroux qui l'enflamme ; intrépide, elle soutient son farouche aspect. « Suspend, lui dit-elle, ta vengeance et arrête ton peuple. Je viens te découvrir le coupable qui t'a offensé, je viens livrer dans tes mains la victime que demande ta colère ».

A cette noble hardiesse, à l'éclat inattendu de cette beauté fière et imposante, Aladin, presque confus, presque subju-

gué, réprime son courroux et adoucit ses sinistres regards ; si son cœur eût été moins dur, si Sophronie eût été moins sévère, il en devenait l'amant. Mais à une âme sans désirs il faut des charmes qui cherchent à les faire naître, et l'espérance est le premier aliment de l'amour.

S'il ne sentit point de l'amour, le barbare sentit du moins de l'étonnement, de la curiosité, du plaisir. « Parle, dit-il, je défends qu'on attente à la vie de tes Chrétiens. — Le coupable, Seigneur, tu le vois devant toi : cet enlèvement est le crime de ma main. C'est moi qui t'ai ravi l'image, c'est moi que tu cherches, moi que tu dois punir ».

Ainsi la jeune héroïne dévoue ses jours au danger commun et veut le rassembler tout entier sur sa tête. Généreux mensonge ! quand la vérité eut-elle plus de droits à mes hommages ? Le tyran balance suspendu, et, pour la première fois, son courroux est lent à s'enflammer. « Je veux que tu me découvres, dit-il, qui t'a donné le conseil, quel a été ton complice ?

— N'associe personne à une gloire qui m'appartient toute entière. Je n'eus que moi seule pour conseil, moi seule pour complice, moi seule j'ai tout exécuté. — Ainsi donc sur toi seule tombera ma colère et ma vengeance. — Ton arrêt est juste, l'honneur est à moi seule, seule je dois être punie ».

Le courroux du tyran s'allume. « Où as-tu caché cette image ? — Je ne l'ai point cachée, je l'ai livrée aux flammes ; je l'ai dû pour la sauver des profanations et des sacrilèges de l'impiété. Seigneur, ou tu demandes le coupable, ou tu demandes l'image enlevée. L'image, tu ne la reverras jamais ; le coupable, tu le vois.

« J'ai dit le coupable ; non je ne le suis point ; j'ai pu ressaisir le trésor que nous avait arraché ton injustice ». A ces mots le tyran frémit d'un ton qui porte la menace et sa colère n'a plus de frein. Vertueuse Sophronie, ta beauté, ta pudeur, ton courage, rien ne pourra le fléchir ; en vain

l'amour pour la défendre de sa fureur lui fait un bouclier de ses charmes.

On la saisit, et le barbare la condamne à périr dans les flammes. Déjà son voile, déjà ses chastes vêtements lui sont arrachés ; des liens cruels serrent ses mains délicates, elle se tait ; son courage n'est point abattu mais son âme est émue ; sans pâlir, son teint se décolore et n'a que plus de blancheur.

Cet événement s'est bientôt répandu dans la ville, tout le peuple accourt ; Olinde accourt aussi. L'action est certaine, l'héroïne est encore inconnue ; peut-être, hélas ! ce sera son amante. Il arrive, il la voit l'innocence sur le front, mais déjà condamnée, déjà livrée aux ministres du tyran ardents à hâter son supplice ; il s'élançe, il se précipite à travers la foule.

« Non, Seigneur, non, ce n'est point elle, c'est folie à elle de s'en vanter. Elle n'y pensa jamais, jamais elle ne l'osa. Seule, sans expérience, une femme n'a pu faire une action si hardie. Comment a-t-elle trompé les gardes ? Si elle l'a fait, qu'elle le dise. C'est moi, Seigneur, c'est moi qui l'ai enlevée ». Tant il aimait hélas l'insensible objet de son amour !

« La nuit, j'ai monté au sommet de ta mosquée, et, par l'ouverture qui reçoit la clarté du jour, je me suis fait une route inconnue à tout autre : c'est à moi que l'honneur appartient, c'est à moi que la mort est due. Qu'elle n'usurpe point mon supplice, ces fers sont à moi, c'est pour moi que la flamme s'allume, pour moi que le bûcher s'apprête ».

Sophonie lève les yeux et jette sur Olinde un regard plein de douceur et de pitié, « Que prétends-tu, malheureux innocent ? Quel dessein, ou quelle fureur te guide ou t'entraîne ? Ne suis-je pas capable, sans toi, de soutenir tout ce que peut la colère d'un mortel ? Ce cœur saura seul braver la mort et n'a pas besoin d'un compagnon qui la partage ».

Son discours inutile ne peut fléchir un amant obstiné. Spectable héroïque où la vertu la plus généreuse lutte avec l'amour le plus tendre, où la mort est le prix du vainqueur, où la vie fera la peine du vaincu. A la vue de ce couple constant à s'accuser eux-mêmes le tyran sent redoubler sa fureur.

Il se croit avili par leur audace, il croit que le mépris du supplice est un outrage pour lui-même. « Je les en crois tous deux, dit-il, tous deux auront la victoire et la palme qu'ils demandent ». Les bourreaux, dociles à ses ordres, chargent Olinde de chaînes; les deux amants sont liés au même poteau, mais attachés dos à dos ils ne peuvent se voir.

Le bûcher s'élève autour d'eux; déjà la flamme pétille; le malheureux Olinde adresse à la compagne de son supplice ces tendres plaintes qu'entrecoupent ses sanglots: « Les voilà donc ces liens qui devaient unir ma destinée à la tienne? Le voilà ce feu qui devait embraser nos âmes d'une égale ardeur?

« Amour m'avait promis d'autres flammes et d'autres nœuds, et voilà ceux que le sort barbare nous réservait! Son injustice, hélas, n'a que trop bien su nous séparer pendant la vie; plus cruel, il nous réunit à la mort. Du moins, puisque tu devais périr d'une manière si funeste, mon bonheur sera de partager ton tombeau si je n'ai pu partager ton lit. Je plains ta destinée; la mienne est digne d'envie, puisque je meurs à tes côtés.

« O mort trop heureuse en effet, supplice délicieux; si ma bouche collée à ta bouche pouvait, avec mon dernier soupir, te donner mon âme et recevoir la tienne ». Ainsi Olinde déplorait son infortune. Sophronie répond avec douceur:

« Ce moment, ami, demande d'autres pensées et d'autres pleurs: occupe-toi de tes fautes, souviens-toi de la noble récompense que le ciel promet à la vertu; offre à Dieu ton

supplice, il n'aura plus que des douceurs; aspire au séjour éternel où le bonheur t'attend. Regarde ce beau ciel, regarde ce soleil qui nous appelle et qui nous console ».

Le païen attendri pousse des cris de douleur, le fidèle gémit et soupire. Je ne sais quelle impression nouvelle, inconnue, passe dans l'âme inflexible du tyran; il le sent, il s'en indigné, et de peur de se laisser fléchir il détourne les yeux et se retire. Seule, ô Sophronie! tu ne partages point le deuil commun; objet de tant de larmes, tu n'en verses aucune.

Cependant un guerrier paraît; il a un air imposant et altier. Son armure, ses habits étrangers annoncent qu'il arrive d'une région lointaine. Un tigre est sur son casque et attire tous les regards. A cette illustre marque, on croit reconnaître Clorinde, et c'est Clorinde elle-même.

Dès ses plus jeunes ans, cette belle guerrière a méprisé les amusements et les occupations de son sexe. Sa main superbe a dédaigné de s'abaisser à de vils travaux et de manier l'aiguille ou le fuseau. Elle a fui la mollesse des villes et ses retraites, asiles d'une vertu qui se conserve au sein même de la liberté. Elle orna son front d'orgueil, elle se plut à mettre de la rudesse dans ses traits; mais, malgré cette rudesse, ses traits plaisent toujours.

Encore enfant, sa faible main apprit à dompter un coursier; elle mania la lance et l'épée; elle endurcit ses membres à la lutte et déploya son agilité dans la course. A travers les forêts, à travers les montagnes, elle suivit les bêtes les plus farouches. Dans les combats, c'était un lion; dans les bois, un chasseur infatigable.

Elle vient du fond de la Perse chercher et combattre les Chrétiens; ils ont déjà connu son bras. Plus d'une fois elle a semé leurs membres dans les plaines et rougi les eaux de leur sang. Ses premiers regards rencontrent l'appareil de la mort; curieuse, elle presse les flancs de son coursier,

elle veut savoir quel crime condamne ces malheureux au supplice.

La foule recule à son aspect ; elle s'approche du bûcher, elle observe le silence de Sophronie, les gémissements d'Olinde et un courage plus marqué dans le sexe le plus faible. Mais les larmes d'Olinde sont des larmes de pitié, s'il gémit, ce n'est point sur lui-même. Sophronie, en silence, les yeux fixés au ciel, même avant que de mourir, ne tient déjà plus à la terre.

Clorinde s'attendrit, elle les plaint tous deux, elle leur donne à tous deux des pleurs ; mais un sentiment plus vif l'intéresse à celle qui ne paraît point affligée. Elle est émue de son silence plus que des larmes de son amant. « Quels sont ces malheureux ? dit-elle aussitôt à un vieillard qui est à ses côtés ; quel sort ou quel crime les a conduits au supplice » ?

Elle dit, et en peu de mots il satisfait à sa demande. Étonnée de son récit, elle sent bientôt que tous deux sont également innocents. Ils ne mourront point, ou mes prières, ou mes armes seront impuissantes. Elle vole au bûcher, fait éteindre la flamme et adresse ce discours aux bourreaux.

« Qu'aucun de vous n'ose remplir son cruel ministère jusqu'à ce que j'ai parlé à votre maître ; il n'accusera point votre lenteur, c'est moi qui vous en répons ». Son aspect, son discours les émeut, et ils obéissent. Elle s'avance vers Aladin qui lui-même porte ses pas à sa rencontre.

« Je suis Clorinde. Peut-être mon nom t'est connu. Je viens défendre tes états et venger avec toi notre croyance commune ; ordonne, je suis prête à tenter tous les hasards. Les plus hautes entreprises n'étonneront point mon audace, et je ne dédaigne point les plus aisées. Dans la plaine, au sein de tes remparts, tu trouveras partout le secours de mon bras ».

Elle dit. Aladin lui répond : « Généreuse héroïne, est-il une région si reculée, un pays si barbare, qui ne soit plein de ton nom et de ta gloire ? sûr de combattre avec toi, je défie les alarmes et je compte sur la victoire. Non, quand une armée entière se serait réunie à mes forces, je n'aurais pas un espoir plus certain et plus consolant.

« Déjà, déjà Godefroy tarde trop au gré de mon impatience. Tu demandes que j'emploie ton bras, je ne connais que les grandes, les difficiles entreprises qui soient dignes de ton courage ; je veux que mes guerriers t'obéissent et que tes ordres soient leur loi ». Clorinde répond avec modestie à un discours qui la flatte.

« Tu seras étonné, sans doute, ajouta-t-elle, de me voir réclamer le prix de services que je ne t'ai pas encore rendus. Mais pleine de confiance en ta bonté, j'ose te demander la vie de ces malheureux pour ma récompense. J'implore ta clémence ; et, cependant, si le crime est incertain, je ne devrais implorer que ta justice. Mais je ne veux point les justifier, je ne veux point faire valoir ici les preuves multipliées qui me démontrent leur innocence.

« Les Chrétiens, dites-vous, ont enlevé l'image que vous cherchez ; cet enlèvement n'est point leur ouvrage, j'en suis convaincue et ma conviction est légitime. L'imagination de ton enchanteur était un crime, un sacrilège ; c'en est un pour nous d'admettre des idoles dans nos temples, et surtout des idoles étrangères.

« J'aime à reporter à Mahomet lui-même la gloire de ce miracle. Oui, c'est l'œuvre de sa puissance. Il rejette la profanation loin de son temple et nous défend de souiller son culte par un mélange impur. Qu'Ismaël emploie les enchantements, ce sont là ses armes, mais nous, guerriers, manions le fer ; voilà notre seule science, notre seule ressource ».

Elle dit. Le cœur insensible d'Aladin résiste toujours à la pitié, mais il cède aux désirs de Clorinde. La raison,

l'autorité de ses prières le persuade et le subjuge. « Je leur donne, dit-il, la vie et la liberté. Justice ou clémence, innocents, je les absous, coupables, je leur fais grâce ».

On détache leurs fers. Mais, ô prodige ! l'amour d'Olinde a enflammé un cœur insensible. Déjà il est amant aimé ; bientôt heureux époux ; la flamme du bûcher devient pour lui le flambeau de l'hymen. Il voulut mourir avec Sophronie, et, par un généreux retour, Sophronie consent qu'il vive avec elle.

Mais le tyran soupçonneux craint pour ses états une vertu si rare. Tous deux, par ses ordres, vont chercher loin de la Palestine un exil honorable. Il poursuit cependant le cours de ses cruautés ; nombre de Chrétiens sont jetés dans les fers, d'autres sont bannis. Désespérés, ils s'arrachent des bras de leurs pères expirants et de leurs compagnes éplorées.

Séparation cruelle ! Aladin ne frappe que sur ceux dont la vigueur et l'audace sont à craindre. Les femmes, les enfants, les vieillards, troupe faible et sans courage, sont dans ses mains le gage de la fidélité des époux, des fils et des pères. Ces malheureux errent, dispersés, quelques-uns prennent les armes ; le désespoir étouffe en eux les craintes et les sentiments de la nature. Ils vont se joindre à l'armée qui s'avance, et ils la rencontrent sous les murs d'Emmaüs.

Emmaüs, ton territoire touche au territoire de Jérusalem. Ah combien, à ton aspect, les Chrétiens sentent de joie ! ah quelle impatience presse et transporte leur courage ! mais le soleil a parcouru plus de la moitié de sa route, et Godefroy se refuse à l'ardeur qui les anime.

Déjà, par ses ordres, les tentes étaient dressées ; déjà le jour allait se perdre dans l'Océan, quand on voit arriver deux seigneurs dont l'habit est inconnu et la démarche étrangère. Tout de leur part annonce la paix et l'amitié. C'étaient les ambassadeurs du monarque égyptien ; un noble et brillant cortège accompagnait leurs pas.

L'un d'eux est Alète. Du sein de la fange, sans aïeux et sans nom, il s'est élevé jusqu'au pied du trône. Éloquent, flatteur, insinuant, souple, changeant à chaque instant de mœurs et de caractère, il mêle adroitement l'artifice et la feinte. Grand artisan de calomnie, il accuse quand il ne paraît que louer.

L'autre, c'est Argant le circassien ; aventurier inconnu à la cour d'Égypte, il s'y est assis au rang des satrapes. Sa valeur l'a porté aux premiers honneurs de la guerre. Impatient, inexorable, farouche, infatigable, invincible dans les combats, contempteur de tous les dieux, son épée est sa raison et sa loi.

Ils demandent audience et sont admis devant Godefroy. Simple dans son air et dans ses vêtements, Godefroy était assis au milieu des chefs de l'armée ; mais la vraie valeur brillante de son propre éclat n'a pas besoin d'ornement étranger. Argant le regarde avec l'indifférence de la grandeur et le salue à peine.

Mais Alète, la main sur la poitrine, les yeux baissés, incline profondément sa tête et lui rend tous les hommages que l'Égyptien paie à ses maîtres. Une éloquence plus douce que le miel coule de sa bouche et les Chrétiens écoutent en silence son discours.

« Généreux guerrier, dit-il, seul digne de commander à tant de fameux héros qui doivent à ta valeur et à ta sagesse les états qu'ils ont conquis et les palmes qu'ils ont cueillies même avant qu'ils fussent réunis sous tes ordres, ta gloire ne finit point aux colonnes d'Hercule ; déjà elle a retenti parmi nous, et la renommée a rempli l'Égypte du récit de tes exploits.

« Mais ces merveilles, dont nous sommes étonnés, donnent à notre maître moins encore de surprise que de plaisir. Il se plaît à les raconter, il aime en toi ce qui inspire à d'autres de la jalousie et des alarmes. Il aime ta valeur ; et divi-

sés de croyance, il veut au moins que vous soyez unis par le sentiment.

« Poussé par ce noble désir, il te demande la paix et ton amitié. Le lien qui vous attachera l'un à l'autre, ce sera la vertu, si ce ne peut être la religion. Mais instruit que tu as pris les armes pour détrôner son allié, son ami, il a voulu, avant que tu aies frappé les premiers coups, te découvrir par nous le secret de son âme.

« Si, content des conquêtes que tu as faites, tu consens à laisser en paix la Palestine et les états qui sont sous la protection de son sceptre, lui de son côté te promet de soutenir ta puissance encore chancelante. Unis ensemble, quelle force osera vous attaquer ? Quand le Turc et le Persan pourront-ils espérer de réparer leurs désastres ?

« Seigneur, la grandeur et la rapidité de tes conquêtes iront étonner les siècles les plus reculés. On vantera des armées vaincues, des cités détruites, tant d'obstacles surmontés, tant de routes inconnues ouvertes à ta valeur ; les provinces les plus lointaines abattues, consternées au seul bruit de ta marche. Après tant d'exploits, peut-être, tu peux encore agrandir tes états ; mais en vain espérerais-tu acquérir une nouvelle gloire.

« La tienne est à son comble et tu ne dois plus l'exposer aux hasards d'une guerre incertaine. Vainqueur, tu ajouteras à tes possessions sans ajouter à ta gloire ; vaincu, tu perds et tes états et l'honneur même. Ce serait une audace imprudente de donner tout au caprice de la fortune quand la fortune ne peut presque plus rien pour toi.

« Peut-être de secrets ennemis, jaloux de ta grandeur et de ta puissance, nourriront par leurs conseils cette ardeur qui t'entraîne ; peut-être flatté toi-même de l'espoir de vaincre encore, parce que tu as toujours vaincu, subjugué par ce désir si naturel et si puissant sur les grandes âmes de commander à des nations tributaires et asservies, tu fuiras la paix.

« Onte dira qu'il faut suivre cette route heureuse que t'ont ouverte les destins, qu'il ne faut point quitter cette épée fameuse qui te répond de la victoire jusqu'à ce que Mahomet tombe avec son culte, jusqu'à ce que tu aies fait de l'Asie un vaste désert. Douces flatteries, charmantes illusions, qui te conduiront peut-être à ta perte.

« Mais si la haine ne t'aveugle point, si elle n'éteint point le flambeau de ta raison, tu verras que, dans la guerre, tu n'as rien à espérer et tout à craindre ; que la fortune inconstante et mobile verse tour à tour les succès et les revers et que souvent du vol le plus élevé on tombe dans le plus affreux précipice.

« Dis-moi si l'opulente, la puissante, la redoutable Égypte s'arme pour ta perte, si le Turc, le Perse, le fils de Cassan se réunissent pour te combattre, quelles digues opposeras-tu à leur débordement ? où trouveras-tu du secours dans tes dangers ? Peut-être tu comptes sur le Grec jaloux et sur la foi qu'il t'a jurée.

« La foi du Grec ! hé ! qui ne le connaît pas ? trahi déjà une fois ou plutôt trahi mille fois par cette nation avare et perfide, apprends à la redouter ; elle t'a refusé le passage dans ses états, et tu crois qu'elle te donnera et son sang et sa vie ?

« Peut-être tout ton espoir se fonde sur ces troupes qui t'entourent ? ceux que tu as vaincus séparés, tu te flattes peut-être de les vaincre encore unis et ligués ? mais tu as vu la guerre et les maladies moissonner une partie de tes soldats ? mais un nouvel ennemi, l'Égyptien, se joint aux Turcs et aux Persans que tu as défaits.

« Les destins t'ont promis que tu serais invincible dans les combats, et toi-même tu l'as lu dans les décrets du ciel ? Je veux le croire avec toi, mais la famine t'attend. Quel refuge, quel asile te défendra de ce fléau ? arme-toi contre elle de ta lance, de ton épée, et rêve encore la victoire.

« La flamme a tout ravagé ; une sage prévoyance a tout détruit ; avant ton arrivée toutes les productions de la terre ont été renfermées dans Jérusalem et dans ses tours ; toi que ton audace a conduit jusqu'ici, où trouveras-tu des vivres pour tes soldats, des fourrages pour tes chevaux ? une flotte, dis-tu, t'en donnera ; ainsi donc, esclave des vents, ta subsistance dépend de leur inconstante haleine.

« Peut-être aussi ta fortune commande aux vents, les délie, les enchaîne à son gré ? Peut-être cette mer sourde à nos prières et à nos cris courbe sous toi seul ses vagues obéissantes ? Peut-être encore tu te flattes que jamais l'Égypte, la Perse et la Turquie conjurées ne pourront opposer à ta flotte une flotte aussi redoutable ?

« Il faut, Seigneur, une double victoire pour assurer le succès de ton entreprise ; une seule manquée entraîne ta honte et ta perte. Ta flotte battue te livre à toutes les horreurs de la famine ; si toi-même tu es défait, en vain tes vaisseaux seront victorieux.

« Si malgré de si puissants motifs tu te refuses encore à la paix que te propose le puissant monarque d'Égypte, Seigneur, pardonne à ma franchise, je crois à tes vertus, mais je ne crois plus à ta sagesse. Daigne le ciel t'inspirer et te fixer à des conseils de paix. Puisse-tu rendre enfin le calme à l'Asie, et toi-même, après tant de combats, jouir du fruit de ta victoire.

« Et vous compagnons de ses travaux et de ses conquêtes, illustres guerriers, n'allez pas, trompés par les faveurs inconstantes de la fortune, vous précipiter dans de nouvelles guerres et armer contre vous de nouveaux ennemis. Tels que le nocher échappé aux dangers d'une mer infidèle, reposez-vous enfin dans le port et ne vous abandonnez plus au caprice des flots ».

Alète se tut. Les héros répondent à son discours par un sombre murmure ; l'indignation éclate dans leur geste et

dans leur maintien. Godefroy, d'un œil attentif observe leurs mouvements. Enfin, sûr de leur aveu, il reporte ses regards sur Alète et lui parle en ces termes :

« Ministre du roi d'Égypte, tu as, avec adresse, mêlé la flatterie aux menaces. Si ton roi m'aime, s'il loue nos exploits, je saurai répondre à ses sentiments. Quant à cette ligue que tu nous annonces, je te parlerai librement et avec ma franchise acoutumée.

« Apprends que nous n'avons bravé les dangers de la terre et de la mer, et l'intempérie des saisons, que pour nous frayer un chemin jusqu'aux murs de la Cité sainte et pour affranchir Jérusalem du triste esclavage qui l'accable. Pleins de ce grand projet, jaloux de mériter la faveur du Dieu qui nous guide, nous ne craignons point d'exposer une vaine gloire, nos états et notre vie.

« Ce n'est point l'avare soif de l'or, ni l'ambition des conquêtes qui ont formé cette entreprise. Que le ciel arrache de nos cœurs le germe de ces funestes poisons ! Qu'il ne souffre pas que ce germe impur infecte nos sentiments et détruise nos vertus ; c'est sa main qui nous a conduits, cette main qui pénètre, amollit les cœurs, les échauffe et les embrase.

« A travers mille périls et mille obstacles elle a guidé nos pas ; c'est elle qui aplanit les montagnes, qui dessèche les fleuves, qui tempère l'ardeur des étés et fond la glace des hivers, qui apaise les flots en courroux et retient ou déchaîne les vents. C'est elle qui foudroie les remparts, qui abat et disperse les armées.

« Elle inspire notre audace, elle fonde tout notre espoir : jamais nous ne mettrons notre confiance dans des armes fragiles, impuissantes, dans des flottes, dans les forces réunies de la Grèce et de l'Europe. Sûrs d'un bras tout-puissant nous ne craignons point que d'autres appuis nous manquent. Qui sait comment Dieu protège, comment il frappe, ne cherche point d'autre asile dans ses dangers.

« Mais quand nos erreurs, ou ses jugements impénétrables, nous priveraient de son secours, eh ! qui d'entre nous ne se croirait heureux de trouver son tombeau près du tombeau d'un Dieu ? Nous mourrons et nous ne porterons point envie à ceux qui nous survivront. Nous mourrons, mais nous ne mourrons pas sans vengeance. L'Asie ne rira point de notre sort, et nous n'aurons point à en gémir.

« Ne crois pas cependant qu'avidés de combats nous fuyions, nous redoutions la paix ; nous ne dédaignons point l'amitié de ton roi, nous ne rejetons point son alliance, mais tu sais si la Judée est soumise à son empire ; pourquoi donc est-elle aussi l'objet de ses soins ? qu'il ne nous défende point de conquérir des royaumes étrangers, et que tranquille au sein de ses états il les gouverne dans une heureuse paix ».

Il dit, et sa réponse porte dans le cœur d'Argant le dépit et la rage ; il ne peut les contenir ; l'œil étincelant, il s'approche de Bouillon : « Tu ne veux pas la paix, dit-il, tu auras la guerre, tu la désires puisque tu te refuses aux conditions que te propose notre souverain ».

Il prend un pan de sa robe, il y forme un pli, et d'un ton plus insultant et plus farouche : « O toi, dit-il, qui braves les hasards les plus douteux, je t'apporte, ou la paix ou la guerre ; choisis, mais choisis à l'instant ».

A ce discours, à ce geste outrageant, tous les héros chrétiens se lèvent, tous, sans attendre la réponse de Bouillon, s'écrièrent : la guerre, la guerre. Le barbare déploie sa robe et la secoue. Je vous la déclare, dit-il, et je vous la déclare mortelle. A son air audacieux, terrible, on l'aurait pris pour un Romain ouvrant le temple de Janus.

Il semble que de son sein sortent la fureur insensée et la discorde impie ; ses yeux paraissent allumés du flambeau des furies. Tel était sans doute ce mortel orgueilleux qui éleva contre le ciel la tour d'erreur et de confusion, tel le vit Babel lever sa tête altière et menacer les étoiles.

« Nous acceptons, dit Godefroy, la guerre que vous nous déclarez ; dites à votre maître qu'il vienne, qu'il se hâte, ou que, du moins, il nous attende sur les bords de son Nil ». Ensuite d'un air doux il les accompagne et leur fait d'honorables présents ; il donne à Alète un casque précieux, pris à la conquête de Nicée.

Argent reçoit une épée dont la poignée d'or était enrichie de pierreries ; l'art de l'ouvrier y brille encore plus que la matière même ; le barbare d'un œil distrait en regarde la richesse et les ornements : « Tu verras bientôt, dit-il à Bouillon, l'usage que je fais de tes dons ».

Ils partent. « Séparons-nous, dit Argent ; moi j'entrerai avec la nuit dans Jérusalem. Toi, au retour du soleil, tu reprendras la route de l'Égypte. Ma présence ou mes lettres sont inutiles à la cour. Porte à notre maître la réponse des Chrétiens, moi je ne puis quitter le théâtre de la guerre ».

Ainsi, d'ambassadeur, il devient ennemi ; sans examiner, sans s'inquiéter si sa démarche est régulière ou déplacée ; si elle blesse ou ne blesse pas l'usage antique et le droit des nations. Sans attendre la réponse d'Alète, impatient, il marche à la faveur du silence et à la lueur des étoiles vers les remparts de Sion, et laisse son compagnon non moins impatient que lui.

La nuit avait enveloppé l'univers de ses sombres voiles, le calme régnait dans les airs et sur les flots. Les animaux fatigués, les habitants des lacs et des mers, les hôtes farouches des antres et des forêts, les oiseaux et tous les êtres, livrés à un doux sommeil, oublièrent leurs travaux, leurs plaisirs et leurs peines.

Mais les Chrétiens et leur chef ne ferment point la paupière et ne goûtent point le repos. Leur impatience attend le retour de l'aurore qui doit éclairer leur route et les conduire à leur terme. D'un œil inquiet, attentif, ils examinent le ciel et cherchent à surprendre les premiers rayons qui viendront éclaircir les ombres.

CHANT III

Déjà souffle un vent plus frais, avant-coureur de l'aurore elle se lève et mêle des roses célestes à l'or de ses rayons. Tous les Chrétiens sont sous les armes. Le camp retentit de leurs cris. Ils appellent les trompettes, qui bientôt par des sons plus vifs et plus éclatants expriment la commune allégresse.

Bouillon, d'une main sage et prudente, gouverne leur ardeur qu'il ne peut retenir ; avec moins d'efforts on arrêterait l'onde qui se précipite dans l'abîme de Charybde, ou l'impétueux Borée lorsqu'il ébranle le sommet de l'Apennin et submerge les vaisseaux. Godefroy ordonne la marche ; elle est rapide, mais, dans sa rapidité, elle obéit toujours au son qui la règle et la mesure.

Tous volent, et leur vol n'est pas encore assez prompt au gré de leurs désirs ; il leur semble que la terre disparaît trop lentement sous leurs pas. Enfin le soleil, plus élevé, darde des feux plus ardents et brûle les campagnes. Tout à coup Jérusalem paraît, tous se montrent Jérusalem, mille voix confondues répètent : Jérusalem, Jérusalem.

Tels on voit de hardis navigateurs qui, sur une mer ignorée, sous un pôle inconnu, vont chercher de nouveaux rivages ; ils ont erré longtemps à la merci d'une onde trompeuse et des vents infidèles ; enfin ils découvrent la terre désirée ; de loin ils la saluent avec des cris d'allégresse, ils se la montrent les uns aux autres, et à cet aspect ils oublient leurs ennuis, leurs travaux et leurs peines.

A la joie qu'inspira cette première vue succède tout à

coup une tristesse profonde, mêlée de crainte et de respect. A peine ils osent lever les yeux vers cette cité qu'un Dieu choisit pour son séjour, où il mourut, où il fut enseveli, où triomphant il reprit sa dépouille mortelle.

De faibles accents, des paroles sourdes, entrecoupées de sanglots, de soupirs et de larmes, expriment la douleur et la joie mêlées et confondues. L'air frémit et murmure. Ainsi dans l'épaisseur des forêts le vent souffle et résonne à travers le feuillage; ainsi battue par les rochers, brisée sur le rivage, l'onde siffle, gronde et mugit.

Les pieds nus, à l'exemple de leurs chefs, ils s'avancent vers Jérusalem; tous ont dépouillé l'or et la soie, tous ont quitté leurs casques et leurs panaches; leurs cœurs humiliés, anéantis, ont banni l'orgueil et les vaines pensées. Les joues baignées des pleurs que la piété leur fait répandre, ils s'accusent encore de ne pas en verser.

« Les voilà donc, se dit chaque guerrier, les voilà donc, ô mon Dieu, ces lieux inondés de ton sang; et mes yeux à leur aspect ne deviennent pas deux fontaines de larmes; et mon cœur tout de glace ne se fond pas encore! Cœur dur, cœur insensible, tu n'es pas brisé, tu n'es pas déchiré! ah! tu mérites de pleurer éternellement si tu ne pleures pas aujourd'hui ».

Cependant un soldat qui du haut d'une tour observe et la plaine et les montagnes, aperçoit de loin un tourbillon de poussière. Bientôt c'est une nuée qui roule étincelante, enflammée, et qui semble porter dans son sein la foudre et les éclairs. Enfin il distingue des armes éclatantes, des hommes et des chevaux.

« Ciel! s'écrie-t-il, quel tourbillon de poussière obscurcit les airs?... comme il s'allume!..... Allons, citoyens, aux armes!... au combat!... montez sur les remparts... l'ennemi s'approche... hâtez-vous... accourez... le voilà... Voyez cet horrible nuage dont le ciel est enveloppé ».

Les enfants, les vieillards, troupe faible et sans défense, le vulgaire des femmes qui ne savent ni frapper, ni combattre, allaient porter dans les mosquées leurs prières et leurs larmes. Les habitants les plus vigoureux et les plus braves ont déjà pris les armes ; on court aux portes, on vole aux remparts. Aladin est présent partout ; il voit tout ; il étend à tout ses soins.

Ses ordres sont donnés ; il va se placer sur une tour élevée d'où sa vue commande à la plaine et aux montagnes. De là il peut observer tout et se porter où sa présence est nécessaire. Herminie est avec lui, la belle Herminie qui, après la mort de son père et la prise d'Antioche, a trouvé dans sa cour un asile honorable.

Cependant Clorinde cherche les Chrétiens : nombre de guerriers veulent partager sa gloire. Elle les devance tous. Argant, caché dans un poste secret, se tient prêt à la soutenir. Par ses discours, et plus encore par son air intrépide, la guerrière anime l'audace de ses compagnons. « Allons, dit-elle, par un début héroïque fonder l'espérance de l'Asie ».

Pendant qu'elle parle, un gros de Chrétiens entraînés par l'appât du butin va rejoindre l'armée avec les troupeaux qu'ils ont enlevés. Clorinde fond sur eux ; leur chef qui l'aperçoit fond lui-même sur elle. C'est Gardon brave guerrier, mais rival encore trop faible pour lui résister.

Ils se rencontrent, et du choc Gardon renversé va mesurer la terre, aux yeux des siens, aux yeux des païens qui tous jettent des cris de joie et de ce premier succès tirent, pour le reste de la guerre, un heureux mais vain augure. Elle enfonce l'ennemi, sa main se multiplie et frappe cent coups à la fois. Ses guerriers la suivent dans le chemin qu'aplanissent ses efforts et qu'a ouverts son épée.

Elle ressaisit le butin, les Chrétiens plient et se retirent à pas lents sur une hauteur où ils se rallient et se soutiennent. Alors, tel qu'un éclair qui s'élançe du sein de la nue,

le brave Tancrède, par les ordres de Godefroy, vole à leur secours.

A son air audacieux et terrible, à sa noble contenance, Aladin juge qu'il est un des plus distingués parmi les héros chrétiens. « Princesse, dit-il à Herminie qui déjà sent palpiter son cœur, une longue guerre a dû vous apprendre à connaître ces guerriers sous l'armure qui les couvre.

« Quel est celui dont la mine est si fière et la démarche si hautaine » ? Elle veut répondre, le soupir est sur ses lèvres et les larmes dans ses yeux ; elle retient cependant et ses soupirs et ses larmes, mais ses prunelles humides et brillantes et ses lèvres qui frémissent trompent ses efforts et trahissent son cœur.

Ensuite, cachant sous le voile de la haine un sentiment plus doux : « Hélas ! je le connais trop bien ; trop de raisons, Seigneur, ont gravé ses traits dans mon âme et m'ont appris à le distinguer. Souvent je l'ai vu inonder les plaines du sang de mes sujets, et de leurs cadavres combler nos fossés. Ciel ! quels coups frappe le cruel ! il n'est point d'herbes, il n'est point de secrets qui guérissent les blessures qu'il a faites.

« C'est Tancrède ; ah ! s'il était un jour mon prisonnier ; non, je ne voudrais point qu'il périt dans les combats, je le voudrais vivant, je voudrais qu'une douce vengeance calmât le transport qui m'agite ». Elle dit, avec ses dernières paroles s'échappe un soupir qu'en vain elle veut étouffer. Aladin croit à la haine quand Herminie n'exprime que l'amour.

Cependant Clorinde court à Tancrède qui fond sur elle ; tous deux ils s'atteignent à la visièrre, leurs lances volent en éclats, mais les liens qui attachent le casque de Clorinde sont brisés du coup ; elle demeure la tête nue et désarmée ; ses cheveux d'or flottent au gré des vents, et un guerrier redoutable devient une céleste beauté.

Ses yeux étincellent, ses regards sont des éclairs, mais doux même dans la colère ; que serait-ce, animés par les ris ? Tancrède, où s'égareront tes pensées ? où s'arrête ta vue ? Ne reconnais-tu point ce visage adoré ? Les voilà ces traits qui ont enflammé ton âme ! ton cœur, où son image est gravée, te dira voilà cette beauté qui vint chercher l'ombre et le frais à cette fontaine solitaire.

Il ne l'a reconnue ni à son casque ni à son bouclier chargé de trophées. Enfin il la voit : il devient immobile à sa vue. Clorinde se couvre la tête et poursuit Tancrède qui cède et se détourne. Il charge d'autres guerriers, il promène dans la foule sa foudroyante épée, mais toujours attachée à ses pas Clorinde le poursuit. D'une voix menaçante elle crie : Viens, arrête, et lui présente deux morts à la fois.

Le guerrier frappé ne frappe point à son tour. Moins occupé de sa défense que de ces yeux d'où l'amour lance d'inévitables traits : Les coups que portent ton bras, disait-il en lui-même, se perdent dans les airs ! mais ceux qui partent de ce beau visage ne tombent jamais en vain et vont percer le cœur.

Enfin, quoique sans espoir et résolu de mourir, il ne veut pas du moins emporter au tombeau le secret de son amour. Clorinde saura qu'elle va frapper un captif enchaîné, suppliant, tremblant à ses genoux. « O toi, dit-il, qui au milieu de tant d'ennemis sembles n'avoir d'ennemi que moi, viens, sortons de la mêlée, seuls, à l'écart, nous pourrons nous éprouver et nous connaître.

« On verra mieux si ma valeur égale la tienne ». Elle accepte le défi, sans songer à son casque qu'elle n'a plus. Elle s'avance avec audace, Tancrède la suit, morne et abattu. Déjà elle était sous les armes, déjà elle l'attaquait : « Arrête, lui dit-il, avant le combat faisons-en les conditions ».

Elle s'arrête, un amour désespéré rend Tancrède plus hardi. « Puisque tu ne veux point de paix avec moi, lui dit-il, les conditions seront que tu m'arraches le cœur ! ce cœur qui n'est plus à moi demande la mort si sa vie te déplaît. Depuis longtemps il est à toi, prends-le ; je n'ai pas le droit de le défendre.

« Voilà mon sein ; que ne frappes-tu ! faut-il du secours à ton bras ? faut-il offrir à tes coups ma poitrine nue et sans défense ? ma main ôtera ma cuirasse ». Le malheureux amant allait exprimer plus vivement encore ses douleurs, mais tout à coup les païens se replient sur eux-mêmes et la troupe de Tancrède les poursuit.

Terreur ou feinte, les Infidèles fuyaient devant les Chrétiens ; un de ces derniers, un barbare, voit les cheveux de Clorinde voltiger épars au gré des vents ; il lève le bras, il va la frapper par derrière. Tancrède pousse un cri ; Tancrède accourt et oppose son épée à l'épée meurtrière.

Le coup n'est pas sans effet ; Clorinde est atteinte d'une légère blessure, quelques gouttes de sang teignent l'ivoire de son cou et mêlent leur pourpre à l'or de ses cheveux. Tel on voit sous la main d'un habile ouvrier l'or étinceler du feu des rubis. Tancrède furieux, le fer nu, se précipite sur ce vil assassin.

Le lâche s'éloigne : Tancrède plus irrité le poursuit, tous deux volent comme le trait dans les airs. Clorinde, étonnée, immobile, a longtemps le regard attaché sur eux et ne pense point à les suivre ; enfin elle se retire avec sa troupe qui fuit, mais souvent elle présente le front aux Chrétiens ; souvent elle les attaque : elle se tourne, se retourne, fuit et poursuit tour à tour ; ce n'est ni une fuite ni une victoire.

Tel, dans un vaste cirque, on voit un fier taureau combattre contre des chiens ; s'il leur présente ses cornes, ils se retirent ; s'il fuit, tous reviennent sur lui plus hardis et le poursuivent. Clorinde dans sa fuite couvre sa tête de son

bouclier et repousse encore les coups qu'on lui porte. Tel on voit le More, dans ses jeux, se garantir, même en fuyant, des balles qu'on lui lance.

Déjà et Sarrasins et Chrétiens étaient sous les remparts de Jérusalem ; tout à coup les Infidèles poussent d'horribles cris, font un grand circuit, reviennent sur l'ennemi et le pressent par derrière. Argant lui-même, avec sa troupe, s'ébranle et l'attaque en tête.

Le farouche Circassien sort des rangs, impatient de frapper le premier coup. Déjà un guerrier, renversé sous son cheval, a mordu la poussière ; nombre d'autres tombent à ses côtés ; mais sa lance terrible se brise et vole en éclats. Argant prend son épée, enfonce les chrétiens, tue, abat ou blesse tous ceux qu'il atteint.

Clorinde son émule a tranché les jours du brave Ardelion. Ce guerrier, dans un âge avancé, conservait une vigueur indomptée ; il avait deux fils, appuis de sa vieillesse, mais appuis inutiles dans ce fatal instant. Alcandre l'ainé, atteint d'une blessure cruelle, ne peut veiller sur une tête si chère. Polipherne qui combattait encore à ses côtés se sauve à peine lui-même.

Cependant Tancrède qui n'a pu atteindre le barbare monté sur un coursier plus agile que le sien reporte ses regards en arrière ; il voit qu'une audace imprudente a emporté les Chrétiens, il les voit enveloppés. Soudain il accourt : une troupe de guerriers, troupe qui vole partout où le danger l'appelle, se précipite après lui.

Ce sont les aventuriers, ces héros brillants, l'élite et la fleur de l'armée. Renaud, le plus courageux et le plus aimable, devance les autres de bien loin. L'éclair est moins rapide. Herminie l'a bientôt reconnu à sa démarche fière, à l'aigle qu'il porte sur un champ d'azur.

« Voilà, dit-elle au roi qui a les yeux attachés sur lui, voilà de tous les guerriers le guerrier le plus intrépide.

« Il n'a peut-être pas dans l'univers un seul rival digne de lui, et ce n'est encore qu'un enfant. Si l'armée ennemie comptait six guerriers aussi terribles, déjà l'Asie vaincue gémirait dans les fers des Chrétiens. Déjà les peuples du midi et les peuples de l'aurore trembleraient sous leurs lois; et peut-être le Nil caché dans sa source inconnue ne sauverait pas sa tête de leur joug.

« Renaud est son nom. Son bras irrité est plus redoutable pour nos murailles que les machines les plus terribles. Portez plus loin vos regards, voyez ce guerrier dont la cotte d'armes est or et vert. C'est Dudon. Illustre par sa naissance, illustre par ses exploits, il guide les aventuriers; il est leur égal en valeur, et son âge l'a mis à leur tête.

« Cet autre dont la démarche est si altière et dont les armes sont brunes, c'est Gernand, frère du roi de Norvège. La terre ne porte point de mortel plus orgueilleux, et ce vice est le seul qui flétrisse l'éclat de ses actions. Ces deux guerriers qui portent une armure blanche et des ornements tout blancs, c'est Gildippe et Odoard, amants, époux, fameux par leur valeur, fameux par leur tendresse et leur fidélité ».

Cependant le carnage s'anime, le sang ruisselle, Tan-crède et Renaud ont enfoncé la troupe qui les environne. Dudon et ses héros arrivent encore et multiplient les coups et la mort. Argant, Argant lui-même, sous les efforts de Renaud, chancelle, est abattu et se relève à peine.

Peut-être le barbare eût péri; mais dans ce moment le coursier de Renaud tombe, l'embarrasse, l'entraîne dans sa chute. Pendant qu'on dégage le héros, les païens en désordre se reforment et fuient vers Jérusalem. Argant et Clorinde résistent seuls, et seuls ils font une digue au torrent débordé.

Ils marchent les derniers, l'effort des Chrétiens s'arrête sur eux, ou plutôt se ralentit. A l'ombre de leurs bras les

païens échappent au danger qui les presse. Cependant Dudon, ardent, poursuit la victoire ; il pousse son coursier sur Tigrane, le renverse et de son épée lui tranche la tête.

Algazar est vainement défendu par sa cuirasse. Le robuste Corban ne trouve aucune ressource dans son casque. Amura perd, sous les coups du héros, une vie qu'il regrette. Méhémet et le cruel Almanzor ont mordu la poussière. Le fier Argant lui-même ne peut plus marcher en sûreté.

Il frémit : quelquefois il s'arrête et se retourne ; puis il cède encore, enfin tout à coup il revient sur Dudon et d'un revers il lui ouvre, dans le flanc, une profonde et mortelle blessure. Le guerrier tombe, un cruel, un dernier sommeil presse ses paupières appesanties.

Trois fois il ouvre les yeux et cherche la lumière. Trois fois sur un bras il essaie de se soulever ; trois fois il retombe ; trois fois un voile épais s'étend sur ses paupières qui enfin s'abaissent et se ferment. Une sueur froide se répand sur ses membres immobiles, et la main de la mort les raidit et les glace. Le farouche Argant ne s'arrête point sur ce corps inanimé ; il continue sa marche.

Cependant il se retourne vers les Chrétiens et leur crie : « Guerriers, cette épée sanglante est celle qu'hier me donna votre général ; allez lui dire quel usage j'en ai fait aujourd'hui, une pareille nouvelle le flattera sans doute. Il doit apprendre avec plaisir que la bonté de son présent en égale la richesse.

« Dites-lui que lui-même bientôt il en fera l'expérience ; que s'il diffère encore de nous attaquer j'irai le surprendre jusque sous sa tente ». A ce discours audacieux, tous les Chrétiens irrités s'ébranlaient pour fondre sur lui, mais déjà d'une course rapide il a rejoint sa troupe, et il trouve avec elle un asile assuré sous les murs de Jérusalem.

Du haut de ces murs, les assiégés font pleuvoir des pierres ; une nuée de flèches obscurcit les airs, les Chrétiens

sont forcés de se retirer et les Sarrasins rentrent dans la ville. Mais Renaud paraît.

Il vient enflammé de courroux venger la mort de Dudon sur son barbare meurtrier. « Qui vous arrête encore, crie-t-il à ses compagnons, qu'attendez-vous ? Puisque nous avons perdu le héros qui nous conduisait, que ne courons-nous le venger ? Quoi, dans la juste colère qui nous anime un fragile rempart sera une barrière pour nous ?

« Non, cette muraille fût-elle d'un acier et d'un diamant impénétrables, jamais dans son enceinte le farouche Argant ne trouverait un asilé contre vos coups, allons à l'assaut » ! Il dit, et lui-même y vole le premier. A l'abri de son casque sa tête ne craint ni les pierres qu'on lui lance, ni la grêle de traits dont on l'accable.

Sur son front élevé respire l'audace et la terreur ; sa vue jusqu'au sein des remparts porte l'épouvante et l'effroi. Il encourage les Chrétiens, il menace les Sarrasins ; mais tout à coup on vient donner un frein à son ardeur. C'est le sage Sigier, le ministre sévère des ordres de Godefroy.

Il gourmande, au nom du chef, leur indiscrete ardeur ; il leur commande de retourner aussitôt sur leurs pas : « Retirez-vous, dit-il, ce n'est point ici, ce n'est point dans ce moment que vous devez vous abandonner à votre courroux. Obéissez, Godefroy vous l'ordonne ». A ces mots, Renaud s'arrête, mais il en frémit, et son dépit, qu'il ne peut cacher, éclate dans son air et dans ses discours.

Les Chrétiens se retirent, et le païen témoin de leur retraite n'ose la troubler. Le corps du généreux Dudon ne reste point privé des honneurs suprêmes ; ses fidèles amis, les yeux baignés de larmes, portent sur leurs bras ses dépouilles honorées et chéries. Cependant Bouillon, sur une hauteur, examine et la situation et les fortifications de Jérusalem.

Jérusalem est assise sur deux collines opposées et de hauteur inégale ; un vallon les sépare et partage la ville ; elle a de

trois côtés un accès difficile. Le quatrième s'élève d'une manière douce et presque insensible, c'est le côté du nord; des fossés profonds et une haute muraille l'environnent et la défendent.

Au dedans sont des citernes et des sources d'eau vive, au dehors rien qu'une terre aride et nue; aucune fontaine, aucun ruisseau ne l'arrosent, jamais on n'y vit éclore des fleurs, jamais arbre, de son superbe ombrage, n'y forma un asile contre les rayons du soleil. Seulement, à plus de six milles de distance, s'élève un bois dont l'ombre funeste répand l'horreur et la tristesse.

Du côté que le soleil éclaire de ses premiers rayons, le Jourdain roule ses ondes illustres et fortunées. A l'Occident, la mer Méditerranée mugit sur le sable qui l'arrête et la captive. Au nord est Béthel qui éleva des autels au veau d'or, et l'infidèle Samarie. Bethléem, le berceau d'un Dieu, est du côté qu'attristent les pluies et les orages.

Pendant que Godefroy considère et la ville et sa situation et les environs, pendant que de l'œil il mesure l'assiette de son camp, et qu'il détermine le côté qu'il peut attaquer avec le plus d'avantage, Herminie l'aperçoit, et le montrant au roi : « Ce guerrier, dit-elle, que tu vois couvert d'un manteau de pourpre, dont l'air est si auguste et si majestueux, c'est Godefroy.

« Vraiment né pour l'empire, il sait et régner et commander; grand général, vaillant chevalier, il combat comme il ordonne. Parmi cette foule de Chrétiens je ne puis te montrer un guerrier plus intrépide, ni un homme plus sage. Il n'a de rivaux que Pymond au conseil, Renaud et Tancrède dans les batailles ».

« Je le connais, dit Aladin : je l'ai vu jadis en France, dans cette cour superbe où j'étais ambassadeur du roi d'Égypte. Je l'ai vu manier la lance dans les tournois; il était à peine sorti de l'enfance, mais déjà son air, ses dis-

cours, ses exploits lui présageaient les plus hautes destinées ».

« Présage, hélas, trop véritable » ! A ces mots Aladin se trouble et baisse les yeux ; mais reprenant un air plus calme : « Quel est, dit-il, ce guerrier qui semble marcher son égal ? Il est d'une taille moins haute, mais que ses traits ressemblent aux siens ! — C'est Baudouin ; sa figure annonce qu'il est son frère, et ses exploits encore mieux.

« Cet autre qui est à côté de Godefroy et qui semble lui donner des conseils, c'est ce Raymond dont je t'ai vanté la sagesse. Ce vieillard a blanchi dans la guerre ; parmi tous les Chrétiens, nul ne sait mieux que lui ourdir un stratagème. Celui que tu vois plus loin, et dont le casque brille de l'or qui le couvre, c'est Guillaume, le fils du roi d'Angleterre.

« Voilà Guelfe, digne rival des héros, illustre par son rang, illustre par sa naissance. Je le reconnais à ses larges épaules et à sa large poitrine. Mais mon cruel ennemi, l'homicide Bohémond, le destructeur de ma famille, mes yeux ne le rencontrent point parmi tous ces guerriers ».

Cependant Godefroy, après avoir tout reconnu, tout examiné, va rejoindre les siens ; il sait qu'en vain il attaquerait Jérusalem par les côtés escarpés et d'un difficile abord. Il fait dresser les tentes vis-à-vis la porte septentrionale et dans la plaine qu'elle regarde ; de là il les prolonge jusqu'au-dessous de la tour angulaire.

Dans cet espace il renferme presque le tiers de la ville. Jamais il n'aurait pu en embrasser toute l'enceinte, mais il ferme tout accès aux secours et fait occuper tous les passages.

Pour garantir son camp des sorties des habitants et des attaques de l'étranger, il le couvre par des tranchées, il fait creuser des fossés larges et profonds. Après avoir satisfait à ces soins importants, il va rendre aux restes du

généreux Dudon de pieux et tristes devoirs. Une troupe gémissante, éplorée, entourait le corps de ce héros.

Il reposait sur un lit que ses fidèles amis avaient orné avec une pompe guerrière ; à la vue de Godefroy, leurs regrets s'exhalent par des sons plus lugubres et plus lamentables. Bouillon ne paraît ni serein ni abattu, toute sa douleur est dans son âme. Recueilli en lui-même, les yeux fixés sur le corps de Dudon, il garde quelque temps le silence, enfin il lui adresse ce discours : « Généreux guerrier, ce n'est point à toi que nous devons des regrets et des larmes ; tu n'es mort ici-bas que pour renaître dans le séjour de la félicité. Ces lieux, où tu as laissé ta dépouille mortelle, sont pleins de ta gloire et de tes vertus. Tu as vécu, tu es mort en héros et en chrétien. Heureux au sein de Dieu qui couronne tes travaux, nageant dans son immensité, tu t'enivres d'éternelles voluptés.

« C'est notre sort, non, ce n'est pas le tien qui demande nos larmes. En te perdant, nous perdons la plus belle partie de nous-mêmes. Mais si cet accident, que le vulgaire appelle la mort, nous enlève le secours de ton bras, tu peux, du séjour des élus, nous obtenir le secours de Dieu même.

« Mortel, nous t'avons vu combattre pour nous ; immortel, aujourd'hui, tu seconderas nos armes avec des armes invincibles et célestes. Accoutumes-toi à recevoir nos hommages, sois notre refuge, notre asile dans nos dangers. Victorieux un jour, et triomphants, nous irons acquitter dans les temples les vœux que nous t'aurons faits ».

Ainsi parla Bouillon. Déjà la nuit obscure avait éteint le flambeau du jour. Le sommeil vient charmer les ennuis et suspendre la douleur et les larmes des Chrétiens, mais leur chef, tout plein du siège de Jérusalem, songe à construire des machines et ne se livre qu'un moment aux douceurs du repos.

Il se lève avec le soleil, et lui-même il veut accompagner la pompe funèbre. A la vue du camp, au pied d'une colline, on a fait à Dudon un cercueil de cyprès ; un palmier superbe le couvre de ses rameaux ; on y dépose le corps du guerrier, les prêtres, par des chants et par des sacrifices, implorent la clémence céleste.

Aux branches du palmier sont suspendus des trophées et des armes que jadis, dans des combats plus heureux, Dudon avait conquis sur les Syriens et sur les Persans. Au tronc sont attachées sa cuirasse et son armure. On y grave ensuite ces mots : *Ci-git Dudon. Passant, honore les cendres d'un héros.*

Bouillon, après avoir rempli ce triste et pieux devoir, envoie tous les travailleurs, sous une escorte sûre, dans une forêt voisine ; elle est cachée dans des vallons : un Syrien l'avait fait connaître aux Français. C'est là que vont se préparer les instruments de la perte de Jérusalem.

Animés d'un zèle égal, ils font gémir les arbres sous les coups redoublés de la cognée. Tous font à cette antique forêt des outrages qu'elle n'avait point encore éprouvés. Le palmier sacré, le frêne sauvage, le funèbre cyprès, les sapins et les hêtres tombent sous l'acier tranchant. L'orme expire avec la vigne qui l'embrasse.

On abat et les ifs et les chênes qui virent mille fois renouveler le printemps et leur feuillage, qui mille fois résistèrent immobiles à l'effort des vents conjurés. Les chariots gémissent, les essieux crient sous les fardeaux dont ils sont chargés. Au bruit des armes, aux cris confus des Chrétiens, les bêtes sauvages désertent leurs retraites et les oiseaux abandonnent leurs asiles.

CHANT IV

Pendant que tout conspire à hâter les instruments destructeurs de Jérusalem, l'éternel ennemi des humains lance sur l'armée chrétienne des regards allumés du sombre feu de l'envie ; à la vue du zèle qui l'anime, sa rage s'enflamme ; lui-même il se déchire de ses propres morsures ; et tel qu'un taureau frappé du coup mortel, il exhale sa douleur par des soupirs et par des mugissements.

Bientôt il ne songe plus qu'à réunir sur la tête des Chrétiens les plus cruels fléaux ; il ordonne que dans son noir palais son horrible sénat s'assemble ; insensé ! qui croit que sa fureur peut balancer les décrets de l'Être suprême, qui ose s'égaliser à lui et qui oublie quels foudres, quels carreaux lance le bras d'un dieu vengeur.

D'un son lugubre et rauque l'infemale trompette appelle les habitants des ombres éternelles ; le Tartare est ébranlé dans ses gouffres noirs et profonds, l'air ténébreux répond par de longs frémissements. Tel, et moins bruyant encore, le tonnerre gronde, éclate et tombe ; de moins terribles secousses font trembler la terre quand les vapeurs amoncelées dans son sein s'agitent, s'allument et s'embrasent.

Soudain les puissances de l'abîme accourent à pas précipités ; ciel ! quels spectres étranges, horribles, épouvantables ! la terreur et la mort habitent dans leurs yeux ; quelques-uns, avec une figure humaine, ont des pieds de bêtes farouches ; leurs cheveux sont entrelacés de serpents, leur croupe immense et fourchue se recourbe en replis tortueux.

On voit d'immondes harpies, des centaures, des sphinx, des gorgognes, des scyilles qui aboient et dévorent ; des hydres, des pythons, des chimères, qui vomissent des torrents de flamme et de fumée ; des polyphèmes, des gérons, mille monstres nouveaux, mille formes plus bizarres que jamais n'en rêva l'imagination mêlées et confondues ensemble.

Ils se placent, les uns à la gauche, les autres à la droite de leur sombre monarque. Assis au milieu d'eux, il tient d'une main un sceptre rude et pesant : son front superbe armé de cornes menaçantes surpasse en hauteur le roc le plus élevé, l'écueil le plus sourcilleux ; Calpé, l'immense Atlas lui-même ne seraient auprès de lui que d'humbles collines.

Une horrible majesté empreinte sur son farouche aspect accroît la terreur et redouble son orgueil ; son regard, tel qu'une funeste comète, brille de l'éclat des poisons dont ses yeux sont abreuvés. Une barbe longue, épaisse, hideuse, enveloppe son menton et descend sur sa poitrine velue ; sa bouche dégouttante d'un sang impur s'ouvre comme un vaste abîme.

De cette bouche empestée s'exhalent un souffle empoisonné et des tourbillons de flamme et de fumée. Ainsi l'Etna, de ses flancs embrasés, vomit, avec un bruit affreux, de noirs torrents de soufre et de bitume. Au son de sa voix terrible Cerbère se tait épouvanté, l'hydre est muette, le Cocyte s'arrête immobile, l'abîme tremble, et ses gouffres ténébreux répètent ces sinistres accents :

« Divinités de l'enfer, vous qui méritiez mieux d'être assis au-dessus du soleil, dans ces régions d'où vous tirez votre origine, vous que la grande révolution précipita jadis avec moi du séjour du bonheur dans ces horribles cachots, je ne vous rappellerai point les soupçons jaloux et les cruels dédains du tyran qui nous opprime, ni notre glorieuse et trop

funeste entreprise. Arbitre de tout, il règne aujourd'hui sur les étoiles ; et nous, l'événement a décidé que nous étions des rebelles.

« Au lieu de ce jour pur et serein, au lieu de ce soleil, au lieu de ces globes lumineux qu'autrefois nous habitons, le barbare nous a renfermés dans cet abîme obscur ; il ne nous permet plus d'aspirer à nos premiers honneurs, à notre félicité première. Et encore, ah ! cruel souvenir ! souvenir affreux qui aigrit mes peines et mes supplices, dans cet immortel séjour sa haine appela l'homme, l'homme, sa créature, cet insecte aussi vil que la fange dont il est né !

« C'était trop peu pour sa vengeance ; afin de mieux nous punir, il a livré en proie à la mort son fils même. Il est venu ce fils, il a brisé les barrières du Tartare ; il a osé porter ses pas dans notre empire et nous arracher des âmes que le sort nous avait dévouées. Riche de nos dépouilles, il est retourné dans les cieux, et l'enfer vaincu a servi d'ornement à son triomphe.

« Mais pourquoi renouveler encore nos profondes douleurs ? qui ne connaît pas et ses injures et les affronts qu'il nous a faits ? en quel temps, en quel lieu le barbare a-t-il suspendu le cours de ses outrages ? mais oublions d'anciens ressentiments ; de nouvelles offenses doivent enflammer notre courroux. Eh ! ne voyez-vous pas comme il tente de rappeler toutes les nations à son culte ?

« Et nous, engourdis par nos malheurs, nous traînerons dans l'inaction des moments inutiles ! un généreux courroux n'enflammera pas votre courage ? et nous souffrirons que chaque jour le peuple, soumis à ses lois, s'agrandisse dans l'Asie, qu'il subjugué la Palestine, que le culte, que la gloire de notre oppresseur s'étendent encore, que son nom retentisse dans de nouvelles langues, qu'il soit chanté dans de nouvelles hymnes, qu'on le grave sur des nouveaux bronzes et sur des marbres nouveaux ?

« Nous souffrirons que nos idoles tombent anéanties ; que nos autels deviennent ses autels ; qu'à lui seul on adresse des vœux ; que, pour lui seul, l'encens brûle ; qu'à lui seul on offre de l'or et des parfums ? et nous, pour qui jamais temple ne fut impénétrable, nous n'aurons plus un asile sur la terre, et privé du tribut accoutumé, errant au milieu d'un empire solitaire, votre roi régnera sur des déserts !

« Non. J'en jure par cette antique valeur qui respire et qui vit encore en nous. Ne sommes-nous pas tels que nous étions, lorsque, armés du fer et de la flamme, nous disputâmes l'empire des cieux ? nous succombâmes, je l'avoue, dans ce combat, mais le courage ne manqua point à nos projets ; la palme fut au plus heureux ; il nous resta la gloire d'avoir tout osé et de n'avoir pas été accablés par notre infortune.

« Mais pourquoi vous arrêtai-je encore ? Allez, ô mes fidèles compagnons, ma force et mon appui ! Allez, volez, anéantissez dans son berceau une puissance ennemie ; éteignez cette flamme naissante avant qu'elle ait embrasé la Palestine ; mêlez-vous parmi eux, et pour les perdre, employez tour à tour et la ruse et la force.

« Que ma volonté soit le destin. Que les uns errent dispersés ; que les autres tombent sous vos coups ; que d'autres, idolâtres d'un doux regard, esclaves d'un sourire, languissent plongés dans la mollesse et dans de honteuses amours ; que rebelles et divisés, Chrétiens contre Chrétiens, eux-mêmes ils se déchirent et s'égorgent. Que tout le camp périsse exterminé et que les derniers vestiges en disparaissent ».

Il parlait encore et déjà les esprits infernaux se sont élancés avec furie du sein de la nuit profonde vers le séjour de la lumière. Ainsi les vents mutinés et les bruyantes tempêtes s'échappent de leurs prisons, vont obscurcir le ciel et portent sur la terre et sur la mer le ravage et la destruction.

Bientôt, les ailes déployées, ils se dispersent dans les différentes parties du monde ; et par de nouvelles ruses, par de nouveaux artifices, ils commencent à signaler leur funeste adresse. O Muse ! redis-moi quels furent les premiers fléaux dont ils frappèrent les Chrétiens ; quelles mains servirent leur fureur ? tu le sais, la renommée l'a publié ; mais à peine ses derniers accents ont retenti jusqu'à nous.

Sur le trône de Damas était assis le fameux Hidraot, magicien célèbre ; dès l'âge le plus tendre Hidraot s'était adonné à l'art des devins, et ce goût funeste était devenu sa passion. Mais que lui sert une science trompeuse s'il ne peut prévoir l'issue d'une guerre incertaine ? ni l'aspect des étoiles fixes ou errantes, ni l'enfer même, n'ont pu lui découvrir la vérité.

O chimère ! ô profonde ignorance des mortels ! que leurs jugements sont vains ! que de ténèbres dans leurs clartés ! Hidraot a prédit que le ciel préparait dans l'Orient la destruction et la mort à l'invincible armée des Chrétiens. Il voit l'Égyptien couronné par la victoire, et dans son erreur il veut que son peuple partage ses lauriers et ses conquêtes.

Mais la valeur trop connue des Chrétiens lui fait craindre une victoire funeste et sanglante. Il forme le dessein de les affaiblir et de les livrer à demi vaincus aux forces de l'Égypte et aux siennes. Pendant qu'il roule ces pensées, un ange de ténèbres vient verser dans son sein de nouvelles noirceurs et de nouveaux poisons.

Lui-même il l'inspire ; lui-même lui fournit les moyens de consommer ses projets. Hidraot a une nièce à laquelle tout l'Orient donne la palme de la beauté ; elle a tous les attraits, tout l'art de son sexe, elle connaît tous les secrets de la magie. Hidraot l'appelle, lui confie ses desseins et veut qu'elle-même les conduise et les exécute.

« Objet de ma tendresse, lui dit-il, toi qui sous une blonde chevelure, sous les traits les plus enchanteurs,

cache le courage le plus mâle et la prudence de l'âge le plus mûr ; toi qui déjà m'effaces dans l'art dont je te donnai les premières leçons, je roule dans ma pensée un projet important ; si tu me secondes, le succès est assuré. Que ta main fidèle et hardie achève une trame qu'a ourdie ma vieillesse.

« Va dans le camp de nos ennemis ; emploie, pour les séduire, tout l'art de ton sexe et tous les secrets de l'amour. Les yeux baignés de larmes, laisse tomber d'humbles prières ; que des soupirs se confondent avec tes paroles et les entrecourent. Beauté gémissante, explorée, fléchis les cœurs les plus obstinés. Que le voile de la pudeur couvre l'audace de tes désirs ; que dans tes mains le mensonge se peigne des couleurs de la vérité.

« Séduis, s'il se peut, Godefroy le premier. Qu'épris de tes regards, enivré de tes discours, il oublie, auprès de toi, la gloire et les conquêtes et ne respire plus que l'amour. S'il t'échappe, enchaîne du moins les guerriers les plus distingués ; entraîne-les à ta suite dans des lieux d'où ils ne reviennent jamais ». Il entre ensuite dans des détails plus étendus. « Enfin, ajoute-t-il, pour ta religion, pour ta patrie, ose tout : une si belle cause rend tout légitime ».

Armide, fière de sa beauté, des avantages de son sexe et de son âge, se dévoue à l'entreprise. Dès que la nuit a répandu ses premières ombres, elle part et marche par des sentiers inconnus et secrets. En habits de femme, sans armes que ses attraits, elle se croit déjà sûre de la victoire, et voit à ses pieds des héros indomptés. Une adroite politique donne à son départ des motifs chimériques et amuse le peuple par de vaines rumeurs.

Bientôt Armide est dans les lieux où les Chrétiens ont dressé leurs tentes. Au premier aspect de cette beauté s'élève un murmure confus ; tous les regards se fixent sur elle. Telle une comète, ou un astre inconnu, attire les yeux des

mortels étonnés de son éclat. On s'empresse autour d'elle ; on se demande quelle est cette belle étrangère et quel motif l'amène.

Jamais Argos, jamais Chypre ou Délos, ne virent une figure si parfaite, des traits si touchants. L'or de sa chevelure tantôt brille au travers du voile transparent qui la couvre, tantôt se dérobe au voile même et répand un plus vif éclat. Ainsi, quand le ciel devient plus pur et plus serein, le soleil, du sein de la nue qui le captive, lance des rayons encore pâles ; mais bientôt dégagé de sa prison, il darde tous ses feux et redouble la clarté.

Ses cheveux flottent en ondes sur ses épaules, et le zéphyr, en se jouant, y forme des ondes nouvelles. Son œil avare des trésors de l'amour et des siens les cache sous sa paupière abaissée. Sur son teint, l'incarnat de la rose se mêle et se confond avec l'ivoire ; mais, sur sa bouche, qui respire un souffle amoureux, brille le seul incarnat de la rose.

Sa gorge à demi-nue étale la blancheur de l'albâtre le plus pur : c'est là que l'amour repose ; c'est de là qu'il lance et ses traits et ses feux ; deux globes arrondis par la main des grâces s'élèvent et s'abaissent tour à tour, l'œil en découvre une partie, l'autre est cachée par une robe envieuse et jalouse : impuissante barrière qui résiste aux regards et ne peut arrêter la pensée. Moins enchantée de ce qu'on voit, qu'avidé de ce qu'on ne voit pas, l'imagination s'élançe et pénètre les appas les plus secrets.

Tel qu'un rayon de lumière passe à travers l'onde ou le cristal sans les diviser, telle l'imagination perce les voiles les plus sombres et les plus épais ; elle erre au milieu des merveilles les plus cachées, les contemple à loisir, et les peint ensuite au désir qui brûle et s'enflamme encore davantage.

Armide s'avance au milieu d'une foule empressée qui la

loue et qui la dévore des yeux. Elle aperçoit l'impression que fait sa beauté et semble ne pas l'apercevoir ; mais elle sourit dans son cœur, et déjà elle compte ses succès et ses victoires. Elle s'arrête un moment et demande à paraître devant Bouillon. Eustache accourt, Eustache le plus jeune des frères de Godefroy.

A l'éclat de cette beauté divine le guerrier imprudent se précipite ; semblable à cet insecte ailé qui va chercher la lumière et la mort, il veut contempler de plus près ces yeux qu'une douce pudeur semble abaisser. Il les voit ; un feu soudain s'en échappe et l'embrase. Plein de la hardiesse que son âge et l'amour lui inspirent :

« Madame, lui dit-il, si pourtant je dois vous appeler de ce nom, car vous n'avez rien de mortel, non jamais le ciel ne répandit sur une faible créature tant de grâces et tant d'éclat, que cherchez-vous ? d'où venez-vous ? Quel bonheur, ou quelle infortune vous conduit en ces lieux ? Dites-moi qui vous êtes ? faites que je vous rende les hommages ou plutôt le culte qui vous est dû.

— Vous louez trop, seigneur, une triste et malheureuse beauté ; ce n'est déjà plus une mortelle que vous voyez, c'est une infortunée, morte aux plaisirs, et qui ne vit que pour la douleur ; étrangère, fugitive, sans autre bien que ma vertu, je viens, dans ces lieux, chercher un asile ; je viens mettre aux pieds de Godefroy mes malheurs et une confiance que sa bonté connue a fait naître.

« O vous, si vous êtes en effet généreux et sensible, daignez-m'ouvrir un accès facile auprès de ce héros. — Il est juste, répond Eustache, que le frère de Godefroy soit auprès de lui votre introducteur et votre appui ; non, beauté charmante, vos vœux ne seront point trompés, je vous réponds d'un frère qui m'aime et me considère ; disposez et de son pouvoir et de mon bras ».

Il dit et guide ses pas dans l'asile secret où le pieux Bouil-

Ion seul avec des guerriers choisis se dérobe aux regards d'une foule importune. Elle s'incline avec respect, et le front couvert d'une modeste rougeur, elle garde le silence; le héros calme ses craintes, rassure ses esprits et la console. Enfin d'un son de voix dont la douceur enchante les sens, elle adresse à Godefroy ce perfide discours :

« Prince invincible, dont le nom vole avec tant de gloire dans tout l'univers, vainqueur de tant de rois et de tant de nations qui s'honorent de tes fers et de leurs défaites, partout on connaît ta vertu, tes ennemis mêmes l'estiment et la louent; elle fait naître leur confiance et les invite à implorer tes bontés et ton appui.

« Quoique née au sein d'une religion que tu as abaissée et qu'aujourd'hui tu veux anéantir, j'ose te redemander le trône et le sceptre de mes aïeux; j'espère l'obtenir de ta valeur et de ta générosité. D'autres implorent le bras de leurs amis contre la fureur d'un étranger, et moi, c'est un fer ennemi que j'invoque contre mon propre sang, contre ce sang qui a juré ma perte.

« Oui, c'est toi que j'implore; c'est en toi que j'espère; seul tu peux me replacer au rang d'où j'ai été précipitée. Ce bras funeste à tes ennemis doit être aussi secourable aux malheureux. On ne vantera pas moins ta bienfaisance que tes triomphes. Parmi tant de trônes abattus, on comptera encore, pour ta gloire, mon trône relevé par tes mains.

« Peut être une croyance qui n'est pas la tienne, sera-t-elle un titre à tes yeux pour dédaigner mes prières et mes larmes! mais si je ne crois pas à ta loi, je crois à tes vertus; ma confiance me donne des droits sur ton cœur, et ces droits ne sauraient être vains; j'atteste le Dieu suprême, ce Dieu que j'adore comme toi, jamais cause plus juste n'obtint le secours de ton bras. Mais pour mieux t'en convaincre entends l'histoire de mes malheurs et des crimes qui les ont produits.

« Je suis fille d'Arbilan, qui régna sur Damas; né loin du

trône, la belle Cariclée l'y fit monter en lui donnant sa main. Hélas ! mes yeux n'ont jamais vu cette vertueuse mère. Les siens se fermèrent quand les miens s'ouvrirent à la lumière et le jour funeste qui éclaira sa mort éclaira ma naissance.

« A peine un lustre s'était écoulé depuis qu'elle eut quitté sa dépouille mortelle, mon malheureux père succomba lui-même à son sort et laissa mon enfance et les rênes de l'état entre les mains d'un frère qu'il chérissait de l'amitié la plus tendre ; son attachement et ses bienfaits devaient lui assurer sa foi, si la vertu et la reconnaissance habitaient dans le cœur d'un mortel.

« Chargé de ce double dépôt, il ne sembla d'abord occupé que de mon bonheur ; tout l'Orient vantait sa fidélité incorruptible, sa tendresse, son amour vraiment paternel. Peut-être déjà, sous un masque imposteur, le cruel cachait ses ténébreux desseins ; peut-être aussi que, destinant à son fils mes états et ma main, son cœur n'était pas encore ouvert au crime.

« Je croissais, son fils croissait avec moi ; enfant indocile dont l'âme épaisse et grossière ne put être façonnée par l'éducation. Sous l'aspect le plus hideux il cache le cœur le plus vil ; il a la bassesse de l'avarice et les hauteurs de l'orgueil ; sauvage dans ses manières, corrompu dans ses mœurs, c'est un composé monstrueux de vices que ne rachètent aucunes vertus.

« Et c'était là l'époux que me réservait mon fidèle tuteur ! plus d'une fois il m'annonça qu'il fallait avec lui partager et mon lit et mon trône ; discours séduisants, ruse, adresse, il employa tout pour m'y faire consentir ; mais jamais il ne put m'arracher la fatale promesse ; jamais il n'obtint de moi que le silence ou le refus.

« Enfin un jour il me quitte d'un air sombre et ténébreux, miroir trop fidèle de son cœur agité ; je crus bien alors lire

sur son front l'histoire de mes malheurs. Pendant l'horreur des nuits, des songes effrayants, des spectres hideux vinrent troubler mon sommeil ; une fatale horreur imprima dans mon âme le funeste présage de mes infortunes.

« Souvent l'ombre de ma mère s'offrait à ma vue, pâle, défigurée et couverte d'un nuage de douleur. Hélas, qu'elle était changée ! qu'elle ressemblait peu à ce que je l'avais vue dans ses portraits ! Fuis, ma fille, fuis, me disait-elle, la mort affreuse qui te menace. Pars, déjà je vois le poison, déjà je vois le fer dans la main d'un perfide prêt à t'égorger.

« Que servaient, hélas ! ces présages du péril qui s'approchait ? Tremblante, irrésolue, ma timide jeunesse ne trouvait ni conseils, ni secours. Sortir seule de mes états, aller mendier la pitié dans une terre étrangère, c'était pour moi un sort plus affreux que la mort même. Oui, j'aimais mieux perdre la vie dans les lieux qui m'avaient vu naître.

« Malheureuse, je craignais la mort et je n'osais la fuir ! je craignais de déceler mes craintes mêmes et de hâter l'heure marquée pour ma perte. Ainsi toujours inquiète et troublée, je traînais dans un long supplice le reste de mes déplorables jours, semblable à un infortuné qui croit voir à chaque instant tomber le glaive fatal suspendu sur sa tête.

« Enfin un jour, dois-je en rendre grâces au destin, ou le sort me réservait-il à de plus affreux revers ! un jour l'un des ministres dont mon père avait élevé l'enfance, se présente à ma vue, m'annonce que le tyran a juré ma perte, que le terme s'approche, que lui-même il a promis au barbare de m'apporter, dans le jour, la coupe empoisonnée.

« Il m'ajoute que la fuite seule peut dérober ma tête au coup qui la menace ; lui-même il m'offre son secours, me rassure et m'encourage. Je me livre à ses conseils et je me détermine à fuir au milieu des ténèbres, loin du tyran et loin de ma patrie.

« La nuit se lève plus noire et plus obscure et couvre

notre entreprise du secret de son ombre. Je pars avec deux de mes femmes que j'avais choisies pour compagnes de mon infortune, mais toujours mes yeux se reportent sur les lieux où je commençai de respirer le jour; ils s'y attachent et ne peuvent se rassasier d'une vue si chère.

« Mes regards et ma pensée m'y rappellent sans cesse, et mes pas m'en éloignent malgré moi. Tels des matelots qu'une tempête soudaine arrache à un rivage chéri, luttent contre les flots qui les entraînent, et cherchent encore des yeux cette terre qui se dérobe et s'enfuit. Toute la nuit et tout le jour qui lui succéda nous errâmes dans des lieux où jamais mortel n'imprima ses pas. Enfin nous arrivâmes à un château assis sur les frontières de mon royaume.

« C'était le château d'Aronte, le fidèle Aronte qui m'avait sauvée et qui avait accompagné ma fuite. Cependant le traître qui voit que sa victime échappe au coup mortel, entre dans des transports de fureur et de rage; il rejette sur nous ses propres forfaits et nous accuse Aronte et moi du crime qu'il a voulu commettre.

« Il publie qu'Aronte séduit par mes présents lui préparait un breuvage empoisonné; que j'ai voulu sa mort pour me délivrer d'un censeur importun qui éclaire ma conduite et retient mes funestes penchants; qu'entraînée enfin par une passion infâme, je vais livrer à mille amants ma jeunesse et mes appas. Honneur sacré que j'adore, ah! plutôt que d'être infidèle à tes lois, puisse la foudre me frapper et m'anéantir!

« Qu'affamé de mes trésors, altéré de mon sang innocent, le barbare ait juré ma perte, ce n'est qu'un malheur, mais que d'un souffle impur il ose flétrir ma vertu, ah! c'est le plus cruel, le plus sensible des outrages. L'impie qui craint le ressentiment de mes sujets, les abuse par des mensonges adroitement tissés; et leur bras, prêt à venger mon innocence, s'arrête dans la crainte de protéger le crime.

« Assis sur mon trône, le front orné de mon diadème, le cruel ne met point encore de terme à l'infortune et à l'opprobre dont il veut m'accabler. Furieux, il menace de brûler Aronte dans son château si de lui-même il ne vient lui demander des fers ; et à moi, malheureuse ! et aux compagnes de mon sort, ce n'est plus la guerre qu'il nous annonce, c'est la mort et l'échafaud.

« Il veut, dit-il, laver dans mon sang la honte que j'ai imprimée sur son front, et rendre à mon rang et à ma famille l'honneur et l'éclat que je leur ai fait perdre. Mais il ne craint en effet que de se voir enlever le sceptre qui m'appartient, et ce n'est que sur mes débris qu'il croit pouvoir affermir son trône.

« Hélas ! il ne réussira que trop dans ses coupables desseins. Oui, Seigneur, si ton bras ne me protège, mon sang éteindra sa colère que n'ont pu éteindre mes larmes. Malheureuse, innocente, sans ressource, sans appui, j'e me jette à tes pieds, j'embrasse tes genoux, je te demande et l'honneur et la vie.

« Je t'en conjure par ce bras qui anéantit l'orgueil et l'impunité, par ce bras vengeur de la justice, par tes victoires, par ces temples que tu as relevés et que tu vas secourir ; daigne te laisser fléchir à mes prières, que ta pitié me conserve à la fois et le sceptre et la vie. Ta pitié ! non, Seigneur, je n'implore que ta raison et ton équité.

« Le ciel t'a donné de vouloir être juste, et le destin de pouvoir ce que tu veux ; en me sauvant, tu peux acquérir des états qui ne seront soumis à mes lois que pour obéir aux tiennes. De tant de héros, permets que dix seulement m'accompagnent. Seuls ils suffiront pour me rétablir sur un trône où me rappellent l'attachement des grands et la fidélité du peuple.

« Un des habitants les plus distingués de Damas, chargé de la garde d'une porte secrète, me promet de me la livrer

et de m'introduire la nuit dans le palais même ; il me garantit le succès si j'obtiens quelque secours de toi ; si faible qu'il soit, il y comptera plus que sur une armée qui viendrait d'ailleurs, tant il estime et le nom et la valeur des Chrétiens ».

A ces mots, elle se tait, et attend la réponse de Godefroy. Mais son attitude et son silence même parlent encore et ont l'énergie de la prière la plus touchante. Godefroy balance incertain et ne sait à quel parti s'arrêter ; il craint les artifices des Sarrasins ; il sent qu'infidèle à Dieu, l'homme est toujours près de l'être à l'homme, mais une sensibilité impérieuse, la vertu des grandes âmes, le presse et le domine.

D'autres motifs encore l'intéressent aux infortunes d'une reine qui l'implore. Il sent combien il importe à ses projets de placer sur le trône de Damas une princesse qui, liée par ses bienfaits, lui ouvre les chemins, seconde ses desseins et lui fournisse contre l'Égypte et ses alliés des troupes, des armes et des trésors.

Pendant qu'il flotte, irrésolu, et que les yeux baissés il pèse les motifs qui doivent le déterminer, Armide, les regards attachés sur lui, attend en suspens l'arrêt de sa bouche ; elle l'observe et l'étudie ; la réponse tarde déjà trop au gré de ses désirs ; elle s'en alarme, elle en soupire ; enfin le héros prononce un refus dont ses expressions adoucissent la rigueur.

« Madame, si une entreprise pour laquelle le ciel même nous a choisis ne demandait pas ici nos bras et nos épées, vous pourriez fonder sur nous l'espoir le plus certain ; ce ne serait pas une stérile pitié, ce seraient des secours prompts et efficaces que nous vous offririons. Mais notre premier devoir est d'affranchir le peuple de Dieu et de rendre à ces murs sacrés leur liberté première. Ce serait un crime pour nous d'affaiblir notre armée et de ralentir le cours de nos victoires.

« Mais je vous promets, recevez pour gage de ma promesse une foi qui jamais ne fut donnée en vain, je vous promets que si jamais nous arrachons à un joug odieux ces murs révéérés, ces murs chéris des cieux, nous suivrons l'impulsion de notre pitié, et nous vous rendrons le trône que vous avez perdu. Aujourd'hui, si je cédaï à vos larmes, je serais un impie et ma sensibilité serait un parjure ».

A ces mots Armide s'incline, et les yeux collés contre terre, elle reste un moment immobile ; bientôt elle lève vers le ciel ses regards affligés et toute baignée de larmes, dans l'attitude de la douleur la plus profonde : « Malheureuse ! s'écrie-t-elle ; ah ! quelle destinée fut jamais aussi constamment déplorable que la mienne ? pour que mon sort affreux ne change point il faut que tout change dans la nature.

« Il n'est plus d'espoir pour moi : en vain je gémis et je pleure ; la prière ne peut plus rien sur le cœur des mortels. Je dois peut-être espérer que ma douleur qui n'a pu te fléchir fléchira le barbare qui m'opprime ? Je ne t'accuserai point d'inclémence ; je n'accuse que le ciel auteur de mes disgrâces, il endureit ta sensibilité, il rend ta pitié même inexorable.

« Non, Seigneur, non, ce n'est point toi, c'est mon destin qui me refuse le secours que j'implore. Destin cruel, funeste destin, arrache-moi encore les restes d'une odieuse vie ! hélas ! c'était fort peu de m'avoir enlevé mes parents au printemps de leurs jours, il faut que tu me précipites de mon trône et que tu enfonces le poignard dans le sein de ta victime !

« Partons, quittons des lieux où l'honneur ne me permet plus de m'arrêter. Mais où fuir ? où cacher mon infortune ? Quel asile me reste contre le tyran qui me poursuit ? il n'est point dans l'univers de retraite inaccessible à sa fureur. Mais pourquoi balancer ? Je vois la mort, je ne puis la fuir, allons, ma main préviendra ses coups ».

Elle se tait, un noble et généreux dépit se peint dans ses regards. D'un air triste, indigné, elle se détourne et feint de s'éloigner. Ses larmes, des larmes de colère et de douleur coulent en abondance et semblent, aux rayons du soleil, des perles qui tombent de ses yeux.

Ses joues en sont inondées ; tel paraît un lis lorsqu'aux premiers feux du jour le zéphyr épanouit son sein tout brillant des pleurs de l'aurore, et d'un souffle amoureux le flatte et le caresse.

Mais de ces larmes naît un feu secret qui s'insinue dans les cœurs, s'y attache et les embrase. Amour ! tout reconnaît ta puissance, tout sert à nourrir tes flammes ; mais, en faveur d'Armide, tu redoubles encore tes miracles.

Ses feintes douleurs arrachent de véritables pleurs et déchirent les cœurs les plus insensibles ; tous s'affligent avec elle ; tous se disent à eux-mêmes : Si elle ne trouve pas grâce aux yeux de Godefroy, il faut qu'en naissant il ait sucé le lait d'une tigresse, que les Alpes l'aient enfanté au sein du rocher le plus affreux, ou que la mer en courroux l'ait vomi sur une rive sauvage ; le cruel qui peut affliger d'un refus une beauté si touchante !

Pendant qu'ils murmurent et n'osent parler, le jeune Eustache, tout brûlant d'amour et de pitié, s'avance et adresse à Godefroy ce discours hardi : « Mon frère, vous seriez trop dur et trop insensible si vous ne cédiez pas enfin à nos vœux, à nos désirs et à nos prières.

« Sans doute il ne faut pas que les chefs abandonnent le siège, leurs troupes et leurs emplois, mais nous, guerriers isolés qui ne recevons la loi que de notre courage et qui ne commandons à personne, nous pouvons fournir à votre choix dix défenseurs d'une si juste cause.

« Venger l'innocence et la beauté, c'est toujours combattre pour le ciel ; et les dépouilles d'un injuste usurpateur sont le plus noble trophée qu'on puisse consacrer à l'Être

suprême. Quand un intérêt certain ne m'entraînerait pas à cette illustre entreprise, je m'y dévouerais par devoir; j'ai juré de protéger un sexe faible et sans défense, et je remplirai mes serments.

« Ciel ! si jamais en France et dans ces heureux climats où règne la courtoisie, on disait que pour une cause si belle et si légitime nous avons craint de braver les dangers et les fatigues ! ah ! j'aime mieux déposer ici mon casque et ma cuirasse ! allons, guerriers sans courage, chevaliers sans honneur, quittons des armes avilies dans nos mains, et n'usurpons plus un titre que notre lâcheté déshonore ».

Il dit, et tous ses compagnons, d'une voix unanime applaudissent à son discours ; tous approuvent son conseil et en vantent l'utilité ; ils environnent Godefroy, ils le pressent, ils le conjurent. « Je cède, dit-il, je me rends à tant de vœux réunis. Vous le voulez ; la princesse tiendra de vous seuls un secours que ma raison ne peut lui accorder.

« Mais si vous en croyez Godefroy, modérez le zèle qui vous transporte ». Il dit ; chacun croit qu'il autorise ce qu'il ne fait que souffrir et brûle d'être un de ceux que favorisera son choix. Que ne peuvent les larmes de la beauté ? que ne peuvent des discours qu'une belle bouche prononce ? Il semble que des lèvres d'Armide pend une chaîne invisible qui lie et attache toutes les volontés à la sienne.

Eustache la rappelle : « Suspendez, dit-il, ô beauté divine, le cours de vos douleurs ; bientôt vous aurez un secours qui calmera vos alarmes ». A ces mots son front s'éclaircit ; le sourire de la joie est sur ses lèvres ; de son voile elle sèche ses yeux humides, et ses regards plus sereins semblent embellir la nature.

Ensuite, du ton le plus doux et le plus touchant, elle leur parle de sa reconnaissance et de leurs bienfaits : « Ils vivront éternellement, dit-elle, dans mon cœur, et les siècles en conserveront la mémoire ». Une éloquence muette, des

gestes énergiques, rendent ce que ne peut exprimer sa langue. Enfin, sous un masque imposteur, elle cache si bien ses desseins qu'ils échappent à l'œil le plus soupçonneux.

Fière de son premier succès, elle se livre à la fortune qui sourit à ses artifices, et se hâte d'achever son criminel ouvrage. Par ses regards, par ses attraits, elle prétend effacer tout ce que firent jamais Médée et Circé avec leurs enchantements. D'une voix de sirène elle se flatte d'endormir la prudence des plus sages guerriers.

Pour envelopper de nouveaux amants dans ses filets, elle emploie tous ses secrets et tous ses charmes. Sa figure inconstante et mobile varie et se décompose à son gré. Elle change à chaque instant et d'air et de maintien ; tantôt la pudeur est sur son front et tient ses yeux baissés ; tantôt elle promène ses regards avides, et tour à tour armée du frein ou de l'aiguillon, elle presse l'amant timide, ou retient l'amant indiscret.

Quand un guerrier modeste n'ose écouter ses désirs et cherche à éteindre ses feux, un doux sourire l'encourage ; d'un œil satisfait et serein Armide ranime son amour et dans son cœur glacé rallume la flamme et l'espérance.

Réservée dans ses discours, avare d'un coup d'œil, elle arrête l'audacieux au moment où il va s'oublier et lui impose la crainte et le respect. Mais à travers les dédains dont son front est chargé, elle fait luire encore un rayon de pitié : l'amour est alarmé, mais il n'éprouve point le désespoir et il s'accroît par les rigueurs mêmes.

Quelquefois elle se tient à l'écart, compose son visage et son attitude et paraît absorbée dans la douleur. Des larmes naissent dans ses yeux et s'évanouissent ; ses amants trompés pleurent autour d'elle, et l'amour qui se déguise en pitié leur enfonce encore des traits plus cruels et plus perçants.

Soudain, ce voile de douleur se déchire ; l'espérance renaît sur son front, elle revient à ses amants, elle leur parle ; son

teint s'anime du feu de la gaité ; ses yeux en étincellent ; un ris céleste dissipe le nuage épais dont la tristesse avait enveloppé le cœur de ces guerriers.

Sa douce voix, son doux sourire, enivrent leurs sens ; leur âme succombe à tant de plaisirs et semble prête à les abandonner. Amour, cruel amour, tes amertumes et tes douceurs sont également funestes, et les mortels périssent toujours, ou de tes maux, ou de tes remèdes !

Ainsi brûlés et glacés tour à tour, passant à chaque instant du plaisir à la douleur, de la crainte à l'espérance, ces infortunés servent de jouet à la beauté qui les trompe. Si d'une voix faible et tremblante ils osent murmurer leurs peines, simple et novice en amour, elle feint de ne pas les entendre.

Ou bien les yeux baissés, elle colore ses joues du rouge de la pudeur ; les lis disparaissent sous les roses qui les effacent. Telle paraît l'aurore lorsqu'elle embellit le ciel de ses premiers rayons. Des nuances plus fortes expriment le dédain qui se mêle et se confond avec la pudeur.

Si elle surprend les premiers indices d'un feu prêt à éclater, elle fuit et se dérobe à l'amant interdit ; puis reparaît et, tour à tour, lui offre et lui reprend l'occasion d'avouer sa flamme. Ainsi, tout le jour, elle l'abuse, le fatigue par de vaines erreurs, et enfin lui ôte jusqu'à l'espérance ; le malheureux soupire, semblable au chasseur qui, surpris par la nuit, perd la trace de la proie qu'il a poursuivie.

Tels furent les liens secrets dont Armide enchaîna mille et mille héros ; ou plutôt telles furent les armes qu'elle employa pour les dompter et les asservir à l'amour. Amour ! faut-il s'étonner si le fier Achille, Hercule, Thésée, cédèrent à ta puissance, quand des Chrétiens armés pour venger la querelle d'un Dieu sont eux-mêmes arrêtés dans tes fers ?

CHANT V

Pendant que la perfide remplit les cœurs d'une funeste ivresse, et que ne se bornant plus au nombre de guerriers qui lui ont été promis, elle se flatte d'en entraîner beaucoup d'autres sur ses pas, Godefroy songe à qui il confiera l'exécution de cette hasardeuse entreprise. Entre tant de héros qui tous méritent et tous désirent de le fixer, son choix balance suspendu.

Enfin sa prudence décide qu'eux-mêmes ils donneront au généreux Dudon un successeur qui prendra sur lui ce choix difficile ; du moins personne ne pourra lui reprocher une injurieuse préférence, et il aura marqué à cette troupe brillante tous les égards et toute l'estime qu'il lui doit.

Il les appelle et leur adresse ce discours : « Braves guerriers, mes sentiments vous sont connus ; je n'ai point prétendu refuser à la princesse le secours qu'elle demande, mais j'ai voulu attendre, pour le lui accorder, le moment favorable. Cet avis, je vous le propose encore et vous pouvez l'adopter : dans ce monde changeant et mobile, c'est souvent constance de varier dans ses desseins.

Mais si vous croyez toujours qu'il soit indigne de vous de ne pas courir au danger, si votre généreuse audace dédaigne un conseil que dicte ma prudence peut-être trop timide à vos yeux, il ne sera pas dit que, malgré vous, j'aie arrêté vos pas. Jamais ma main n'appesantira sur vous un pouvoir que je dois à vos suffrages.

« Pesez vous-mêmes les raisons et décidez à votre gré ; mais avant tout, je veux que vous donniez un successeur à l'infortuné Dudon et un chef à votre troupe ; lui-même choisira parmi vous dix guerriers, il n'en choisira que dix, soumis dans ce seul point à mes ordres suprêmes ; je ne marque d'ailleurs aucunes bornes à son pouvoir ».

Il dit, Eustache, de l'aveu de ses compagnons, répond à son discours : « Seigneur, cette vertu lente, dont les regards se portent dans l'avenir, doit être la tienne ; le courage et l'audace, voilà les nôtres. Ce sang-froid qui toujours marche d'un pas réfléchi, prudence dans un général, ne serait en nous que lâcheté.

« D'ailleurs le danger auquel nous expose cette entreprise balance-t-il les avantages qu'elle nous procure ? Dix guerriers iront donc, puisque tu le permets, tenter cette illustre aventure ». Ainsi du voile de l'intérêt public il couvre la passion qui l'entraîne ; et comme lui, ses compagnons cachent les désirs de l'amour sous le désir apparent de la gloire.

Cependant le jeune Bouillon regarde d'un œil jaloux le fils de la belle Sophie ; il admire en lui, mais il envie encore davantage cette valeur que rehaussent les dons de la nature ; il craint auprès d'Armide ce dangereux rival, et sa jalousie inspire à son cœur les moyens de l'éloigner. Il l'appelle à l'écart, et par ce discours adroit il cherche à séduire sa vanité.

« Toi qui effaces la gloire de ton illustre père, et qui jeune encore égales déjà les guerriers les plus renommés, Renaud, dis-moi qui sera digne de nous commander ? moi qui soumis, à regret, au fameux Dudon, ne lui cédaï qu'en faveur de sa vieillesse, moi, frère de Bouillon, à qui dois-je désormais obéir ? je ne connais que toi.

« Égal de tous les guerriers par ta naissance, toi seul par ta gloire et par tes exploits tu mérites de m'être préféré ; je

n'en rougis point, Godefroy lui-même rendrait hommage à ta valeur et te céderait la palme ; c'est donc toi que je veux reconnaître pour mon chef, si tu n'aimes mieux être le vengeur de la princesse. Mais sans doute une gloire obscure et des exploits nocturnes ne flatteront pas ton courage.

« Ici, tu sauras, avec plus d'éclat, employer ton bras et ta valeur. Si tu avoues mon zèle, j'engagerai mes compagnons à te décerner le rang suprême ; pour moi, incertain encore et irrésolu, je te demande de me laisser le maître, ou de suivre Armide, ou de combattre à tes côtés ».

A ces derniers mots une rougeur involontaire couvre ses joues ; Renaud lit sur son front le secret qu'il veut cacher, et il en sourit ; pour lui, les traits d'amour plus lents n'ont fait qu'effleurer son cœur et, peu jaloux de suivre Armide, il souffre sans peine un rival.

Il est encore tout plein de la mort du généreux Dudon ; il se croit avili si l'audacieux Argant survit encore longtemps à ce héros ; il aime à entendre la voix de l'honneur qui l'appelle, et son jeune courage s'agite et s'anime au son de la véritable louange.

« Je suis moins flatté, répond-il, d'obtenir les premiers rangs que de les mériter. Les sceptres et les dignités ne furent jamais, à mes yeux, le prix de mes vertus ni l'objet de mon ambition ; mais si tu m'appelles à cet honneur, si tu penses que je doive y prétendre, je n'aurai point la faiblesse de m'en croire indigne, et j'estimerai une valeur que vous jugerez devoir récompenser d'un si beau titre.

« Je ne brigue point, je ne refuse point ce haut rang ; et si je suis ton chef, tu dois compter sur mon choix ». Eustache le quitte et va plier à ses desseins la fierté de ses compagnons. Mais Gernand prétend lui-même à la première place. Son cœur est blessé des traits d'Armide ; mais ce cœur altier ne balance point entre l'amour et la gloire.

Gernand descend de ces rois de Norvège qui commandèrent à de nombreuses provinces ; tant de couronnes entassées dans la maison, les sceptres de son père et de ses aïeux, nourrissent son orgueil. Renaud est né d'ancêtres qui depuis plus de cinq siècles se sont illustrés, et dans la paix et dans la guerre ; mais fier de ses propres exploits, il n'emprunte point l'éclat d'un mérite étranger.

Gernand, qui pèse tout au poids de l'or, qui ne mesure que l'étendue des possessions et ne voit qu'obscurité partout où ne brille pas une couronne, Gernand ne peut souffrir qu'un simple chevalier ose être son rival ; il s'en indigne, la colère et le dépit qui le transportent ne connaissent plus de bornes ni de frein.

Un ange de ténèbres qui voit la blessure profonde dont son cœur est atteint s'insinue secrètement dans son sein, s'empare de ses pensées, les agite et les trouble. Il aigrit le courroux qui l'anime et la haine qui le dévore ; sans cesse il fait retentir, au fond de son cœur, ses sinistres accents.

« Renaud ton rival ! lui, lutter contre toi et t'opposer ses chimériques aïeux ? qu'il compte, ce téméraire qui veut marcher ton égal, qu'il compte les peuples soumis à ses lois et les nations tributaires de son sceptre ? Que sur les cendres de ses ancêtres il montre autant de couronnes qu'en portent aujourd'hui tes parents ? Quelle audace dans le petit tyran d'un petit état, dans un homme né en Italie, au sein de la servitude ?

« Qu'il triomphe ou qu'il succombe, qu'importe ? c'est déjà une victoire pour lui d'être devenu ton rival. Que dira l'univers ? Que Renaud a concouru avec Gernand ! le rang qu'occupait Dudon pouvait te donner autant de gloire et d'éclat qu'il en eût reçu de toi ; mais il est avili depuis que Renaud a commencé d'y prétendre.

« Ah ! si du séjour des immortels le généreux Dudon abaisse encore ses regards sur la terre, quel noble cour-

roux doit l'enflammer quand il considère ce jeune téméraire, quand il songe à son orgueil et à son audace, quand il voit un enfant sans expérience se mesurer avec lui et aspirer au prix qu'avaient obtenu son âge et ses exploits.

« Il y aspire, il le demande, et au lieu du châtiment qui lui est dû, il remporte, et de l'honneur, et des louanges. O honte ! ô bassesse ! on encourage son ambition, on applaudit à sa témérité. Mais si Bouillon le voit, si Bouillon permet qu'il obtienne le rang qui t'appartient, ne le souffre pas ; non, tu ne dois pas le souffrir, tu dois montrer, et ce que tu es, et ce que tu peux ».

Au son de cette voix inconnue son dépit s'allume et s'enflamme ; déjà son cœur gonflé ne peut plus le contenir ; il sort par ses regards, il s'exhale dans ses discours. Si quelque défaut se mêle aux vertus de son rival, il l'exagère, il le grossit ; sa fierté n'est qu'orgueil, son courage que témérité, démençe et fureur.

Il flétrit ses sentiments, il obscurcit l'éclat de ses exploits. Sa bouche distille surtout le fiel et le poison de l'envie. Ses plaintes retentissent aux oreilles mêmes de Renaud ; rien ne peut arrêter sa colère et le mouvement aveugle qui l'entraîne à la mort.

L'esprit ténébreux qui l'anime, qui fait mouvoir sa langue et dicte ses discours, sans cesse renouvelle ses injustes outrages et fournit de nouveaux aliments à sa haine. Dans le camp est une vaste enceinte où se rassemble l'élite des héros ; là, dans les tournois et les joutes, ils exercent leur force et leur adresse.

C'est au milieu d'eux, qu'entraîné par sa destinée, Germand va publiquement outrager Renaud. Sa langue abreuvée du poison de l'enfer, telle qu'un trait acéré, blesse son ennemi et se tourne dans sa plaie ; Renaud le voit, il l'entend, la fureur se rend maîtresse de ses sens : tu mens ! s'écrie-t-il, et soudain le fer nu il se précipite sur lui.

Sa voix est un tonnerre, son épée brille comme l'éclair avant-coureur de la foudre. Gernand tremble, il voit la mort présente, il ne peut la fuir, rien ne peut le dérober à ses coups ; mais l'aspect de tout un camp qui le regarde lui fait retrouver un reste d'audace et d'intrépidité, le fer à la main il attend son ennemi et semble prêt à se défendre.

Au même instant mille épées brillent et étincellent, mille guerriers accourent, se heurtent et se pressent autour d'eux ; des voix incertaines, des accents confus, se mêlent à l'air qui frémit et résonne. Tel, au rivage des mers, le murmure des vents se confond avec les mugissements de l'onde.

Mais rien ne peut ralentir l'impétueuse colère du guerrier outragé ; tout plein de sa vengeance, il méprise les cris et les barrières qu'on lui oppose. Il se précipite au milieu des hommes, au milieu des armes ; il promène dans la foule sa foudroyante épée, enfin il s'ouvre un large chemin et seul il affronte Gernand malgré mille bras levés pour le défendre.

Toujours maître de lui-même malgré la colère qui l'anime, il dirige ses coups vers son rival. Il les porte au cœur, à la tête, à la droite, à la gauche ; sa main, rapide, impétueuse, trompe l'œil qui la suit et va percer l'endroit où elle est le moins attendue.

Enfin il enfonce le fer dans le sein de son ennemi, l'en retire et l'y plonge une seconde fois. Le malheureux tombe, et par une double blessure son âme s'écoule avec son sang. Le vainqueur remet son épée encore toute sanglante, dépouille sa colère et sa vengeance, et se retire.

Cependant Godefroy arrive attiré par le tumulte et les cris ; un spectacle cruel, inattendu, frappe ses regards. Il voit Gernand couché sur la poussière, les cheveux souillés de sang, le visage pâle, défiguré, couvert des ombres de la mort. Il entend les soupirs, les gémissements et les plaintes des guerriers qui l'entourent. Interdit, étonné : « Quel est, dit-il, l'audacieux qui a bravé mes défenses et commis ce forfait ? »

Arnaud, un des plus chers favoris de l'infortuné prince de Norvège, lui expose les circonstances de ce malheureux événement, et en les exposant les aggrave. « C'est Renaud qui l'a tué ; c'est lui qu'une fureur insensée, allumée par le plus léger motif, a poussé à une action si atroce ; le fer qu'il avait ceint pour venger Dieu, il l'a tourné contre le vengeur de Dieu même ; il a méprisé ton autorité, il a bravé des lois publiques et connues.

« Les lois veulent sa mort, la mort lui est due, son crime la demande ; son crime et le lieu où il l'a commis. Eh ! s'il obtient grâce, son exemple encouragera l'audace ; quiconque aura été offensé voudra prendre lui-même une vengeance qu'il doit attendre de la justice.

« Bientôt tout sera livré aux querelles et à la discorde ». Il rappelle ensuite les exploits et les vertus du prince ; il dit tout ce qui peut exciter l'indignation ou la pitié. Mais Tancrede paraît et entreprend de justifier Renaud. Godefroy l'écoute ; son regard sévère inspire plus de crainte que d'espérance.

« Seigneur, ajoute Tancrede, songe quel est Renaud, songe ce qu'on doit à son mérite, à l'éclat de son sang, à Guelfe son oncle. L'autorité ne doit pas s'appesantir également sur tous les coupables. La différence des rangs met de la différence dans les crimes, et l'égalité dans les peines n'est une justice que quand il y a égalité dans les personnes.

— C'est aux plus élevés, dit Godefroy, à donner aux autres l'exemple de l'obéissance. Tancrede, tes conseils sont funestes si tu veux que j'abandonne les grands à la licence ; eh ! quelle est donc mon autorité si je ne commande qu'à une vile populace ? Sceptre impuissant, honteux empire ! je n'en suis plus jaloux s'il faut les tenir à ce prix.

« Le pouvoir me fut donné sans limites et sans bornes ; je ne souffrirai point qu'il s'avilisse dans mes mains. Je sais quand il faut varier les récompenses et les peines ; je sais

aussi quand il faut faire plier et les grands et les petits sous la loi d'une parfaite égalité ». Il dit ; Tancrede que le respect enchaîne, garde le silence.

Rigoureux imitateur de l'antique sévérité, Raymond applaudit au discours de Godefroy : « C'est ainsi, dit-il, que l'autorité se fait respecter. Il n'y a plus de discipline quand le coupable échappe au châtiment, et la clémence est une vertu funeste quand elle fait disparaître la crainte ».

Tancrede, frappé de ces sinistres paroles, se retire, et sur un coursier qui paraît avoir des ailes il vole vers Renaud. Tranquille et désarmé, Renaud était alors sous sa tente. Tancrede l'aborde et lui raconte en peu de mots tout ce qui s'est passé.

« Les dehors de l'homme, ajoute-t-il, ne sont pas toujours l'expression fidèle de ses sentiments, et le cœur des mortels est un abîme ; cependant, si j'en crois les regards de Bouillon, si j'en crois ses discours, il veut te confondre avec le vulgaire des coupables et te soumettre à toute la rigueur des lois ».

Renaud, avec un sourire au travers duquel éclate son indignation : « Que l'esclave, dit-il, ou celui qui mérite de l'être, se justifie dans ses fers ; moi, je suis né libre, j'ai vécu libre, je mourrai libre, et jamais je ne verrai ces bras chargés d'indignes chaînes. Cette main sait manier le fer et cueillir des lauriers, mais elle se refuse à des liens qui l'aviliraient.

« Si Godefroy n'a que des fers à me donner pour récompense, s'il veut me jeter dans un cachot comme un criminel obscur, s'il croit me conduire enchaîné dans une prison vulgaire, qu'il envoie les ministres de ses ordres, qu'il vienne lui-même, je l'attends, la force et les armes jugeront entre lui et moi ; il apprête à nos ennemis le spectacle d'une sanglante tragédie ».

A ces mots il demande son armure. Bientôt il est tout couvert de fer, il charge son bras de son pesant bouclier,

sa fatale épée pend à son côté; ses regards étincellent, ses armes brillent comme l'éclair; tel jadis on te peignait, ô Dieu des combats descendant de l'Olympe, couvert de fer, d'épouvante et d'horreur.

Cependant Tancrède tente d'amollir son farouche courage: « Guerrier indompté, lui dit-il, je sais que rien ne peut résister à ton bras, je sais que c'est au milieu des armes, au sein de la terreur, que ta haute vaillance triomphe avec plus d'éclat; mais à Dieu ne plaise qu'aujourd'hui elle se déploie si cruellement pour notre malheur.

« Dis-moi quels sont tes desseins? veux-tu donc tremper tes mains dans le sang de tes amis et de tes frères? veux-tu en immolant indignement des Chrétiens, percer le Dieu même dont ils sont les membres? Un honneur passager, de vains égards pour une opinion qui semblable aux flots de la mer paraît et s'évanouit, pourront-ils plus sur toi que la foi, que l'amour d'une gloire qui nous immortalise dans le ciel?

« Ah! je t'en conjure au nom de notre Dieu, triomphe de toi-même; dépouille ta fierté, ton orgueil, cède à l'orage. Non, ce ne sera point une lâcheté, ce sera le sublime effort d'une vertu qui t'assure la palme de la victoire. Si ma jeunesse méritait de servir aux autres d'exemple, je te dirais que moi aussi j'ai été offensé; mais je n'ai point armé mon bras contre des Chrétiens, j'ai su dompter mon ressentiment.

« Vainqueur de la Cilicie, j'y avais arboré l'enseigne de la croix; Baudouin arrive; il cache son ambition sous le voile de l'amitié, me trompe et s'empare lâchement de ma conquête. Je pouvais peut-être m'en ressaisir par la force des armes; j'eus le courage de ne point le tenter.

« Ton âme s'indigne contre l'idée de la prison, tu rougirais de voir tes bras chargés de fers honteux; tu veux suivre les lois et les usages que le vulgaire a consacrés sous le nom de l'honneur. Laisse-moi ici pour te défendre auprès de

Godefroy ; toi, va dans Antioche demander un asile à Bohémond. Il vaut mieux te dérober aujourd'hui à un arrêt qu'un premier mouvement rendrait peut-être injuste.

« Bientôt si l'Égypte ou quelque autre puissance infidèle s'arme contre nous, nous regretterons le secours de ton bras ; cette éclipse d'un moment donnera plus d'éclat à ta valeur ; et, privé de toi, le camp ne paraîtra plus qu'un corps inanimé, sans vigueur et sans vie ». Guelfe qui survient applaudit à ce discours et veut que Renaud parte sans différer.

Enfin l'audacieux guerrier cède et plie sous des conseils contre lesquels son cœur se révolte en secret. Il ne refuse plus de s'éloigner ; une foule d'amis accourt à sa tente, et tous veulent accompagner sa fuite. Il rend grâce à leur zèle, et seul, avec deux fidèles écuyers, il monte sur son agile coursier.

Il part ; son cœur est plein du désir d'une gloire immortelle et pure. Il brûle de courir à de hautes entreprises et de signaler son bras par de nouveaux miracles. Il veut, pour venger son Dieu, se précipiter au milieu des ennemis et s'y couvrir de palmes ou de cyprès ; il veut parcourir l'Égypte et pénétrer jusqu'aux lieux où le Nil cache sa source inconnue.

Guelfe, après avoir reçu les adieux du jeune héros, court vers Godefroy d'un pas précipité. Le général l'aperçoit et lui crie : « Guelfe c'est toi que je demande ; déjà, par mes ordres, mes hérauts ont été te chercher dans les différents quartiers ».

Il ordonne qu'on s'éloigne, et baissant la voix, il continue son discours. « Guelfe, il faut l'avouer, ton neveu obéit trop aux premiers transports de sa colère ; comment excuser le crime qu'il vient de commettre ? Que ne peut-on le justifier à mes yeux ! Mais Godefroy commande à tous et doit à tous une égale justice.

« Gardien sévère des lois et de l'équité, j'en défendrai toujours les droits, et jamais dans mes jugements je ne plierai sous la tyrannie des passions. Si en effet, comme on le prétend, Renaud s'est vu forcé de violer mes défenses et de briser le lien de la discipline, qu'il vienne plaider sa cause et qu'il humilie son orgueil devant le tribunal qui doit le juger.

« Qu'il y vienne libre ; en faveur de son mérite je lui fais grâce des fers, c'est tout ce que je puis. Mais s'il balance, si son audace indomptée qui ne m'est que trop connue refuse de se soumettre, c'est à toi de l'amener, c'est à toi d'empêcher qu'il ne force un chef doux et modéré à devenir le juste et sévère vengeur des lois et de l'autorité blessées ».

Il dit, et Guelfe lui répond : « Seigneur, une âme qui s'indigne contre l'idée de l'infamie n'a pu souffrir les mépris et les affronts ; Renaud, sensible à l'outrage, a été forcé de le repousser ; s'il a immolé l'agresseur, eh ! quel autre à sa place eût mis des bornes à une juste vengeance ? quel autre eût compté ses coups, et dans le feu du combat mesuré l'offense à la réparation ?

« Vous demandez qu'il vienne se soumettre à votre autorité suprême, il ne le peut plus ; déjà d'une course rapide il s'est éloigné du camp ; mais avec ce bras j'offre de prouver à son lâche accusateur, et à quiconque osera comme lui le calomnier, qu'il a tiré une vengeance légitime d'un injuste outrage.

« Oui, Seigneur, il a dû punir l'orgueil du superbe Germand. S'il est coupable, son seul crime a été d'oublier votre défense ; j'en gémis et je ne puis approuver son action. — Qu'il aille, dit Godefroy, porter ailleurs la discorde ; je ne veux point qu'on jette ici la semence de nouvelles haines. Étouffons, je t'en conjure, les dernières étincelles d'un feu si dangereux ».

Cependant l'infidèle beauté presse toujours le secours qu'on lui a promis ; le jour, elle emploie l'adresse et la prière, les ressources de l'art et le pouvoir de ses charmes ; quand la nuit étend ses voiles obscurs et ferme au soleil les portes de l'Occident, seule avec ses deux femmes et ses deux écuyers elle se retire sous une tente.

Mais ni toutes les ressources de son art, ni ses discours séduisants, ni son air plus séduisant encore, ni cette beauté que jamais rien n'égalait dans l'univers, cette beauté qui enchaîne les guerriers les plus redoutés, rien ne peut attacher le pieux Bouillon, rien ne peut allumer dans son cœur le feu d'un coupable amour.

En vain elle essaie de le charmer ; en vain elle veut faire couler dans ses sens un doux et funeste poison, le héros rassasié d'un monde qu'il méprise détourne ses yeux des appas qu'elle lui présente. Le ciel seul a ses vœux et ses désirs. Il échappe à tous les pièges et trompe tous les efforts de la beauté.

Aucun obstacle ne peut écarter ses pas du sentier que Dieu lui a tracé. Armide le poursuit ; nouveau Protée, elle se montre à lui sous mille formes différentes ; son air et ses regards eussent allumé l'amour dans le cœur le plus glacé. Mais un céleste bouclier repousse tous ses traits loin de Godefroy et lasse enfin sa constance.

Cette beauté qui d'un coup d'œil croyait embraser les cœurs les plus purs, honteuse et désespérée, voit échouer ses attraits impuissants. Pleine d'étonnement et de dépit, elle se réserve à de plus faciles conquêtes. Tel un général habile abandonne un siège qui épuise inutilement ses forces, et porte ailleurs ses efforts et son audace.

Tancrede aussi oppose à ses charmes une résistance invincible ; un autre amour brûle dans son cœur et le ferme à une ardeur nouvelle. Ainsi contre les poisons Mithridate s'arma du poison même. Mais Bouillon et Tancrede sont les

seuls qui résistent ; tous les autres sont échauffés ou consumés du feu qu'allument ses regards.

Un triomphe imparfait humilie son orgueil et l'afflige ; mais elle se console à la vue de tant de héros enchaînés dans ses fers. Avant qu'on ait percé le voile qui couvre ses desseins elle songe à les conduire dans des lieux plus sûrs où elle leur donnera d'autres fers et d'autres liens.

Le moment marqué par Godefroy pour le secours qui lui a été promis est enfin arrivé ; d'un air respectueux elle aborde le héros : « Seigneur, lui dit-elle, le jour où tu devais acquitter ta promesse est expiré. Si le tyran apprend que j'ai imploré ton appui, il armera lui-même pour sa défense, et préparera des obstacles à notre entreprise.

« Avant que la voix incertaine de la renommée ait porté cette nouvelle jusqu'à lui, ou qu'il en ait été instruit par des espions fidèles, daigne choisir mes illustres vengeurs et ordonne qu'ils partent avec moi. Si le ciel protège encore l'innocence, s'il n'est point insensible aux vertus des mortels, je serai replacée sur mon trône, et, docile à tes lois, je suivrai ta destinée dans la paix et dans la guerre ».

Elle dit, Godefroy cède à des prières qu'il ne peut plus rejeter. L'impatience de la princesse le force à se charger du choix fatal qu'il voulut éviter. Mais tous briguent la préférence, et leur émulation dégénère en importunité.

Armide qui les voit et les pénètre allume encore le désir qui les transporte ; elle met dans leur cœur l'aiguillon de la crainte et de la jalousie. Elle sait que l'amour tranquille languit et s'endort ; semblable au coursier qui ne s'anime qu'au bruit d'un autre coursier qui le suit ou le devance.

Elle distribue, avec adresse, de tendres discours, de tendres regards, un doux sourire ; il n'est point d'amant qui n'envie le sort d'un autre amant ; toujours la crainte se mêle à l'espérance. Cette foule insensée qu'agite un coup d'œil,

court sans pudeur et sans frein ; vainement Godefroy les gourmande et tente de les arrêter.

Jaloux de les satisfaire tous, Godefroy ne penche pour aucun ; il est honteux de leur erreur et s'indigne de leur folie, mais désespérant de vaincre leur obstination, il leur propose enfin un moyen de les accorder. Que vos noms, dit-il, soient écrits sur des billets, qu'ils soient mêlés dans un vase, et que le sort en décide.

Soudain les noms sont écrits, on les jette dans une urne, on les remue, on les agite ; le premier qui paraît c'est Artémidore, comte de Pembrock ; Gérard vient ensuite ; Venceslas les suit, Venceslas jadis l'exemple des sages, aujourd'hui en cheveux blancs, il soupire de ridicules amours.

Quelle joie se déploie sur le front de ces trois guerriers ! leurs yeux sont tout brillants du plaisir dont leur âme est inondée. Ceux dont l'urne cache encore les noms sentent palpiter leur cœur, la sombre jalousie est dans leurs regards : incertains et tremblants ils attendent l'arrêt du sort.

Gaston est le quatrième ; Rodolphe lui succède, Oldéric à Rodolphe ; le septième, c'est Guillaume de Roussillon que suivent le bavarois Évrard, et le français Henri. Raimbaud est le dernier, Raimbaud qui depuis, vaincu par l'amour, abjura sa croyance et fut l'ennemi du Dieu dont il avait été le vengeur.

Enflammés de jalousie, d'envie et de rage, les autres accusent l'injustice de la fortune. Ils t'accusent, amour, d'avoir remis leur sort et ton pouvoir dans ses aveugles mains. En proie à des désirs qu'irrite la défense, plusieurs, en dépit du sort, veulent suivre les pas d'Armide et n'attendent que les ombres de la nuit.

Ils jurent de demeurer attachés à sa fortune, de braver, pour elle, les dangers et la mort. Par des paroles, par des soupirs qui lui échappent, elle excite leur ardeur ; elle se plaint, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, d'être forcée de partir

sans eux. Cependant les dix guerriers se sont armés et vont prendre les derniers ordres de Godefroy.

Le sage leur prodigue ses leçons et ses avis, il les avertit de se défier d'un peuple infidèle, inconstant et léger ; il leur enseigne par quel art ils pourront éviter les pièges et se dérober aux malheurs. Mais ses discours inutiles sont emportés par les vents, et l'amour rit de ses conseils. Enfin Godefroy reçoit leurs adieux. L'impatiente Armide n'attend point le retour de l'aurore.

Elle part victorieuse et traîne à sa suite ces rivaux enchaînés, ornement de son triomphe. La foule de ses autres amants demeure en proie aux maux les plus cruels. Mais dès que la nuit parut et amena sous ses ailes le silence et les songes légers, la plupart, entraînés par l'amour, se dérobent en secret et suivent ses traces.

Eustache est le premier ; à peine peut-il attendre la nuit et les ombres ; impatient il s'échappe et marche dans l'obscurité sur les pas de l'aveugle guide qui le conduit. Il erre toute la nuit ; enfin, aux premiers rayons du jour, il aperçoit Armide et ses guerriers dans un bourg qui leur a servi d'asile.

Il se précipite vers elle ; Raimbaud l'a bientôt reconnu à son armure. « Qui t'amène en ces lieux ? Qu'y viens-tu chercher ? — Armide. Si elle ne dédaigne point mon bras et mes hommages, elle n'aura ni défenseur plus intrépide ni esclave plus fidèle. — Qui t'appelle à cet honneur insigne ? — L'amour.

« J'ai été choisi par l'amour, et toi par la fortune. A ton avis qui des deux a le droit le plus légitime ? — Ton vain titre ne te servira de rien ; sans mission et sans droit, inutilement tu tenteras de te mêler avec les vengeurs avoués de la princesse. — Eh ! qui osera me le disputer ?

« Moi ». A ce mot Raimbaud s'avance l'épée à la main ; avec un dédain égal, avec une égale audace, Eustache s'a-

vance à son tour. Mais Armide étend son bras, et d'un coup d'œil qui maîtrise les âmes elle arrête leur impétueux mouvement. « De grâce, dit-elle à Raimbaud, souffre un compagnon qui me donne un vengeur de plus.

« Si mon salut, si ma vie t'intéresse, pourquoi me priver d'un nouvel appui dans un si pressant besoin? Je rends grâces au destin qui t'amène, dit-elle à Eustache, pour défendre mes jours et venger mon honneur. Je serais aveugle, insensée, si je dédaignais un compagnon si généreux et un si noble appui ». Pendant qu'elle parle, elle voit accourir de nouveaux défenseurs.

Ils arrivent par des chemins différents; tous se regardent d'un œil mécontent et jaloux; Armide les accueille, leur sourit, et chacun croit lire sur son front qu'elle distingue ses sentiments et sa valeur. Cependant les ombres s'éclaircissent; déjà Godefroy s'est aperçu de la désertion de ces guerriers. De sinistres pressentiments du malheur qui les attend portent dans son âme le trouble et l'inquiétude.

Pendant qu'il est tout occupé, arrive un courrier haletant et couvert de poussière. Ses regards sombres, la douleur empreinte sur son front, annoncent qu'il est chargé de tristes nouvelles. « Bientôt, dit-il à Godefroy, la flotte égyptienne couvrira les mers. Guillaume qui commande aux vaisseaux génois m'a ordonné de t'apporter cet avis ».

Il ajoute qu'un convoi considérable, que la flotte envoyait au camp, a été arrêté au milieu de la route. Qu'une horde d'Arabes a tout à coup, dans le fond d'un vallon, attaqué l'escorte qui le conduisait, en a égorgé une partie et chargé les autres de fers, que personne n'a pu échapper à ces brigands.

Que l'audace et la licence de ces barbares errants ne connaît plus de bornes, qu'ils se répandent, tels qu'un déluge, dans toute la campagne, et ne trouvent aucune digue qui les arrête. Que pour leur inspirer de la terreur et assurer

les chemins qui de la mer de Palestine conduisent au camp, il est nécessaire d'envoyer contre eux des détachements.

En un moment ces funestes nouvelles volent dans toute l'armée ; le vulgaire des soldats redoute la famine et la voit avec toutes ses horreurs. Le sage Bouillon, qui ne retrouve plus leur courage et leur audace accoutumés, d'un air calme et tranquille cherche à les rassurer et les console par ses discours.

« O vous, leur dit-il, qui à travers mille obstacles, à travers mille dangers, avez franchi avec moi tant de climats divers, guerriers qui naquites pour venger/la querelle du Ciel et réparer les pertes d'une religion sainte ; vous qui avez triomphé des forces de la Perse et de la perfidie des Grecs, des monts et des mers, de l'hiver et de ses tempêtes, de la soif et de la faim, vous connaissez donc enfin la crainte ?

« Ce Dieu qui dirige nos pas et qui nous fait mouvoir, ce Dieu éprouvé tant de fois dans de plus grands périls, ne peut donc vous rassurer aujourd'hui ? Croyez-vous qu'il ait retiré son bras et détourné ses regards ? Un jour, et ce jour n'est pas loin, vous acquitterez les vœux que vous avez faits, et vous aimerez à vous rappeler les hasards que vous aurez courus. Allons, ranimez votre courage et réservez-vous pour les succès qui vous attendent ».

Ainsi Bouillon relève leur espoir abattu, et d'un visage riant et serein les calme et les console ; mais il cache au fond de son cœur la cruelle inquiétude et les soucis dévorants ; il songe comment au milieu de la disette qui le menace, il nourrira son armée, comment il repoussera les efforts de l'Égypte et de ses flottes ; quelle barrière enfin il opposera au brigandage des Arabes.

CHANT VI

Cependant la douce espérance console les assiégés et calme leurs alarmes ; la nuit, à la faveur de ses ombres, leur amène sans cesse de nouvelles provisions ; des armes, des machines de guerre hérissent les remparts du côté du nord et présentent un front terrible et menaçant ; les murs se sont élevés, et leur masse, solide, impénétrable, paraît braver tous les efforts et toutes les secousses.

L'infatigable Aladin fait toujours exhausser les remparts et fortifier les tours ; soit que le soleil allume son flambeau, soit que les ombres obscurcissent le ciel, les travailleurs pressent les ouvrages, leurs bras fatigués s'épuisent à fabriquer de nouvelles armes ; mais Argant, qui ne peut souffrir ces éternels préparatifs, aborde le monarque et lui tient ce discours :

« Jusqu'à quand nous retiendras-tu captifs dans ces murs ? Jusqu'à quand cacherons-nous notre honte et notre lâcheté ? J'entends gémir les enclumes sous le poids des marteaux, j'entends résonner les casques, les cuirasses, les boucliers, mais j'ignore à quel usage tu les destines. Cependant les brigands ravagent tes campagnes, pillent tes châteaux ; personne n'ose arrêter leurs courses ; le son de la trompette ne va pas seulement troubler leur sommeil.

« Rien ne dérange leurs repas et leurs fêtes ; tranquilles tout le jour, ils reposent toute la nuit ; et toi par ta lenteur, par ton indolence, par cette attente éternelle des secours de l'Égypte, tu hâtes la famine qui va te livrer aux fers des ennemis ou à une mort honteuse.

« Pour moi je ne veux pas qu'une fin inconnue ensevelisse mes jours dans un obscur oubli, je ne veux pas que le soleil, à son retour, me surprenne encore caché dans tes murs; que le sort fasse de ma vie ce qui en a été arrêté dans les célestes décrets, il ne sera pas dit au moins qu'Argant périsse loin des combats, sans gloire et sans vengeance.

« Et pourtant si ta valeur première n'étaient point éteinte, s'il en restait encore quelques étincelles, ah ! ce ne serait pas à une mort honorable, ce serait à la vie, ce serait à la victoire que j'oserais prétendre. Allons ensemble, allons chercher notre ennemi et notre destinée ! Souvent, dans les plus grands périls, les conseils de l'audace sont les conseils de la prudence.

« Mais si tu n'espères plus rien de l'audace, si tu crains d'exposer toutes tes forces aux hasards d'un combat, fais du moins que deux guerriers décident la querelle ; pour faire plus sûrement accepter le défi au général des Chrétiens, que lui-même choisisse les armes, qu'il fixe le lieu et les conditions du combat.

« Si l'ennemi qu'on m'opposera n'a que deux bras et une seule âme, quelque audacieux, quelque intrépide qu'il puisse être, tu ne dois craindre aucun revers pour une cause juste et défendue par Argant. Oui, cette main sera pour toi la fortune et le destin, elle te donnera la victoire, reçois-là pour gage de ma promesse et de ta sûreté ».

Il dit. « Jeune audacieux, répond Aladin, quoique appesantis par l'âge, ces bras ne craignent point encore de manier le fer. Je n'ai point une âme assez vile, assez lâche, pour préférer une mort déshonorante à une mort illustre et glorieuse, si je croyais en effet devoir redouter ces désastres et cette famine que tu m'annonces.

« Ciel ! éloigne de moi cette infamie. Mais un secret que ma politique cache aux autres, je vais le déposer dans le sein d'Argant. Soliman qui brûle de venger l'affront qu'il a

reçu dans Nicée, a ramassé jusqu'au fond de la Libye des hordes d'Arabes errants et vagabonds, il vient avec eux surprendre nos ennemis dans l'ombre de la nuit, et nous apporte des secours et des vivres.

« Bientôt il sera sous nos murs. Laissons, en attendant, les Chrétiens s'enivrer de leurs vaines conquêtes, et ne songeons qu'à conserver mon sceptre et le siège de mon empire. Modère, de grâce, le feu de ton courage et ta trop bouillante audace ; attends le moment marqué pour ta gloire et pour ma vengeance ».

Au nom de Soliman, son antique rival, le fier Circassien est enflammé de colère et s'indigne qu'Aladin se promette tant de ses efforts. « Seigneur, lui dit-il, tu feras à ton gré, ou la paix, ou la guerre, je ne t'en parle plus ; temporise, attends Soliman et flatte-toi que qui a perdu ses états défendra les tiens.

« Qu'il vienne cet ange tutélaire, ce libérateur des croyants ; pour moi, je crois me suffire à moi-même, je ne veux de liberté que de ma main ; pendant que tout languit ici dans le repos, permets que je descende dans la plaine, puisque tu n'avoues point mon audace, j'irai en mon nom combattre les Chrétiens.

— Tu devrais réserver pour un meilleur usage ta valeur et ton épée ; tu peux cependant, si tu le veux, aller défier quelque guerrier ennemi ». Argant, sans balancer : « Va, dit-il au héraut, va dans la plaine, et à la vue de tout le camp des Chrétiens porte à leur général mon cartel.

« Dis-lui qu'un guerrier qui s'indigne de rester caché dans nos murailles brûle de montrer ce que peut son courage ; qu'il est prêt à combattre dans cette plaine qui sépare la ville et le camp, et qu'il défie celui des Chrétiens qui compte le plus sur sa valeur.

« Qu'il ne se borne pas à un seul ennemi ; qu'après le

second et le troisième, le quatrième et le cinquième pourront encore se présenter ; qu'illustre, ou inconnu, tout Chrétien peut se mesurer avec lui ; que le vaincu sera, suivant les lois de la guerre, l'esclave du vainqueur ». Il dit, et soudain le héraut a revêtu sa cotte d'armes où l'or se mêle avec la pourpre.

Il part, il arrive en présence de Godefroy et des guerriers qui l'environnent : « Seigneur, dit-il, permets-tu à un héraut d'armes de remplir les ordres dont il est chargé ? — Je le permets, parle sans crainte. — Tu verras, dit l'infidèle, si ma mission doit te flatter ou t'alarmer ».

Il continue, et d'un ton altier et imposant il prononce le défi ; tous les Chrétiens frémissent, tous font éclater leur indignation. « Le guerrier qui t'envoie, lui répond Bouillon, tente une pénible entreprise ; bientôt il en sentira tout le poids et il n'ira pas jusqu'au cinquième adversaire.

« Qu'il vienne ; le champ de bataille sera libre et il ne doit craindre aucun outrage ; quelqu'un de mes guerriers combattrait contre lui, et je te jure qu'il ne combattrait qu'avec des armes égales ». Il dit ; le héraut revole porter sa réponse au fier Circassien.

« Arme-toi, Seigneur, lui dit-il ; qui t'arrête ? Les Chrétiens acceptent ton défi, les moins braves comme les plus intrépides brûlent de se mesurer avec toi. J'ai vu mille regards menaçants, j'ai vu mille bras armés ; le général donnera une sauvegarde au champ de bataille ». Aussitôt Argant demande son armure.

Il la revêt avec impatience ; il brûle de voler dans la plaine. « Il n'est pas juste, dit Aladin à Clorinde, qu'il parte seul et que vous restiez ici : Prenez mille de nos guerriers avec vous, suivez ses pas, et de loin, à la tête de votre troupe, veillez sur lui ».

Il se tait ; Clorinde et ses soldats s'arment et sortent de la ville ; Argant les précède ; il est sur un coursier, couvert

de son armure accoutumée. Entre les murs et le camp s'étend un vaste terrain dont la surface égale paraît faite exprès pour être le théâtre d'un combat.

C'est là que descend le farouche Argant ; c'est là que seul il s'arrête à la vue de l'ennemi. Fier de son courage, de sa taille, de ses forces, son air respire l'orgueil et la menace. Tel Phlégre vit Encelade, ou tel parut le géant des Philistins dans le vallon témoin de sa défaite. La plupart des Chrétiens qui ne connaissent point tout ce que peut son bras, le voient sans terreur.

Godefroy n'a point encore fixé son choix, mais tous les vœux, tous les regards se tournent sur Tancrède. Parmi tant de héros, un suffrage unanime le désigne comme le héros le plus intrépide. Bientôt on prononce son nom et Bouillon semble applaudir.

Déjà tous cèdent à ce rival et le vœu du général n'est plus un secret. « Va, dit-il à Tancrède, je te permets de combattre ; réprime la fureur de ce barbare ». Tancrède, orgueilleux de ce choix, fait éclater sa joie et son audace ; il demande son casque et son cheval, et, suivi d'une troupe nombreuse, il sort des retranchements.

Il n'est point encore sur le champ de bataille, où l'attend le Circassien ; tout à coup s'offre à sa vue l'altière Clorinde : sa noble contenance fixe ses regards, son habillement efface la blancheur de la neige qui couronne le sommet des Alpes. Elle a ôté la visièrre de son casque, et placée sur une éminence, on la découvre toute entière.

Tancrède ne voit plus Argant, il ne voit plus que ce front menaçant ; les regards attachés sur la colline où est la guerrière, il ne presse plus son coursier qui s'avance d'un pas tardif et lent ; bientôt immobile, il s'arrête, il semble transformé en rocher ; il est tout de glace au dehors, mais son cœur brûle, il n'a que des yeux, il paraît avoir oublié le combat.

Argant qui ne voit personne prêt à se mesurer avec lui : « Je suis venu, s'écrie-t-il, chercher un ennemi ; en est-il un qui ose avancer et me combattre » ? Toujours interdit, étonné, Tancrède regarde Clorinde et n'entend rien. Othon alors pousse son cheval, et le premier il s'élançe dans l'arène.

Othon avait lui-même aspiré à l'honneur de combattre le Circassien ; mais il avait cédé à Tancrède et n'était sorti du camp que pour l'accompagner ; cependant quand il voit le héros livré à d'autres objets ne plus songer au combat, jeune, impatient, audacieux, il saisit avidement l'occasion qui lui est offerte.

Plus rapide que le tigre ou le léopard dans les bois, il fond sur le Sarrasin qui l'attend la lance en arrêt. Tancrède enfin se réveille, il s'arrache aux pensées qui l'absorbaient : c'est à moi de combattre, s'écrie-t-il ; mais déjà Othon ne l'entend plus.

Il s'arrête tout brûlant de colère et de dépit, la rage est dans ses yeux ; il rougit qu'un autre l'ait prévenu. Cependant Argant reçoit un coup violent sur son casque ; de son côté il traverse le bouclier d'Othon et perce sa cuirasse.

Le jeune guerrier chancelle sur son cheval et tombe ; le Sarrasin plus fort et plus vigoureux en est à peine ébranlé ; d'un ton superbe et dédaigneux il insulte à son ennemi : « Rends-toi, lui dit-il, c'est assez pour ta gloire de pouvoir dire que tu as combattu contre moi.

— Non, réplique Othon, un chrétien ne quitte pas sitôt ses armes et son audace ; la chute d'un autre payera la mienne : je veux ou me venger ou périr ». Semblable à une furie, le Circassien frémit et semble vomir des flammes. « Tu dédaignes ma courtoisie, dit-il, connais donc ma valeur ».

Il dit, et oubliant les lois de l'honneur et de la chevalerie, il pousse son coursier sur le Chrétien. Othon s'écarte, se détourne et porte à son vainqueur un coup dans le côté ; il

en retire son fer tout sanglant. Inutile blessure qui n'affaiblit point ses forces et enflamme encore sa colère et sa fureur.

Argant arrête son coursier, retourne sur ses pas, et plus rapide que l'éclair il fond sur son ennemi ; de ce terrible choc, Othon sent ses jambes tremblantes se dérober sous lui ; pâle, faible et presque sans haleine, ses forces l'abandonnent ; il va mesurer la terre.

Cruel dans sa colère, le Circassien fait marcher son cheval sur le corps du vaincu. « Que tout orgueilleux, s'écrie-t-il, périsse comme le téméraire que je foule aux pieds » ! A cette vue, Tancrede indigné ne balance plus ; il veut qu'un coup illustre couvre sa faute et donne à sa gloire un nouvel éclat.

Il s'avance en criant : « Ame vile qui porte la bassesse jusque dans la victoire, quel honneur attends-tu d'une pareille barbarie ? Il faut que tu aies été nourri aux forfaits parmi les brigands de l'Arabie ou quelque horde encore plus sauvage. Fuis la lumière, monstre des forêts, cours y cacher ta cruauté ».

Il se tait ; l'Infidèle, impatient de cet affront, écume de rage et de fureur ; il veut répondre, mais un son confus sort de sa bouche semblable au rugissement d'un lion irrité ; ou tel que le bruit de la foudre lorsqu'elle déchire le sein de la nue et s'en échappe, ainsi les mots retentissent dans son sein enflammé et s'en arrachent avec violence.

Après que, par des menaces, ils ont tour à tour aigri leur colère et leur orgueil, tous deux, avec une égale rapidité, ils s'éloignent pour prendre leur essor. O Muse, donne à ma voix plus de force et plus d'éclat ; verse dans mon cœur la fureur qui les anime ; que mes sons rendent toute l'horreur de ce combat, et que le bruit des armes retentisse dans mes vers.

Leurs lances sont en arrêt ; ils se précipitent l'un sur l'autre ; l'aigle qui fond sur sa proie, le trait qui fend les airs

sont moins vites et moins rapides ; rien n'égalait jamais leur furie ; leurs lances se brisent sur leurs casques, mille éclats, mille étincelles volent à la fois.

Le bruit seul du coup fait trembler la terre ; les montagnes en mugissent ; mais ni le choc, ni le coup ne font plier le front superbe de ces deux rivaux. Leurs chevaux se heurtent, tombent et font pour se relever de lents et pénibles efforts ; les guerriers les abandonnent, prennent leurs épées et combattent à pied.

Chacun de la main suit la main de son ennemi, de ses regards cherche ses regards, mesure ses pas sur ses pas, varie l'attaque et la défense, trompe l'art par l'art, la feinte par la feinte, tourne, s'avance, recule, menace un côté, frappe l'autre, se découvre afin de forcer son adversaire à se découvrir à son tour.

Tancrede offre son flanc nu et désarmé ; Argant va le frapper et laisse lui-même son côté gauche sans défense ; Tancrede d'un seul coup repousse son épée, le blesse, puis se retire, se remet sous les armes et s'en couvre tout entier.

Le Circassien voit couler son propre sang ; plein d'horreur et de trouble, transporté de douleur, il frémit, il soupire ; il élève et l'épée et la voix ; il veut frapper et lui-même est frappé à l'endroit où finit l'épaule et commence le bras.

Tel que dans les forêts qui couronnent le sommet des Alpes, l'ours blessé par des chasseurs s'élançait furieux au milieu des armes, affronté avec audace et les périls et la mort, tel le Circassien percé d'une double blessure, couvert d'une double honte, tout à la colère et à la vengeance, ne connaît plus le danger et oublie le soin de sa propre défense.

Il réunit toutes ses forces et imprime à son épée un mouvement si impétueux que la terre en tremble et l'air en étincelle ; Tancrede ne peut plus attaquer ; il se défend, il

respire à peine ; rien ne peut le garantir de l'impétuosité d'Argant ni de ses efforts.

Ramassé sous ses armes, il attend en vain que l'orage cesse ; il recule, toujours le fier Sarrasin le presse avec la même furie ; enfin lui-même forcé de s'abandonner à ses transports, il fond, il se précipite sur son ennemi.

La raison et l'adresse cèdent à la colère, la fureur entretient leurs forces et les ranime. Leurs bras ne portent pas un coup qui ne perce, qui ne déchire ; la terre est couverte du débris de leurs armes ; leurs armes sont teintes de sang, et le sang coule avec la sueur ; leurs épées brillent comme l'éclair, éclatent comme le tonnerre et frappent comme la foudre.

L'un et l'autre peuple, interdit, incertain, contemple un spectacle si atroce et si nouveau ; partagé entre la crainte et l'espérance, il en attend la fin ; leurs regards suivent les mouvements des guerriers ; parmi tant de spectateurs, on ne voit aucun geste, on n'entend aucun mot ; tous restent muets, immobiles, et l'agitation n'est que dans leur cœur.

Déjà les deux combattants étaient épuisés, et peut-être la lassitude allait décider la victoire, mais la nuit étend ses voiles obscurs, et tous les objets se perdent dans ses ombres. Des deux côtés un héraut s'avance et vient séparer les guerriers. Le chrétien est Aridée, l'infidèle est Pindore, sage vieillard qui avait porté le cartel d'Argant.

Tous deux avec cette assurance que leur donnent l'usage antique et le droit des nations, ils étendent leurs sceptres pacifiques. « O guerriers, dit Pindore, vous avez acquis une gloire égale, vous avez montré une égale valeur ; cessez le combat, respectez les ombres et le repos qu'elles amènent.

« Le soleil en terminant son cours doit terminer vos travaux, et la nuit doit donner la paix à toute la nature. Des cœurs généreux dédaignent des exploits nocturnes, ensevelis dans les ténèbres et dans le silence. — Je voudrais, dit Ar-

gant, ne combattre qu'à la clarté des cieux, mais l'obscurité ne me fera pas abandonner le champ de bataille si mon ennemi ne jure qu'il y reviendra.

— Et toi, dit Tancrède, jure que tu reviendras toi-même et que tu ramèneras ton prisonnier; ce n'est qu'à cette condition que je puis consentir à reculer la fin de notre querelle ». Tous deux ils jurent, et les hérauts, pour leur donner le temps de réparer leurs forces et de guérir leurs blessures, arrêtent que la sixième aurore les verra recommencer.

Ce terrible combat laisse dans le cœur des Chrétiens et des Sarrasins une impression profonde et durable d'étonnement et d'horreur; on ne parle plus que de l'audace et de la valeur des deux guerriers. On les compare, et le vulgaire, partagé dans ses opinions, ne s'accorde point à donner la palme.

On attend en suspens que l'événement ait nommé le vainqueur et décidé si la fureur l'emporte sur le courage, ou si l'audace cède à la bravoure. Mais personne ne prend au succès de ce combat un intérêt plus tendre, personne n'en est plus occupé, plus agité que la belle Herminie, qui voit la moitié de sa vie soumise aux arrêts inconnus du hasard.

Fille de Cassan qui régna sur Antioche, Herminie vit tomber son trône sous l'effort des Chrétiens et fut elle-même le prix du vainqueur. Mais Tancrède généreux et sensible respecta ses malheurs, les plaignit, et, au milieu des ruines de sa patrie, elle fut encore honorée comme une reine.

Ce héros consola sa captive, la servit, lui rendit sa liberté, ses diamants et ses trésors; mais sa jeunesse, sa beauté, ses vertus, son courage enflammèrent le cœur de la princesse et l'enchaînèrent des liens les plus forts que jamais amour eût formés.

Libre, elle regrette ses fers; elle regrette un vainqueur qu'elle adore et une prison chérie; mais l'honneur com-

mande : elle obéit et va dans une terre amie chercher avec sa mère un odieux asile.

Elle vient à Jérusalem ; elle y est accueillie par le tyran de la Palestine ; bientôt couverte d'un lugubre voile, elle est réduite à pleurer sur le tombeau de sa mère, mais ni sa perte, ni son malheureux exil, ne peuvent arracher de son cœur le trait qui l'a blessé ni éteindre l'ardeur qui la consume.

Elle aime, l'infortunée ! elle brûle, mais loin de l'objet de sa tendresse, le feu caché dans son sein se nourrit plutôt de souvenir que d'espérance ; plus il est secret, plus il s'enflamme. Enfin le siège de Jérusalem amène Tancrède et réveille son espoir.

A l'aspect de tant de nations si fières, si indomptées, tout est abattu, tout est consterné ; Herminie seule éclaire les ombres qui couvrent son front ; d'un œil avide, curieux, elle parcourt l'armée chrétienne, elle y cherche son amant ; souvent elle l'y cherche en vain ; quelquefois ses regards l'y rencontrent et elle se dit : le voilà, c'est lui-même.

Dans le palais des rois, près des remparts, s'élève une tour antique, du sommet on découvre le camp des Chrétiens ; on commande à la plaine et aux montagnes. Là, dès que le soleil donne sa lumière au monde jusqu'au moment où la nuit répand son obscurité, Herminie assise contemple les Chrétiens, s'entretient de son amour et soupire.

C'est de là qu'elle a vu le combat ; son cœur qui palpait semblait lui dire : Voilà l'objet de ta flamme, le voilà exposé à la mort. Ses regards inquiets suivent tous les mouvements ; à chaque coup que porte Argant, elle sent dans son cœur le fer et la blessure.

Quand elle apprend la fin de cette journée, quand elle apprend que le combat doit recommencer, une crainte nouvelle vient glacer ses esprits ; elle verse en secret des

larmes ; des soupirs échappent de sa bouche ; pâle, défigurée, son visage est plein de douleur et d'épouvante.

D'horribles images la poursuivent et troublent ses pensées ; le sommeil plus cruel que la mort lui présente les songes les plus effrayants, les spectres les plus étranges. Elle croit voir son amant sanglant, déchiré ; elle croit l'entendre implorer son secours. Elle se réveille, trouve ses yeux humides et son sein baigné de ses larmes.

Ce n'est pas seulement la crainte d'un nouveau danger qui l'agite et l'alarme, elle craint les blessures que le héros a reçues, et rien ne peut calmer son inquiétude ; de trompeuses rumeurs retentissent autour d'elle et redoublent ses peines ; elle voit déjà Tancrède couché languissant et prêt à fermer sa paupière.

Sa mère lui apprend à connaître les vertus secrètes des plantes ; elle lui apprend, suivant l'usage de l'Orient, à tromper la douleur par des charmes et à guérir les plaies les plus cruelles. Que ne peut-elle aller rendre elle-même la santé et la vie au héros qu'elle adore !

Hélas ! elle voudrait guérir son amant, et c'est à l'ennemi de son amant qu'elle est forcée de donner ses soins ! Quelquefois elle est tentée de verser sur les plaies d'Argant des sucs mortels, de funestes poisons ; mais ses mains innocentes et pures se refusent au crime ; elle désire au moins que les plantes, que les charmes, perdent leur force et leur vertu.

Elle ne craindrait point d'aller au milieu des Chrétiens ; ses yeux sont depuis longtemps accoutumés à la vue des combats et du carnage. L'habitude des périls, les peines et les fatigues ont aguerri son âme ; ce n'est plus une femme timide qu'une ombre épouvante, qui frémit à l'idée du moindre danger.

L'amour surtout, l'amour étouffe la crainte dans son sein. Pour suivre le penchant qui l'entraîne, elle irait d'un pas

tranquille affronter dans les forêts de l'Afrique les monstres et les poisons ; mais si elle ne craint point pour ses jours, elle doit craindre pour sa gloire. L'honneur, l'amour, deux puissants rivaux, se disputent son cœur et le déchirent.

« Jeune princesse, lui crie l'honneur, toi qui jusqu'à ce jour as vécu soumise à mes lois, j'ai conservé ta vertu dans les fers des ennemis, et, libre aujourd'hui, tu voudrais perdre ce trésor qu'ont respecté tes malheurs ! qui peut allumer dans ton tendre cœur le feu qui l'embrase ? quelles sont tes pensées ? quel est ton espoir ?

« L'estime publique, ce tribut de gloire qu'on paye à la sagesse et à la vertu, ne sont donc rien à tes yeux ? Amante nocturne, tu iras au milieu des ennemis chercher le mépris et la honte ? Ton superbe vainqueur te dira : en perdant ton trône, tu as perdu tes sentiments ; tu es indigne de moi ; vil objet de ses rebuts et de ses dédains, tu seras livrée aux outrages de ses soldats ».

L'amour, par de perfides conseils, la séduit et l'attire :
« Un monstre ne t'a point enfantée dans les forêts ? Tu n'es point née au sein des glaces et des rochers ? Jeune et sensible, ce n'est pas à toi de braver l'amour et ses feux. Pour fuir à chaque instant l'objet qui t'a charmée, pour rougir du nom d'amante, la nature ne t'a pas fait un cœur de fer et de diamant.

« Va, cours où t'entraînent tes désirs ! tu crains un vainqueur cruel ? Eh ! ne l'as-tu pas vu partager tes douleurs, répondre à tes plaintes et s'attendrir à tes larmes ? Lui cruel ! ah, c'est à toi que ce titre est dû, à toi qui balances encore à sauver ton amant ! Barbare ! ingrate ! le généreux Tancrede languit, et tu n'es occupée qu'à soulager son ennemi ?

« Rends la vie au farouche Argant, afin qu'il aille porter la mort dans le sein de ton libérateur ; voilà donc le tribut de ta reconnaissance et le prix des services qu'il t'a rendus ?

Tu peux encore prêter tes mains à ce ministère impie, et l'horreur de le remplir ne te donne pas des ailes pour fuir de ces tristes lieux ?

« Quel plaisir pour ton cœur sensible, quel bonheur pour ton amour, si ta main secourable à ton vainqueur ranimait le flambeau de ses jours prêt à s'éteindre ; si, rendu par toi à la vie, Tancrede te devait le retour de sa beauté ! les roses de son teint renaîtraient pour toi, et en adorant ses charmes tu adorerais ton ouvrage.

« Sa gloire deviendrait la tienne, tu partagerais ses exploits ; heureuse dans ses chastes embrassements, tu goûterais avec lui les plaisirs purs de l'hyménée ; épouse honorée, tu fixerais tous les regards, tu brillerais au milieu des dames latines, dans cette belle Italie où règne la vraie valeur, où triomphe le vrai culte ».

Hélas ! abusée par ces illusion, l'insensée se forge la félicité suprême ; mais mille doutes enveloppent ses esprits d'un nuage épais : comment sortira-t-elle de Jérusalem ? comment trompera-t-elle ces gardes qui veillent sans cesse autour du palais et des remparts ? comment franchira-t-elle des portes que la crainte du danger tient toujours fermées ?

Herminie est auprès de Clorinde une compagne assidue ; l'aurore la voit avec elle, le soleil à son déclin l'y voit encore ; quand la nuit enveloppe l'univers de ses ombres, un même lit les reçoit souvent toutes deux. Tous ses secrets sont connus de Clorinde, tous, hors celui de son amour.

C'est le seul que lui cache Herminie. Si quelquefois son amitié surprend ses soupirs, elle feint une autre cause à sa douleur, et semble ne se plaindre que de ses infortunes ; l'union qui les lie ne connaît ni les heures ni les moments ; toujours Clorinde est accessible pour elle, présente, absente, jamais son asile ne lui est fermé.

Un jour que la guerrière était sortie, Herminie entre dans son appartement ; elle s'y arrête et roule dans sa pensée

les moyens d'exécuter et de cacher sa fuite. Pendant qu'incertaine, irrésolue, elle flotte entre mille desseins, elle voit l'armure de Clorinde, elle la voit et soupire.

« Trop heureuse guerrière, se dit-elle, ah que ne puis-je te ressembler ! ce ne sont point tes exploits, ce n'est point le vain honneur de ta beauté que j'envie.... une longue robe n'enchaîne point ses pas ; une jalouse retraite ne captive point sa valeur ; elle revêt son armure, si elle veut sortir elle part ; ni la crainte, ni la pudeur ne l'arrêtent.

« Ah pourquoi la nature et le ciel me refusèrent-ils sa vigueur et son courage ! j'aurais pu comme elle échanger contre une cuirasse, contre un casque, ce voile et ces vêtements importuns. Les feux de l'été, les glaces de l'hiver, les tempêtes, les orages, rien ne pourrait m'arrêter ; seule ou accompagnée, j'irais dans la plaine, à la clarté du jour, ou à la lueur des étoiles.

« Impitoyable Argant, tu n'aurais pas été le premier à combattre mon ennemi ! j'aurais devancé tes pas, peut-être il serait aujourd'hui mon captif ; sous l'empire de son amante il porterait des fers légers, sa chaîne adoucirait la mienne et diminuerait le poids de mon esclavage.

« Ou bien sa main m'aurait percé, m'aurait déchiré le sein : du moins ce coup aurait guéri la blessure de l'amour ; mon âme enfin connaîtrait la paix et je reposerais au sein de la mort ; peut-être mon vainqueur eût donné quelques larmes à mon trépas et un asile à ma cendre.

« Mais hélas ! où s'égareront mes vœux ? Je me perds dans des chimères et dans de folles pensées. Ainsi donc tremblante, éperdue, vil rebut de mon sexe, je demeurerai captive dans ces murs ? Non, rassure-toi, mon cœur, et bonnais l'audace ! pourquoi du moins une fois ne prendrais-je pas les armes ? Pourquoi ces bras tout faibles, tout débiles qu'ils sont, ne pourraient-ils pas au moins un instant en soutenir le poids ?

« Ils le pourront, oui, l'amour m'en donnera la force ; l'amour inspire le courage aux âmes les plus timides ; dès qu'il a senti ses feux, le cerf s'arme d'audace et vole au combat, et moi, ce n'est point au combat que je veux aller ; je ne veux avec ces armes produire qu'une courte illusion, je veux être un moment Clorinde ; cachée sous sa ressemblance, je suis sûre de sortir de ces lieux.

« Jamais les gardes qui veillent aux portes n'oseront lui résister... non... il n'est point de plus heureux stratagème ; cette voie seule est ouverte à mes vœux. Amour qui m'inspire, favorise cet artifice innocent ! fortune, souris à mon entreprise ! Partons, Clorinde est encore auprès du roi, jamais instant ne sera plus propice ».

Le dessein en est pris : en proie aux fureurs de l'amour, elle ne peut plus s'arrêter ; elle saisit l'armure de Clorinde et l'emporte dans son appartement. Le hasard a écarté tous les témoins et la nuit, favorable aux larcins et aux amants, couvre son vol de ses ombres.

Déjà le ciel plus obscur se couronnait d'étoiles ; l'impatiente Herminie appelle en secret son fidèle écuyer et la plus chérie de ses femmes ; elle leur découvre une partie de ses projets, le projet de sa fuite, et donne à sa démarche une cause imaginaire.

Bientôt l'écuyer a tout disposé pour le départ ; cependant la princesse dépouille ses pompeux habits ; sans parure, elle n'en est que plus belle ; chaque ornement qu'elle ôte découvre un trésor de plus ; elle s'arme seule avec le secours de celle qui doit accompagner sa fuite.

Un dur acier presse l'ivoire de son col et sa blonde chevelure ; sa tendre main saisit le bouclier et tremble sous cet énorme poids ; bientôt elle est toute couverte de fer et travaille à se donner l'air et le maintien guerrier ; l'amour qui la voit sourit à sa métamorphose : tel jadis il sourit, quand Alcide, travesti en femme, maniait la quenouille et le fuseau.

Elle gémit, elle plie sous le fardeau qui la blesse, et traîne avec peine ses pas lents et tardifs. Son corps se courbe et s'appuie sur sa fidèle compagne qui la précède, mais l'amour et l'espérance soutiennent son courage et rendent la vigueur à ses membres fatigués. Enfin elle arrive au lieu où l'attend son fidèle écuyer et monte sur le cheval qu'il lui a préparé.

Tous trois travestis, ils marchent par les rues les plus secrètes et les plus détournées, mais ils ne peuvent échapper à tous les yeux ; les armes étincellent dans les ombres et attirent les regards ; cependant personne n'ose arrêter leurs pas ; tout cède, tout s'éloigne à leur aspect. Cette armure connue, ce tigre redouté, impriment le respect et la crainte.

Quoique déjà moins inquiète, Herminie tremble encore d'être reconnue ; elle est étonnée de son audace, elle arrive à la porte, le garde à sa vue se trouble et s'abuse. Ouvre, lui dit-elle, le roi m'a donné ses ordres, je vais les exécuter.

Sa voix et l'armure de la guerrière achèvent l'illusion, le garde obéit ; elle s'élançe hors de la porte et sa suite avec elle. Pour mieux assurer leur fuite, ils s'enfoncent dans le vallon et suivent ses obliques détours.

Parvenue enfin dans un lieu solitaire, à l'abri des coteaux qui la cachent, la princesse ralentit sa course, les premiers dangers sont évanouis ; elle ne craint plus qu'on arrête ses pas, mais de nouveaux périls viennent la troubler ; elle voit à son entrée dans le camp des obstacles que l'amour lui avait dissimulés.

Cette armure si favorable à ses premiers pas lui sera funeste au milieu des ennemis ; elle ne voudrait pourtant se découvrir qu'aux yeux de son vainqueur. Inconnue à tout autre, elle voudrait percer jusqu'à lui sans exposer son honneur et sa gloire ; elle s'arrête et appelle son écuyer.

« Il faut, lui dit-elle, que tu me devances et que tu m'annonces ; sois prudent, sois discret, va dans le camp,

fais-toi conduire à la tente de Tancrède ; tu diras à ce guerrier qu'une dame vient lui rendre la vie, et que pour prix de ce service elle lui demande la paix, oui, la paix, puisqu'amour m'a déclaré la guerre.

« Tu lui diras que sûr de sa générosité, elle se livre à sa foi, qu'elle ne craint de sa part ni affronts, ni dédains. Tu ne lui en diras pas davantage. S'il te presse, tu lui diras que tu ne sais rien de plus. Va, cours et reviens promptement ; moi, cependant, je t'attendrai dans ces lieux où rien ne me paraît à craindre ». Elle dit, et son fidèle écuyer vole avec la rapidité de l'oiseau qui fend les airs.

Il entre dans le camp et s'y ménage un favorable accueil ; on le conduit vers le héros qui, couché sous sa tente, le reçoit et l'écoute avec une joie mêlée d'une douce inquiétude. « Elle peut entrer, lui répond-il, je ne trahirai point le secret qu'elle me demande ». L'écuyer part et va reporter à la princesse cette flatteuse réponse.

Déjà l'impatiente Herminie avait compté ses pas. Il entre dans le camp, disait-elle... il aborde Tancrède... il revient... mais il ne reparait point encore!... Déjà elle accuse sa lenteur, elle s'afflige ; enfin elle presse son coursier et monte sur une hauteur d'où ses yeux commencent à découvrir les tentes des Chrétiens.

La nuit régnait encore ; aucun nuage n'obscurcissait son front chargé d'étoiles, la lune naissante répandait sa douce clarté ; l'amoureuse beauté prend le ciel à témoin de sa flamme ; le silence et les champs sont les confidents muets de sa peine.

Elle porte ses regards sur les tentes des Chrétiens : « O camp des Latins, dit-elle, objet cher à ma vue ! quel air on y respire ! comme il ranime mes sens et les récrée ! ah ! si jamais le ciel donne un asile à ma vie agitée, je ne le trouverai que dans cette enceinte ; non, ce n'est qu'au milieu des armes que m'attend le repos.

« O camp des Chrétiens, reçois la triste Herminie ! qu'elle obtienne, dans ton sein, cette pitié qu'amour lui promit ; cette pitié que jadis, captive, elle trouva dans l'âme de son généreux vainqueur. Je ne redemande point mes états ; je ne redemande point le sceptre qui m'a été ravi : ô Chrétiens, je serai trop heureuse si je puis seulement servir sous vos drapeaux » !

Ainsi parlait Herminie ; hélas ! elle ne prévoit pas les maux que lui apprête la fortune. Des rayons de lumière réfléchis sur ses armes vont au loin frapper les regards ; son habillement blanc, ce tigre d'argent qui brille sur son casque, annoncent Clorinde.

Non loin de là est une garde avancée ; à la tête sont deux frères, Alcandre et Polipherne ; ils sont chargés d'empêcher que des provisions n'entrent dans Jérusalem ; l'écuyer d'Herminie n'a trompé leur vigilance que par son éloignement et la rapidité de sa course.

Le jeune Polipherne qui a vu expirer son père sous les coups de Clorinde, à cette armure blanche, à ce tigre odieux, croit reconnaître la guerrière, il irrite contre elle les soldats ; lui-même est transporté de fureur et de rage. Tu es morte, s'écrie-t-il, et il lui lance un javelot inutile.

Telle la biche altérée va chercher une onde pure et limpide qui distille d'une roche, ou qui tombe à travers des gazons fleuris, mais si des chiens viennent la surprendre, au moment où elle croit se délasser à l'ombre, ou dans les eaux, soudain elle s'élançe et, dans sa frayeur, elle oublie et sa soif et sa lassitude.

Telle Herminie, toujours brûlée du feu qui la dévore, croyait l'éteindre dans les chastes embrassements de Tancrède ; elle croyait y trouver le repos, mais, à l'aspect de l'ennemi qui la menace, au bruit du fer qui siffle, elle oublie ses désirs et ses projets ; et, dans sa crainte, elle presse les flancs de son coursier.

Elle fuit, l'infortunée princesse ; plus prompt que l'éclair, son coursier dévore la terre ; sa compagne disparaît avec elle, Polipherne les poursuit ; cependant l'écuyer revient ; il la cherche, la voit et se précipite sur ses pas ; la frayeur les sépare et les disperse.

Alcandre aussi a vu la fausse Clorinde : mais plus sage que son frère et plus éloigné d'elle, il n'a point tenté de la suivre et s'est tenu dans son poste. Il envoie dire à Godefroy qu'il n'a vu conduire à Jérusalem ni troupeaux, ni vivres, mais que Clorinde effrayée fuit devant son frère.

Que sans doute une guerrière, si redoutable, si considérée, n'est sortie pendant la nuit que pour exécuter une entreprise hardie ; que c'est à Bouillon de décider et de commander, qu'il est prêt d'obéir à ses ordres. Cette nouvelle se répand dans le camp et bientôt elle retentit dans toutes les tentes.

Tancrede déjà plein d'une idée qui flatte son amour ne doute plus de son bonheur. Ah ! c'est elle-même, se dit-il, elle venait adoucir mes peines ; c'est pour moi qu'elle expose sa vie ; il oublie tout, prend une partie de ses armes monte à cheval, part, suit les indices qu'on lui donne et les traces qu'il croit voir.

CHANT VII

Cependant Hermime est emportée par son cheval dans l'épaisseur d'une antique forêt ; sans sentiment et presque sans vie, ses mains tremblantes laissent flotter ses guides, le coursier fuit et se précipite par mille sentiers, par mille détours ; enfin les Chrétiens la perdent de vue, et leur poursuite est inutile.

Pleins de colère, la honte sur le front, épuisés de lassitude, ils reviennent à leur poste, tels, après une chasse longue et pénible, des chiens qui ont perdu, dans les bois, la trace de la bête qu'ils poursuivaient, reviennent haletants, l'œil morne et la tête baissée ; cependant la princesse fuit toujours ; craintive, éperdue, elle n'ose regarder en arrière si on la suit encore.

Elle fuit toute la nuit ; tout le jour, elle erre sans conseil et sans guide ; elle ne voit que ses larmes, elle n'entend que ses cris ; enfin, au moment où le soleil dételle ses coursiers et se plonge dans l'océan, elle arrive sur les bords du Jourdain, met pied à terre et se couche sur le sable.

Elle ne se repait que de ses maux, elle ne s'abreuve que de ses larmes ; mais le sommeil, ce doux consolateur des humains, qui leur apporte le repos et l'oubli de leurs peines, vient assoupir ses sens et ses douleurs et la couvre de ses ailes bienfaisantes. Cependant l'amour sous mille formes différentes trouble encore la paix de son cœur.

Le gazouillement des oiseaux qui saluent l'aurore, le fleuve qui murmure, le zéphyr qui se joue avec les ondes et

soupire à travers les feuillages, la réveillent aux premiers rayons du jour ; elle ouvre des yeux languissants et promène ses regards sur les asiles solitaires des bergers ; elle croit entendre une voix qui la rappelle à la douleur et aux larmes.

Elle pleure ; mais tout à coup ses gémissements sont interrompus par des chants qui se mêlent aux accords des musettes champêtres ; elle se lève et se traîne à pas lents vers l'endroit d'où viennent ces sons ; elle voit un vieillard assis à l'ombre et travaillant une corbeille d'osier ; son troupeau pâit auprès de lui, et son oreille est attentive aux chants de trois jeunes bergers qui l'entourent.

A la vue soudaine d'armes inconnues ils se troublent et s'effrayent ; mais Herminie les salue, les rassure, découvre ses beaux yeux et sa blonde chevelure : « Heureux bergers, leur dit-elle, continuez vos jeux et vos ouvrages ; ces armes ne sont point destinées à troubler vos travaux ni vos chants.

« O vieillard, ajoute-t-elle, comment, au milieu du vaste incendie qui dévore ces contrées, êtes-vous en paix dans cet asile, sans craindre la guerre et ses fureurs ? Il lui répond : « O mon fils ! ma famille et mes troupeaux ont toujours été à l'abri des injures et des outrages, et le bruit des combats n'a point encore troublé notre retraite.

« Peut-être le ciel propice veille sur l'humble innocence et la protège ; peut-être que semblable à la foudre qui épargne les vallons et ne frappe que la cime des montagnes, la fureur de ces étrangers n'écrase que la tête altière des rois ! notre pauvreté vile et méprisée ne tente point l'avidité du soldat.

« Pauvreté vile et méprisée et cependant si chère à mon cœur ! je ne désire ni les sceptres, ni les trésors ; les soucis de l'ambition ou de l'avarice n'habitent point dans mon âme ; une onde pure me désaltère, et je ne crains point qu'une main perfide y mêle des poisons, mes brebis, mon

jardin, fournissent à ma table frugale des mets qui ne me coûtent que des soins.

« Comme nos besoins, nos désirs sont bornés ; mes enfants gardent mon troupeau, et je ne dois rien à des mains mercenaires. Les chevreaux qui bondissent dans la plaine, les poissons qui se jouent dans les ondes, les oiseaux qui étalent au soleil leur superbe plumage, voilà mes spectacles et mes plaisirs.

« Il fut un temps où, séduit par les illusions de la jeunesse, je connus d'autres désirs ; je dédaignai la houlette des bergers et je fuis loin des lieux qui m'avaient vu naître ; je vécus à Memphis, je fus admis dans le palais des rois ; quoique intendant des jardins, je vis, je connus la cour et ses injustices.

« Jouet longtemps d'une trompeuse espérance, je souffris les rebuts et les dégoûts ; enfin mes beaux jours s'écoulèrent, et avec eux mon espoir et mon ambition ; je pleurai les loisirs de cette vie simple et paisible, je soupirai après le repos que j'avais perdu, je dis enfin adieu grandeur ! adieu palais ! et rendu à nos bois, j'y retrouvai la paix et le bonheur ».

Pendant qu'il parle, Herminie attentive recueille un discours dont la douceur l'enchanté ; la sagesse du vieillard pénètre son cœur et calme l'orage de ses sens. Enfin, après de longues réflexions, elle se détermine à s'arrêter dans cette solitude, au moins jusqu'à ce que la fortune favorise son retour.

« O mortel trop heureux d'avoir connu la disgrâce, si le ciel ne t'envie point la douce destinée dont tu jouis, aie pitié de mes malheurs ! reçois-moi dans ce fortuné séjour, je veux y vivre avec toi ; peut-être, sous ces ombrages, mon cœur se soulagera du poids mortel qui l'accable !

« Si, comme le stupide vulgaire, tu étais avide de cet or, de ces pierreries qu'il adore, tu pourrais avec moi satisfaire

tes désirs ». A ces mots des larmes s'échappent de ses yeux ; elle raconte une partie de ses infortunes, et le berger attendri mêle ses pleurs avec les siens.

Ensuite il la console et l'accueille avec la tendresse d'un père, il la conduit sous sa chaumière auprès d'une vieille épouse à qui le ciel fit un cœur comme le sien ; la fille des rois revêt de rustiques habits, un voile grossier couvre ses cheveux, mais son regard, son maintien, tout dit qu'elle n'est point une habitante des bois.

Ces vils habits n'éclipsent point son éclat, sa fierté, sa noblesse ; la majesté brille encore sur son front au milieu des plus humbles emplois ; la houlette à la main, elle conduit les troupeaux et les ramène, sa main exprime le suc de leurs mamelles et presse le laitage.

Souvent, pendant que ses brebis couchées à l'ombre évitent l'ardeur du soleil, elle grave des chiffres amoureux sur l'écorce des lauriers et des hêtres ; elle y retrace l'histoire et les malheurs de sa flamme ; en parcourant les traits que sa main a formés un torrent de larmes inonde ses joues.

Elle dit en pleurant : « Arbres confidants de mes peines, conservez l'histoire de mes douleurs ! si jamais un fidèle amant vient reposer sous votre ombre, sa pitié s'éveillera à la vue de mes tristes aventures ; il dira sans doute : Ah, l'amour et la fortune payèrent trop mal tant de constance et de fidélité !

« Peut-être si le ciel daigne écouter les prières des mortels, peut-être l'insensible, un jour, viendra dans ces bois ; il tournera ses regards sur la tombe qui renfermera ma froide et triste dépouille, et il donnera enfin à mes malheurs quelques soupirs et quelques larmes, hélas ! trop tardives.

« Du moins, si je vécus infortunée, quelque félicité suivra mon ombre ; mes cendres éteintes jouiront d'un bonheur que je n'ai pu goûter ». Ainsi parlait cette amante égarée

aux arbres insensibles et sourds. Deux ruisseaux de larmes coulaient de ses yeux. Cependant Tancrède, que le hasard conduit, va la chercher loin des lieux qui la cachent.

Les traces qu'il a suivies ont dirigé sa course dans la forêt ; mais des ombres épaisses y répandent l'horreur et les ténèbres, il ne peut plus reconnaître les vestiges, il s'abandonne à ses incertitudes ; toujours son oreille attentive cherche à démêler, ou le bruit des armes, ou le bruit des chevaux.

Si le vent murmure à travers les feuilles, si quelque oiseau, quelque bête sauvage agitent les rameaux, il croit entendre son amante ; il la cherche, et soupire après l'avoir cherchée en vain ; il sort enfin de la forêt, un bruit sourd se fait entendre ; la clarté de la lune le conduit par des routes inconnues vers les lieux d'où ces sons semblent partir.

Il y arrive et voit du sein d'un rocher jaillir une onde claire et limpide qui se précipite et roule avec un doux murmure sur un lit bordé de gazon ; en proie à sa douleur, il s'arrête, il pousse des cris ; l'écho seul répond à ses cris. Enfin l'aurore se lève et ses rayons d'or et de pourpre embellissent la nature.

Le malheureux Tancrède gémit ; il accuse le ciel qui refuse à ses vœux le bonheur dont il s'était flatté. Il jure de venger sa maîtresse si elle revient offensée. Mais enfin il se souvient qu'il touche au jour marqué pour son combat avec le Circassien, il veut retourner au camp, sans savoir quelle route peut l'y ramener.

Il part ; pendant qu'il erre par des sentiers douteux, tout à coup un bruit frappe ses oreilles et s'accroît à chaque instant. Enfin du creux d'un vallon il voit sortir un homme en courrier ; sa main agite une mobile baguette, un cor est suspendu à son côté. Quel chemin, lui dit Tancrède, conduit au camp des Chrétiens ?

J'y vais, lui répond l'inconnu ; les ordres de Bohémond me forcent de m'y rendre au plus tôt. Tancrède, abusé par son langage, le croit un envoyé de son oncle ; il le suit, ils arrivent sur les bords d'un lac où dorment des eaux paresseuses qui environnent un château ; le soleil allait se plonger dans l'Océan, et la nuit commençait à déployer ses voiles.

Le courrier donne du cor ; soudain une porte s'abaisse. Puisque tu es chrétien, dit-il à Tancrède, tu pourras attendre en ces lieux le retour de l'aurore, il n'y a pas trois jours que le comte de Cosenze a conquis ce château sur les infidèles. Le guerrier contemple cette place que la nature et l'art ont rendue imprenable.

Il soupçonne quelque secrète embûche, mais, accoutumé à braver les dangers et la mort, il n'exprime point ses craintes, et son front toujours calme et serein ne trahit point ses inquiétudes. Partout où le guide le hasard ou son choix, il ne connaît de sauvegarde que sa valeur ; cependant forcé de combattre contre Argant, il voudrait ne pas tenter une nouvelle entreprise.

Il s'arrête un moment sur le bord où le pont s'incline, et ne suit point le guide infidèle qui le presse et l'invite ; cependant sur ce pont paraît un guerrier tout armé ; son maintien respire l'audace et la fierté, un fer est dans sa main, l'injure et la menace sont dans sa bouche.

« O toi que ton sort ou ton choix amène dans le séjour fatal d'Armide, tu songes en vain à m'échapper ! dépouille tes armes, présente à ses fers tes mains captives, entre dans ces murs et viens y subir son joug et ses lois : n'espère plus revoir le jour si tu ne jures d'aller avec ses autres guerriers défier tout ce qui porte le nom de Chrétien ».

A ces mots Tancrède fixe sur lui ses regards ; il le reconnaît à ses armes, à son langage. C'est le gascon Raimbaud qui partit avec Armide, qui, pour elle, abjurant son culte, est

devenu le défenseur d'une croyance qu'il avait promis de détruire.

Une sainte indignation éclate sur le front du pieux héros. « Vil apostat, s'écrie-t-il ! je suis ce Tancrede qui a ceint l'épée pour Jésus-Christ ; j'ai toujours combattu sous ses drapeaux, j'ai vaincu en son nom les mortels révoltés contre lui, je les vaincrai encore. Ce bras, ministre du courroux céleste, fut choisi pour te punir et le venger ».

A ce nom glorieux l'impie se trouble ; il pâlit, mais cachant encore sa frayeur : « Malheureux, lui dit-il, tu viens chercher la mort ! ici tu verras expirer ta force et ton courage ; si mon bras ne se dément pas, aujourd'hui je trancherai ta tête altière et je l'enverrai sanglante au général des Chrétiens ».

Ainsi parle l'infidèle ; cependant la nuit avait obscurci le ciel ; mais tout à coup l'air est en feu et le château est éclairé de mille flambeaux : Armide est assise dans la partie la plus élevée, et, sans être aperçue, elle voit tout, elle entend tout.

Cependant le héros prépare pour le combat ses armes et son audace ; à la vue de son ennemi qui s'avance à pied, lui-même abandonne son cheval. Raimbaud est couvert de son bouclier ; le casque en tête, l'épée à la main, il est prêt à frapper ; le prince court sur lui ; sa voix est terrible, son regard est menaçant.

L'impie, caché sous ses armes, décrit de grands cercles, et de l'œil cherche un endroit qu'il puisse atteindre. Tancrede tout fatigué, tout languissant qu'il est, marche droit à lui, le pousse et lui présente à la fois l'éclair et la mort.

Toujours il dirige ses coups au siège de la vie, toujours ses coups partent avec la menace. L'agile gascon fuit, revient, et se dérobe avec légèreté au fer qui le poursuit ; tantôt avec son bouclier, tantôt avec son épée, il cherche à tromper la fureur de son ennemi.

Mais il est moins prompt à se défendre que Tancrède à l'attaquer ; déjà son bouclier est brisé, déjà son casque est percé et son armure ensanglantée ; son fer n'a pu encore atteindre le héros ; il éprouve la crainte et les remords, il est déchiré par l'amour, la honte et la vengeance.

Enfin, dans son désespoir, il veut tenter les derniers efforts ; il jette son bouclier, saisit des deux mains son épée encore altérée de sang, fond sur Tancrède et lui décharge un coup furieux sur la cuisse gauche.

Il lui en porte un second sur le front ; le crâne en retentit ; le casque n'est point percé, mais le héros fléchit et chancelle ; enflammé de colère, l'œil en feu, de ses regards étincelants il dévore son ennemi.

Le perfide ne peut plus soutenir ce terrible aspect, il croit déjà sentir le fer qui frémit dans ses entrailles ; il recule, et le coup va frapper une colonne qui s'élève à l'extrémité du pont ; des étincelles volent en l'air, et le cœur de l'apostat est glacé d'épouvante.

Il fuit ; Tancrède le poursuit ; déjà il l'atteint et de ses pas presse ses pas, mais tout à coup les flambeaux disparaissent, les étoiles s'éteignent, un lugubre voile s'étend sur la nature, et le ciel désert n'a plus d'astres ni de clarté.

Au milieu de ces ombres et de cette nuit enchantée le vainqueur ne suit plus, ne voit plus son ennemi ; il avance au hasard ses pas tremblants et mal assurés ; ils tombent sur le seuil d'une porte qui soudain roule et se referme sur lui ; captif dans un noir cachot les ténèbres et l'horreur l'environnent.

Tel le poisson battu par les flots d'une mer agitée fuit dans les eaux tranquilles et dormantes du lac de Côme, mais cet asile devient sa prison, et une barrière impénétrable s'oppose à son retour.

En vain d'une main vigoureuse le héros ébranle la porte, ses forces se consomment en efforts inutiles ; cependant une

voix lui crie : « Prisonnier d'Armide, vainement tu tentes d'échapper à ses fers.

« Ne crains point la mort ; vivant au fond de ce tombeau, tu y verras couler une nuit éternelle ». Il ne répond point, il étouffe dans son cœur ses soupirs et ses peines, mais en lui-même il accuse l'amour, le sort, son imprudence, et les artifices dont il est la victime ; il se dit : « Perdre la vue de ce soleil qui éclaire la nature, ce n'est qu'un léger malheur.

« Mais je te perds, ô soleil de ma vie ! je te perds, et peut-être jamais tes rayons ne ranimeront mes déplorables jours » ! Le souvenir d'Argant vient encore redoubler ses ennuis. Ah malheureux, dit-il, j'ai violé mon devoir et mes serments ! ô crime, ô honte éternelle ! j'ai mérité les mépris et les dédains d'un Sarrasin ».

Ainsi, tour à tour, l'amour et l'honneur le rongent et le déchirent ; pendant qu'il se livre à sa douleur, l'audacieux Argant s'indigne de fouler encore la plume oiseuse. Son cœur, farouche ennemi de la paix, est altéré de sang et affamé de gloire. Ses blessures saignent encore, mais déjà il appelle l'aurore qui doit ramener le jour du combat.

La nuit qui la précéda, le cruel, à peine un moment ferme sa paupière ; le ciel est encore obscur, un faible rayon de lumière n'a point encore doré le sommet de la montagne, déjà il se lève. Apporte-moi mes armes, crie-t-il à son écuyer qui les tient toutes prêtes. Ce ne sont point ses armes accoutumées, celles-ci sont un présent superbe d'Aladin.

Il les regarde à peine et s'en revêt ; leur énorme poids ne fatigue point ses épaules ; à son côté pend son antique et formidable épée : telle, dans les airs enflammés, brille une comète dont l'horrible et sanglante chevelure détruit les états, amène les maladies, et par d'affreux présages épouvante les rois.

Tel parut Argant sous ses armes étincelantes : ses yeux sinistres roulent ivres de sang et de colère, l'horreur de la mort respire dans tout son maintien, la mort tout entière respire sur son front ; il n'est point d'âmes, si fermes si courageuses, que n'effraye un seul de ses regards ; il tient dans sa main son épée nue ; avec des cris menaçants il l'agite, il la secoue, et frappe les airs et les ombres.

« Bientôt, dit-il, ce brigand chrétien, cet audacieux qui veut s'égalier à moi, tombera sous mes coups, et tout sanglant il roulera dans la poussière ; ses yeux verront mon bras, en dépit de son Dieu, lui arracher ses armes et ses dépouilles, sa bouche mourante me conjurera de ne le point faire servir de pâture aux chiens, et je repousserai sa prière ».

Tel un taureau en proie aux fureurs d'un amour jaloux mugit horriblement et par ses mugissements réveille son courage et sa vengeance ; il aiguise contre les troncs ses cornes menaçantes ; il lutte contre les vents ; ses pieds frappent la terre ; et de loin il défie son rival à un combat sanglant et mortel.

Tel et plus furieux encore Argant appelle le héraut, et d'une voix entrecoupée : « Va, dit-il, au camp des Chrétiens, annonce au vengeur du Christ le combat et la mort ». Lui-même il monte à cheval, et, précédé de son prisonnier, il sort de Jérusalem, et d'un pas précipité il franchit les collines.

Cependant le cor résonne et ses sons répandent au loin l'horreur et l'effroi ; tel le bruit du tonnerre retentit dans le cœur des mortels. Déjà les princes chrétiens sont rassemblés dans la tente du général. Là le héraut prononce le défi, nomme Tancrede et n'exclut personne.

Godefroy plein de trouble et d'incertitude promène autour de lui des regards lents et prolongés ; ses yeux ni sa pensée ne rencontrent personne qui puisse fixer son choix ; la fleur des guerriers a disparu, on ignore le sort de Tan-

crède; Bohémond est éloigné; l'invincible héros qui a immolé le fier Norvégien erre exilé loin du camp.

Les plus braves, les plus fameux guerriers, victimes de la perfide Armide, ont suivi ses pas et sont cachés dans le silence d'une profonde nuit; les autres, moins vigoureux et moins intrépides, se tiennent debout, la langue glacée et la honte sur le front. La crainte fait taire l'honneur dans leur âme, et aucun n'ose briguer une gloire que tant de périls environnent.

A ce silence, à cet aspect, au signe trop certain de leur faiblesse, Godefroy s'enflamme d'un généreux courroux; soudain il se lève: « Ah je serais trop indigne de la vie, s'écrie-t-il, si je refusais de l'exposer aujourd'hui, si je souffrais que l'infidèle bravât impunément tous les Chrétiens et insultât à leur honte!

« Assis et loin du danger, que tous nos guerriers soient les spectateurs oisifs de mon combat; allons, donnez-moi mes armes ». Soudain ses armes lui sont apportées; mais le sage Raymond qui dans un âge mûr a une prudence plus mûre et dont la vigueur encore ne cède point à celle des guerriers qui sont présents, Raymond s'avance.

« Il ne sera pas dit, Seigneur, qu'en exposant ta tête tu exposeras toute l'armée; tu n'es point un soldat, tu es notre général, et ta perte serait la perte commune; c'est sur toi que la foi s'appuie; c'est sur toi qu'est fondé l'empire des Chrétiens; c'est par toi que le joug des enfers doit être brisé; le sceptre est dans tes mains pour diriger notre courage, c'est à nous de manier le fer et de montrer de l'audace.

« Moi-même, quoique courbé sous le poids des ans, j'irai combattre le premier; que d'autres se dérobent aux dangers, moi je ne veux pas que la vieillesse me serve d'excuse. Ah! que ne suis-je encore à la fleur de mes ans! que n'ai-je et votre jeunesse et vos forces, ô vous que la crainte retien

dans ces retranchements, vous que la colère, la honte du moins ne peuvent animer contre ce barbare qui vous provoque et vous outrage!

« Que ne suis-je encore tel que j'étais quant aux yeux de toute l'Allemagne, à la cour de Conrad, je perçai, j'immolai le farouche Léopold! la chute de cet ennemi fut pour ma valeur un plus noble trophée que si seul et sans armes un de nos guerriers mettait en fuite une troupe nombreuse de ces vils Sarrasins.

« Ah si j'avais encore les mêmes forces, si mon sang, comme alors, brûlait encore dans mes veines, j'aurais déjà terrassé l'orgueil de l'Infidèle! mais tout vieux, tout débile que je suis, mon cœur n'est point encore glacé et ne connaît point l'épouvante; je mourrai sur le champ de bataille, mais du moins le barbare ne triomphera point de sa victoire. Allons, je vais m'armer, ce jour sera le plus illustre de mes jours ».

Ainsi parla le généreux vieillard; son discours réveille dans tous les cœurs la valeur et l'audace, ces guerriers muets et timides deviennent tout à coup ardents, impétueux; tous acceptent le combat, tous briguent l'honneur d'être choisis. Baudouin, Roger, Guelfe, les deux Guy, Étienne et Garnier y prétendent.

Ce Pyrrus dont l'heureuse adresse valut à Bohémond la conquête d'Antioche, Évrard l'écoissais, l'irlandais Rodolphe, et Rosmond l'anglais brûlent d'obtenir la préférence; vous ne le désirez pas moins, Gildippe, Odoard, tendres amants, fidèles époux.

Mais plus qu'eux tous le généreux vieillard fait éclater son courage et son audace; déjà il est armé, son casque seul lui manque encore: « O vivante image de l'antique valeur, lui dit Godefroy, que nos guerriers s'instruisent à ton école et se forment par ton exemple! c'est en toi que brillent dans tout leur éclat les talents, la discipline et la valeur.

« Ah si j'avais dix jeunes guerriers dont la bravoure égalât la tienne, bientôt je verrais tomber le trône de l'erreur ! bientôt du couchant à l'aurore, j'aurais arboré l'enseigne triomphante de la Croix. Mais cède à ma prière et réserve ta tête pour de plus nobles soins. Souffre que le sort nomme le guerrier qui doit combattre l'infidèle.

« Ou plutôt ce sera Dieu qui commande à la fortune et à la destinée ». Mais Raymond toujours obstiné, veut que son nom soit écrit parmi les autres noms. Godefroy les reçoit dans son casque, les mêle et les secoue ; le premier qui sort est celui du comte de Toulouse.

A ce nom un cri de joie se fait entendre ; personne n'ose blâmer le sort qui l'a nommé. Le vieillard montre sur son front une vigueur nouvelle, la jeunesse en sa fleur renaît sur son visage. Tel le serpent, orgueilleux de l'or dont il brille, étale au soleil les richesses d'une peau nouvelle et dresse dans les airs sa superbe tête. Bouillon surtout applaudit à ce choix et annonce à Raymond l'honneur et la victoire.

Il détache son épée et la présentant au vieillard : « Voilà, dit-il, le fer que jadis le rebelle Saxon portait dans les combats ; je le lui arrachai, je lui arrachai aussi sa coupable vie ; toujours ce fer m'a donné la victoire ; prends-le, puisse-t-il n'être pas moins heureux dans tes mains » !

Cependant l'audacieux Argant exhale son impatience par des menaces et des cris. « O peuples indomptés, dit-il, fameux héros de l'Europe, un homme seul vous défie ! qu'il vienne ce fier Tancrede s'il compte tant sur sa valeur ? Veut-il attendre dans son lit ces ombres qui ont déjà protégé sa faiblesse ?

« S'il n'ose paraître, qu'un autre vienne à sa place. Cavaliers, fantassins, venez tous ensemble, puisque dans une armée si nombreuse il n'est pas un guerrier qui ose se mesurer seul avec moi ! voilà le tombeau où reposa le fils de

Marie. Que n'avancez-vous ? que n'acquitez-vous vos vœux ? ce chemin y conduit. A quelle autre entreprise réservez-vous votre courage et vos forces ?

Ainsi le barbare outrageait les Chrétiens ; ses discours les aigrissent et les blessent ; mais Raymond, plus irrité qu'eux tous, ne peut plus souffrir cet affront. Sa valeur devient farouche et s'allume du feu de la colère. Impétueux, il s'élance sur un coursier qui a la vitesse de l'aigle dont il emprunte son nom.

Il naquit sur les bords du Tage ; là, quand le printemps ramène l'amour et les zéphyr, la cavale pleine d'une fureur nouvelle, la bouche béante, reçoit l'haleine féconde des vents, conçoit et devient mère.

Sans doute *Aquilin* dut sa naissance à l'air le plus subtil et le plus léger ; s'il court sur l'arène, s'il bondit, s'il caracole, il n'imprime point la trace de ses pas. Monté sur ce coursier le vieillard s'avance et lève au ciel ses regards.

« O Dieu, s'écrie-t-il, ô toi qui dans la vallée de Thérébinthe guidas, contre l'impie Goliath, un bras sans expérience, toi qui fis tomber ce fier destructeur d'Israël sous la fronde d'un simple berger, renouvelle, ô mon Dieu, cet exemple ! abats l'Infidèle sous mes coups ! que son orgueil expire sous la main d'un faible vieillard, comme celui du Philistin sous celle d'un enfant » !

Il dit, et sa prière s'élève vers les célestes demeures sur les ailes de l'espérance, l'Éternel la reçoit, et, dans sa milice immortelle, il choisit un ange qui défendra Raymond et l'arrachera vainqueur des mains de l'impie.

L'ange qui fut commis pour veiller sur son berceau, et dont les soins dirigèrent son enfance dans le chemin pénible de la vie, sera encore chargé de ses destins ; appelé à ce noble emploi, il monte sur le rocher où reposent les armes de la divinité.

Là se conserve cette lance qui fit périr le serpent ; là les

traits de la foudre, et ces traits invisibles qui portent aux nations la peste et les horribles fléaux ; là est suspendu ce trident redoutable, la terreur première des mortels, ce trident qui ébranle la terre jusque dans ses fondements et renverse les cités.

Parmi ces armes étincelle un bouclier du diamant le plus pur : vaste, immense, il couvrirait tous les pays qui séparent l'Atlas du Caucase ; c'est ce bouclier qui défend les princes justes et les peuples vertueux ; l'ange le prend et, toujours invisible, il vole auprès de son cher Raymond.

Cependant les remparts sont couverts d'une foule d'avidés spectateurs ; le tyran envoie Clorinde avec sa troupe se poster sur le penchant de la colline ; de l'autre côté s'avancent des Chrétiens en ordre de bataille ; au milieu le terrain libre offre aux combattants une vaste arène.

Argant regarde et ne voit point Tancrède, mais un guerrier inconnu se présente à sa vue. « Grâce à ton destin, lui dit le comte, celui que tu cherches est allé dans d'autres lieux, mais ne triomphe pas encore ; tu me vois prêt à te combattre, je puis le remplacer, je puis être le troisième qui se mesure avec toi ».

Le superbe en sourit : « Que fait donc Tancrède ? lui dit-il, quel objet l'arrête ? Il bravait le ciel, et aujourd'hui toute sa confiance est dans sa fuite ; qu'il se cache au centre de la terre, dans l'abîme des eaux, il n'est point d'asile qui puisse le sauver de mes coups. — Tu mens, répliqua Raymond, quand tu dis qu'un héros tel que Tancrède fuit devant toi ! jamais ta valeur n'égala la sienne ».

Le Circassien frémit de colère : « Viens, s'écrie-t-il, je t'accepte à sa place ; bientôt on verra comme tu soutiendras la folle témérité de tes discours ». Tous deux s'avancent et dirigent contre le casque l'un de l'autre leurs redoutables lances. Raymond atteint l'Infidèle, mais le coup qu'il lui porte ne peut l'ébranler.

Le fier Argant pour la première fois voit tromper ses efforts et frappe en vain ; l'invisible bras détourne ses coups loin du pieux guerrier qu'il défend. Le barbare mord ses lèvres de fureur, vomit des blasphèmes, brise sa lance, prend son épée et fond sur son ennemi.

Son coursier se précipite la tête baissée ; Raymond se dérobe au choc, se jette sur la droite et frappe Argant au front. L'Égyptien revient, le comte l'évite encore ; cependant son casque est atteint, mais le casque plus dur que le diamant est toujours impénétrable.

Enfin le cruel Circassien le serre et veut s'attacher à lui ; Raymond qui craint de plier sous cet énorme fardeau cède, puis revient à la charge, s'éloigne, se rapproche, et semble avoir des ailes ; son coursier, souple et docile, d'un pas toujours sûr, obéit à la main qui le guide.

Tel un général qui assiège une tour environnée d'un marais, ou placée sur le sommet d'une montagne, tente tous les accès, emploie tous les stratagèmes ; tel Raymond recule, avance, décrit mille cercles et mille détours. La cuirasse et le casque du Sarrasin résistent à ses efforts ; il cherche des endroits plus faibles et qui puissent livrer un passage à son épée.

Déjà l'armure d'Argant est percée de plusieurs coups ; déjà elle est teinte de sang ; la sienne est encore tout entière et son cimier n'est pas même entamé. En vain la rage du Sarrasin s'allume, en vain il frappe, son courroux se perd en efforts inutiles ; mais toujours infatigable, il redouble et devient plus terrible.

Enfin, après mille coups, il en porte un qui va tomber d'aplomb sur le comte ; son coursier, tout agile qu'il est, ne pourrait le sauver du trépas, mais le bras invisible est toujours étendu sur lui et les efforts du Sarrasin expirent sur le céleste bouclier.

L'épée se brise et vole en éclats ; Argant, qui les voit, en

croit à peine ses yeux ; interdit, il regarde sa main désarmée et s'étonne de la résistance qu'il éprouve.

C'est sur le bouclier de Raymond qu'il croit avoir brisé son épée ; Raymond le croit comme lui ; il ignore toujours le secours que le ciel lui prête ; mais à la vue d'un ennemi sans armes, le héros s'arrête et dédaigne une lâche victoire et des dépouilles qu'il peut enlever sans péril.

Il allait dire au Sarrasin, prends une autre épée, mais tout à coup il songe que dans ses mains est l'honneur des Chrétiens, que sa honte sera la leur ; il ne veut point une indigne victoire, mais il ne veut point hasarder la gloire commune. Pendant qu'il balance, Argant lui lance la poignée de son épée.

Lui-même il pousse son coursier et veut corps à corps lutter contre Raymond. Le héros est atteint à la joue, mais sans se troubler il se dérobe au bras vigoureux qui va le saisir et blesse cette main qui, semblable à la serre du vautour, allait s'attacher à sa proie.

Il va, revient, s'avance, se replie et toujours porte au Sarrasin les plus terribles coups ; il réunit contre lui toute sa force, toute son adresse, tout ce que peut et le dépit et la colère. Le ciel et la fortune secondent ses efforts.

Argant, couvert de son armure, soutenu par son propre poids, résiste immobile et toujours intrépide à ses attaques. Tel, au milieu d'une mer orageuse, sans gouvernail, sans voiles et sans mât, un vaisseau lutte contre les flots ; ses flancs formés du chêne le plus dur bravent encore la fureur de l'onde et défendent les matelots du désespoir et de la mort.

Argant, tu périssais quand Belzébuth vint t'arracher au trépas. Au sein d'une nuée Belzébuth compose un fantôme à figure humaine ; il lui donne les traits et les armes de l'altière Clorinde ; il lui donne et sa voix et son geste et son port.

Le fantôme s'approche d'Oradin qui excelle à lancer des flèches. « O fameux Oradin, lui dit-il, ô toi dont la flèche docile va frapper le but que lui marque ton œil, quel malheur si ce héros, le rempart de la Palestine, périssait dans ce combat, si son ennemi chargé de ses dépouilles retournerait triomphant et tranquille dans son camp !

« Fais briller ton adresse ; abreuve tes flèches dans le sang du brigand français ; cet exploit te comblera de gloire et la reconnaissance de ton maître t'assure un prix égal à ton mérite ». Il dit, et séduit par ses promesses, Oradin prend dans son carquois une flèche meurtrière et bande son arc.

La corde frémit, le trait vole en sifflant dans les airs, perce la cuirasse de Raymond et s'arrête à sa peau qu'il effleure. Le céleste guerrier affaiblit le coup et ne permit pas qu'il fit une blessure plus profonde.

Le comte arrache la flèche ; il voit jaillir son sang ; d'un ton menaçant et plein d'indignation il reproche au Sarrasin la foi violée. Godefroy qui toujours a les yeux attachés sur Raymond voit la perfidie ; il croit que la blessure est mortelle, il soupire, et son cœur est glacé d'effroi.

De l'œil et de la voix il excite ses guerriers à le venger. Soudain les visières s'abaissent, les lances sont en arrêt et les coursiers se précipitent ; en un instant, Chrétiens, Sarrasins, tout s'ébranle. La plaine disparaît sous le tourbillon de poussière qui la couvre et s'élève jusqu'au ciel.

L'air retentit du bruit des casques, des boucliers qui se heurtent et des lances qui se brisent ; les chevaux, les cavaliers tombent renversés et confondus, tout est couvert de morts et de mourants ; on n'entend que des cris, des gémissements, des soupirs, le carnage s'échauffe ; on se mêle, on se presse, on s'abat, on s'égorge.

Argent, dégagé de son ennemi, s'élançe au milieu de la foule, arrache à un guerrier une massue de fer, rompt les

Chrétiens, les renverse, les foule aux pieds et s'ouvre un large chemin ; il ne cherche que Raymond, il tourne contre lui seul et son fer et sa colère et sa fureur. Tel qu'un lion affamé, il semble vouloir le dévorer.

Mais nombre de Chrétiens l'environnent et arrêtent ses pas et sa vengeance. Orman, Roger de Bernaville, les deux Guy, les Gérard, le serrent et l'attaquent. Rien ne ralentit ses coups ; il devient plus furieux par la résistance qu'il éprouve ; telle la flamme captive s'échappe de sa prison, et plus terrible porte au loin la destruction et la ruine.

Orman expire ; un des Guy est blessé ; Roger tombe avec les morts, faible et languissant. Mais la foule se presse, un cercle épais et menaçant d'hommes et d'armes environne le Sarrasin ; seul il soutient tout l'effort des Chrétiens ; seul il balance la destinée. Cependant Bouillon appelle son frère : « Marche, lui dit-il, avec ta troupe.

« Porte-toi sur la gauche où le combat est plus furieux et enveloppe l'ennemi ». Baudouin s'avance ; le mol asiatique ne peut soutenir le choc des Chrétiens ; il cède, il plie, les rangs sont rompus, les chevaux, les cavaliers, les drapeaux, tout tombe, tout est renversé.

La droite est entraînée dans la déroute ; Argant seul résiste ; pendant qu'à ses côtés tout fuit, tout se précipite, seul il s'arrête et montre aux Chrétiens un front menaçant. Tel et moins terrible encore serait un géant qui, avec cent mains et cent bras, frapperait de cinquante épées et se couvrirait de cinquante boucliers.

Il soutient et le choc des chevaux et le choc des guerriers ; seul il lutte contre toute une armée ; ses armes sont brisées, son corps est déchiré, son sang coule avec sa sueur ; il semble ne pas s'en apercevoir ; mais les infidèles l'environnent, le pressent et l'entraînent dans leur fuite.

Il cède au torrent, mais des regards et de la voix il défie encore l'ennemi ; la terreur respire dans ses yeux, la

menace est dans sa bouche; il cherche en vain à retenir cette troupe fugitive.

Son courage, ses efforts, ne peuvent ni l'arrêter ni la rallier, leur crainte ne connaît plus le frein de la discipline, ils n'écoutent ni les prières, ni les ordres. Cependant Bouillon, qui voit la fortune propice à ses desseins, suit le cours de sa victoire et envoie de nouveaux secours aux vainqueurs.

Si le ciel n'en eût autrement décidé, ce jour allait être pour les chrétiens un jour de triomphe et le terme de leurs travaux; mais la troupe infernale qui voit dans ce combat chanceler son empire rassemble tout à coup les nuages et déchaîne les tempêtes.

Un voile ténébreux dérobe aux yeux des mortels le soleil et sa clarté, une sombre horreur couvre le ciel que sillonnent les éclairs, la foudre gronde, la grêle tombe, ravage les prairies, inonde les plaines; les arbres sont brisés, le fougueux ouragan ébranle et les chênes et les rochers et les collines.

La pluie et le vent, la grêle et les éclairs frappent tout à la fois contre les Chrétiens. Une fatale terreur étonne leur audace et les arrête, quelques-uns se rallient autour de leurs drapeaux; mais Clorinde qui voit leur désordre et leur trouble saisit le moment favorable et pousse son coursier.

« Amis, s'écrie-t-elle, le ciel combat pour nous; il venge nos droits, sa colère nous épargne et ne frappe que sur nos ennemis. Déjà tremblants, déjà vaincus, il leur enlève et le jour et leurs armes. Allons, marchons où le destin nous conduit ».

Ainsi elle anime ses guerriers et se précipite sur les Chrétiens; elle rit de leurs efforts impuissants, les abat et les accable. Argant revient lui-même et reporte à ses vainqueurs les alarmes et la mort. Ils abandonnent le champ de bataille et tournent le dos à la tempête et à l'ennemi.

Fugitifs, poursuivis et par l'enfer et par les mortels, leur sang coule et se mêle avec les ruisseaux dont la plaine est inondée. Dans la foule obscure des morts et des mourants Pyrrus et le brave Rodolphe tombent sans vie, l'un de la main de Clorinde et l'autre sous les coups d'Argant.

Ainsi fuyaient les Chrétiens ; les démons et les Infidèles ne cessent de les poursuivre ; Godefroy seul oppose aux armes et à la tempête un front intrépide ; il gourmande ses chefs, et, placé à l'entrée du camp, il rassemble ses troupes éperdues.

Deux fois il pousse son coursier contre le cruel Argant et l'arrête deux fois, deux fois l'épée à la main il enfonce les bataillons ennemis les plus épais. Enfin lui-même avec les siens il se retire à l'abri des retranchements et abandonne la victoire. Les Sarrasins regagnent la ville, et les Chrétiens, fatigués, abattus, se renferment dans leur camp.

Ils n'y trouvent pas encore un asile contre la tempête ; toujours et l'orage et les ténèbres les poursuivent. L'eau pénètre dans les tentes ; le vent les déchire, les arrache et les disperse. Les cris, les vents, le tonnerre et la pluie, par un horrible accord épouvantent la nature.

CHANT VIII

Le tonnerre ne grondait plus ; l'orage avait cessé, et les vents retenaient leurs bruyantes haleines ; l'aurore au front de roses, aux pieds d'or, sortait de son céleste palais. Mais les cruels moteurs des tempêtes ne suspendaient point encore le cours de leurs noirs projets : Astaroth, l'un d'eux, adresse ce discours à la discorde sa sœur :

« Tu vois ce guerrier qui a échappé au bras vengeur du héros qui soutient notre empire, nous ne pouvons plus arrêter ses pas, il va raconter aux Latins la triste destinée de son généreux maître et de ses compagnons ; il leur révélera des secrets importants, qui peut-être les forceront à rappeler le fils de Berthold.

« Tu sais combien ce retour nous serait funeste ; combien il nous importe de le prévenir, ou par la force, ou par l'adresse. Descends parmi les Chrétiens ; fais tourner contre eux-mêmes tout ce que ce guerrier leur dira pour leur avantage ; répands tes fureurs, verse tes poisons dans le cœur du Latin, de l'Helvétien et de l'Anglais, excite le tumulte et a vengeance, porte dans tout le camp le désordre et la confusion.

« Cet exploit est digne de toi, tu l'as promis à notre monarque ». Il dit et le monstre aussitôt vole à cette sinistre entreprise. Cependant le guerrier arrive au camp des Chrétiens : « De grâce, leur dit-il, conduisez-moi à votre général ».

Une foule curieuse de l'entendre accompagne ses pas, il s'incline avec respect et veut baiser cette main redoutée qui

fait trembler l'Asie. « Héros invincible, dit-il, dont la renommée ne connaît de bornes que l'océan et les étoiles, je voudrais t'apporter de plus heureuses nouvelles ». A ces mots il soupire, ensuite il ajoute :

« Suénon, le fils unique du monarque Danois, la gloire et l'appui de sa vieillesse, brûlait de venir sous tes drapeaux s'associer aux guerriers qui, par tes conseils, ceignirent l'épée pour venger Jésus-Christ ; la crainte des dangers, des fatigues, la vue du trône qui lui était destiné, sa tendresse pour un père accablé d'années, rien ne put éteindre dans ce cœur généreux le zèle qui l'enflammait.

« Il voulait sous un maître si renommé apprendre l'art dur et pénible de la guerre ; son âme s'indignait de son obscurité ; la gloire de Renaud, qui tout jeune encore égalait les plus fameux guerriers, le remplissait de honte et d'émulation. Mais plus que tout autre sentiment le désir d'une gloire immortelle et céleste embrasait son courage.

« Impatient, il se met à la tête d'une troupe d'audacieux guerriers, prend le chemin de la Thrace et marche vers Byzance ; là l'empereur grec l'accueille dans son palais, là il reçoit de ta part un courrier qui lui raconte et la prise d'Antioche, et la honte de la Perse qui toute entière semblait s'être armée pour la reprendre.

« Il lui parle de toi, de tes héros, il lui parle de Renaud, lui dit et la fuite généreuse de ce jeune guerrier, et les exploits qui, parmi vous, ont signalé son courage.

« Il ajoute enfin que déjà vous êtes aux portes de Jérusalem, prêts à foudroyer ses murailles, il l'invite à venir au moins partager votre dernière victoire. Ce discours embrase son jeune courage, une heure lui paraît un siècle, il brûle de combattre les Sarrasins et de tremper ses mains dans leur sang.

« Il semble que votre valeur soit un reproche de sa lâcheté ; dévoré par la honte, il résiste aux conseils, il est

sourd à la prière. Le seul danger qu'il craigne, c'est de ne pas partager tes dangers et ta gloire ; il n'en connaît, il n'en conçoit point d'autre.

« Lui-même il précipite son sort, à peine dans l'ardeur qui le presse, il attend, pour partir, les premiers rayons de l'aurore ; le chemin le plus court est celui qu'il préfère. Il ne cherche à éviter ni les passages difficiles, ni les contrées qu'habitent nos cruels ennemis ; nous suivons en aveugles le chef qui nous guide.

« Ici la faim nous assiège ; plus loin la nature nous oppose des barrières ; partout il faut combattre, mais nous triomphons de tous les obstacles. Nous immolons, nous dispersons nos ennemis. Rassurés par nos victoires, enorgueillis par nos succès, nous touchions enfin aux frontières de la Palestine.

« Là nos coureurs nous annoncent qu'ils ont entendu le bruit des armes, qu'ils ont vu flotter des enseignes, que tout leur fait craindre l'approche d'une formidable armée. L'intrépide Suénon toujours inébranlable dans ses desseins ne change ni de couleur ni de ton ; d'un œil calme et serein il voit la pâleur sur le front de ses guerriers.

« Compagnons, s'écrie-t-il, ce jour nous donnera ou la palme de la victoire, ou la palme du martyr. J'espère la première ; je ne désire pas moins la seconde qui avec plus de mérite nous promet encore plus de gloire. Un jour ce camp sera un temple consacré à notre mémoire, et les races futures y viendront révéler nos tombeaux, ou contempler nos trophées.

« Il dit et place des sentinelles, distribue les emplois et les travaux et ordonne que tous se couchent armés. Lui-même ne quitte ni son casque ni sa cuirasse. Au milieu de la nuit, au moment où tout repose dans le silence, tout à coup d'affreux hurlements troublent les airs et font trembler la terre.

« On crie aux armes ! Suénon le premier vole à tête du camp ; l'audace étincelle dans ses yeux, son visage est en feu. On nous attaque, un cordon épais nous serre et nous environne, une forêt de lances et d'épées nous enveloppe, une nuée de fléchés s'épanche sur nos têtes.

Dans ce choc inégal chacun de nous a vingt ennemis à combattre, plusieurs sont frappés, plusieurs expirent dans les ténèbres par des coups inconnus. Mais le nombre des morts, le nombre des blessés est caché dans les ombres et la nuit couvre nos malheurs et nos exploits.

« Cependant Suénon se fait partout reconnaître à la vigueur de son bras, à la pesanteur de ses coups ; des ruisseaux de sang coulent autour de lui, des cadavres entassés lui font un rempart, de quelque côté qu'il tourne ses pas, il porte la terreur dans ses yeux et la mort dans sa main.

« Nous combattons jusqu'à ce que l'aurore vienne éclairer le ciel de ses premiers rayons ; en dissipant les horreurs de la nuit sa clarté nous révèle les horreurs de la mort. Ce jour si désiré ne présente à nos yeux qu'un spectacle de terreur et de pitié. Tout notre camp est jonché de cadavres et couvert de nos débris.

« Nous étions deux mille, à peine nous restons cent. A la vue de tant de sang répandu, de tant de morts entassés, je ne sais si le cœur du héros se troubla, mais son front n'en fut point altéré. Compagnons, nous dit-il en élevant la voix, suivons ces généreux guerriers, marchons comme eux au bonheur et à la gloire par la route que leur sang nous a tracée.

« Il dit, et souriant à la mort qui s'approche, il oppose au torrent débordé sur lui une constance et un courage intrépides ; il n'est point d'armure, fût-elle de l'acier, du diamant le plus impénétrable, qui puisse résister aux coups que frappe son bras. Bientôt tout son corps n'est plus qu'une plaie.

« Cadavre indompté, ce n'est plus la vie, c'est la valeur seule qui le soutient et l'anime encore. Sans se ralentir, il rend coup pour coup ; plus il est blessé, plus il devient terrible. Enfin un guerrier à l'œil farouche, au maintien formidable, fond sur lui avec fureur ; et secondé d'une foule de siens, après un combat long et opiniâtre, il renverse le héros.

« Il tombe ce prince généreux, il tombe et ne laisse après lui personne pour le venger. O sang noblement répandu, ô restes déplorables du meilleur des maîtres, vous m'êtes témoins que je ne fus point avare de ma vie ! je bravai le fer, j'affrontai tous les dangers, et si le ciel eût marqué là le terme de mes jours, je méritai d'obtenir le trépas.

« Au milieu de tous mes compagnons morts, seul je tombai encore vivant, mais sans sentiment et sans connaissance ; un noir bandeau s'épaissit sur mes yeux, mes sens s'assoupirent, mes paupières se rouvrirent enfin ; il me sembla qu'il était nuit ; à mes regards incertains s'offrit une lueur faible et tremblante.

« Je n'avais pas encore la force de distinguer les objets, j'étais en cet état qui est entre la veille et le sommeil ; mes yeux s'ouvraient et se fermaient tour à tour ; mes blessures qu'irritaient la fraîcheur de la nuit et l'humidité de la terre sur laquelle j'étais couché, m'avertissaient de mon existence par le sentiment cruel de ma douleur.

« Cependant cette lueur s'avance, j'entends un faible murmure qui s'approche et s'arrête auprès de moi. Je soulève, avec peine, ma débile paupière ; je vois deux hommes couverts d'une longue robe et un flambeau à la main. L'un d'eux me dit : ô mon fils, espère en Dieu dont le bras soutient la vertu et dont la grâce prévient nos prières.

« Il étend sa main pour me bénir, et d'un air recueilli prononce, à demi voix, des mots que j'entendis peu, que je compris encore moins. Lève-toi, ajouta-t-il. Soudain je me lève plein de force et d'allégresse, je ne sens plus mes bles-

sures, il semble qu'une vigueur nouvelle circule dans mes membres.

« Interdit je les regarde ; mon âme étonnée ne peut en croire mes yeux. Homme de peu de foi, me dit le vieillard, tu doutes encore ? où s'égareront tes pensées ? ce ne sont point des fantômes que tu vois, nous sommes des serviteurs de Jésus-Christ ; pour le suivre, nous avons fui un monde séducteur et ses vains attraits ; ici loin des humains, nous vivons dans un désert sauvage.

« Ce Dieu qui règne sur l'univers et qui, pour opérer les plus grands miracles, ne dédaigne pas les plus vils instruments, m'a choisi pour sauver tes jours ; il ne veut point qu'on laisse privé des honneurs suprêmes ce corps où habita une si belle âme et qui doit, immortel et glorieux, se réunir un jour avec elle.

« Suénon aura un tombeau digne de sa valeur, les races futures viendront y offrir leurs hommages et leurs vœux. Lève les yeux vers le ciel ; regarde cette étoile qui brille comme le soleil ; ses rayons vont te conduire au lieu où repose le corps de ton maître.

« Soudain de cet astre lumineux, ou plutôt de ce soleil descend un rayon qui, semblable à une ligne d'or, se prolonge jusque sur le corps du héros ; l'éclat de sa lumière couvre ses blessures. Dans ces restes sanglants, défigurés, je reconnais mon maître.

« Il n'était point couché le visage contre terre, mais tourné vers le ciel, où avaient aspiré tous ses désirs ; sa main droite fermée pressait encore son épée et semblait prête à frapper. La gauche posée sur sa poitrine paraissait implorer la clémence céleste.

« De mes larmes j'arrose ses blessures et j'épanche une douleur que rien ne peut affaiblir. Le vieillard lui ouvre la main droite et prend son épée. Ce fer, me dit-il, qui aujourd'hui a versé tant de sang et qui en est encore tout

trempé, est, comme tu sais, un ouvrage achevé ; il n'en est point de plus parfait dans l'univers.

« Le ciel ne veut pas qu'il reste inutile ; il faut que de la main d'un héros il passe dans une main aussi vaillante qui le manie avec autant de force et d'adresse, mais qui le conserve plus longtemps et qui le fasse servir à venger son premier maître.

« Soliman a immolé Suénon ; l'épée de Suénon doit immoler Soliman. Prends-la, va sous les murs de Jérusalem, dans le camp des Chrétiens ; ne crains point que de nouveaux obstacles arrêtent tes pas dans les pays que tu vas parcourir ; le bras qui te conduit abaissera devant toi les barrières qui pourraient fermer ton passage.

« Le ciel veut que cette voix qu'il t'a conservée publie la piété, la valeur et l'audace de ton généreux maître ; il veut que son exemple donne à la religion de nouveaux vengeurs, et qu'après plusieurs lustres écoulés il enflamme encore les héros futurs.

« Je dois te faire connaître celui qui héritera de cette épée : c'est le jeune Renaud, ce guerrier à qui tout cède la palme de la valeur ; tu la lui remettras, tu lui diras que le ciel et l'univers n'attendent que de lui seul la vengeance due à Suénon. Pendant que j'écoute en silence un nouveau miracle attire mes regards.

« Je vois s'élever un superbe tombeau qui embrasse le corps du héros et se referme sur lui. Une main invisible y trace son nom, ses exploits et ses vertus ; je contemple, et le monument, et l'inscription, mes yeux ne peuvent s'en détacher.

« Dans ce tombeau, dit le vieillard, le corps de ton maître reposera auprès de ses fidèles amis, pendant qu'heureuses au sein de la divinité leurs âmes s'enivreront d'un amour immortel. Tes pleurs ont payé à leurs cendres le tribut qui leur était dû ; il est temps que tu goûtes quelque

repos. Ma retraite sera ton asile jusqu'à ce que l'aurore vienne te réveiller pour reprendre ton voyage.

« Il dit et me conduit, tantôt par des hauteurs, tantôt par des vallons ; je me traîne avec peine sur ses pas ; enfin nous arrivons à l'entrée d'une caverne creusée dans un rocher sauvage ; c'est là que tranquille avec son disciple il vit au milieu des monstres des forêts ; armé de sa seule innocence, il n'a besoin ni de cuirasse, ni de bouclier pour se défendre.

« Il m'offre un champêtre repas ; un lit dur reçoit mes membres fatigués et répare mes forces ; mais dès que l'aurore allume ses premiers feux, les deux solitaires se lèvent ; tous trois ensemble, nous offrons à l'Éternel nos hommages et nos prières. Le vieillard reçoit mes adieux, et je marche où me guident ses conseils ».

Il se tait à ces mots : « Généreux guerrier, lui répond Bouillon, tu nous apportes une cruelle et douloureuse nouvelle ; elle a droit de troubler nos cœurs et demande nos larmes. Un moment nous a donc enlevé tant d'intrépides héros et de fidèles amis, un coin ignoré de la terre possède leurs dépouilles ; et tel qu'un éclair, ton prince n'a brillé que pour disparaître.

« Mais quoi ! leur mort fait leur bonheur. Des trésors, des conquêtes ne valent pas une chute si belle ; jamais l'antique Capitole ne vit de si nobles lauriers. Assis au haut de l'empyrée, dans le temple de la gloire, une couronne immortelle est le prix de leurs travaux. Là ils montrent leurs blessures et triomphent de leur défaite.

« Mais toi qui leur survis, toi qui sur ce théâtre d'éternels combats dois essayer encore les dangers et les fatigues, jouis de leur triomphe, éclaircis ce front chargé d'ennuis et de douleurs ! tu demandes le fils de Berthold ; il erre loin de nous ; je te conseille d'attendre que nous en ayons des nouvelles sûres avant que de te résoudre à l'aller chercher ».

Ces discours réveillent dans tous les cœurs la tendresse pour Renaud. « Hélas, se disait-on, ce jeune héros erre au milieu des peuples infidèles » ! Il n'est personne qui ne raconte au Danois quelque-une de ses grandes actions. On déploie, à ses yeux étonnés, le tissu merveilleux de sa vie.

Son souvenir avait attendri tous les cœurs ; tout à coup arrive une troupe de guerriers que l'appât du butin a conduits dans la plaine, et qui ramènent des troupeaux qu'ils ont enlevés à l'ennemi.

Ils rapportent les signes trop sensibles d'un funeste malheur, c'est l'armure de Renaud sanglante et déchirée. Aussitôt mille bruits différents, tous également incertains, circulent dans le camp. Au nom de ce guerrier la foule éplorée court, s'empresse et demande à voir ses armes.

On les contemple, on reconnaît trop bien cette énorme cuirasse, ce casque étincelant, cet oiseau qui porte la foudre et dont les regards fixent le soleil ; jadis on les voyait toujours dans le chemin de l'honneur et de la gloire ; aujourd'hui, brisées, couvertes de sang, elles roulent dans la poussière, et ce spectacle fait naître dans tous les cœurs des sentiments de colère et de pitié.

Pendant qu'on murmure, pendant que chacun donne à la mort du héros une cause différente, Bouillon appelle Aliprand le chef des guerriers qui ont rapporté cette armure. Aliprand a la valeur d'un chevalier et la franchise d'un soldat. « Dis-moi où tu as pris ces armes ? Bonheur, ou malheur, ne me cache rien.

« A deux journées du camp, répond le guerrier, vers les confins de Gaza, est un vallon détourné que des coteaux ceignent de toutes parts ; du sommet de ces coteaux descend un ruisseau qui serpente sur un lit bordé de gazon et ombragé par des arbres ; jamais poste ne fut plus favorable pour une embuscade.

« Nous allions chercher les troupeaux qui paissent en ces

lieux ; tout à coup nous apercevons sur l'herbe des traces de sang, et non loin de là, sur le bord du ruisseau, le cadavre d'un guerrier. A la vue de ces armes que nous reconnaissons, malgré le sang et la poussière dont elles sont souillées, nous nous ébranlons tous ; je m'approche du corps, je veux démêler les traits du visage, mais la tête avait été coupée.

« La main droite manquait aussi ; le tronc était percé de plusieurs blessures reçues par derrière. Plus loin reposait avec le casque l'aigle aux ailes blanches et éployées. Pendant que mes yeux cherchent quelqu'un qui puisse nous donner des lumières, un villageois se présente à ma vue ; mais dès qu'il nous aperçoit il recule et s'enfuit.

« On le poursuit, on l'arrête ; on l'interroge ; il répond que la veille il a vu sortir de la forêt une troupe de guerriers ; qu'à leur aspect il s'est caché ; que l'un d'eux tenait à la main une tête ensanglantée dont la chevelure était blonde, et qui semblait celle d'un adolescent.

« Que ce même guerrier a enveloppé cette tête et l'a suspendue à la selle de son cheval. Il ajoute qu'à l'habillement il a reconnu cette troupe pour être de notre nation. Je fais dépouiller le cadavre, je l'arrose de mes larmes, j'ordonne qu'on lui rende les honneurs suprêmes, et j'emporte l'armure avec moi.

« Mais si ce corps est en effet celui du jeune héros, il mérite d'autres honneurs et un autre tombeau ». Après ce récit Aliprand se retire. Godefroy, morne, pensif, soupire en secret mais son cœur rejette toujours cette funeste idée ; il veut à des signes plus certains reconnaître le cadavre et l'injuste homicide.

Cependant la nuit se lève et de ses ailes obscures enveloppe le ciel et sa vaste étendue ; le sommeil, par ses douces illusions, vient calmer les esprits et verser dans les cœurs l'oubli des soucis et des peines. Toi seul Argillan, percé des

traits de la plus cruelle douleur, tu roules dans ton sein agité les pensées les plus funestes; ta paupière ne peut se fermer, et ton âme se refuse au repos.

Hardi dans ses discours, ardent, impétueux, Argillan naquit sur les rives du Tronto; au milieu des guerres civiles il se nourrit de haines et de vengeances; bientôt exilé de sa patrie, il inonda de sang les vallons et les collines, et désola les lieux qui l'avaient vu naître. Enfin la guerre sainte l'appella dans l'Asie, et des exploits plus heureux signalèrent sa valeur.

Enfin, quand l'aurore commença de paraître, ses yeux se fermèrent; mais ce ne fut point le sommeil qui lui versa ses doux pavots, ce fut la discorde qui l'enivra de ses poisons. Plongé dans un état de stupeur plus affreux que la mort, des illusions vinrent troubler ses sens; et même en dormant il ne goûta point de repos. La cruelle furie s'offrit à lui sous les images les plus effrayantes et troubla ses esprits.

Elle prend enfin la forme d'un guerrier dont la tête a été coupée et la main droite séparée du bras; la main gauche soutient la tête sanglante, pâle et livide. Le visage plein de la mort respire et parle en respirant, des paroles entrecoupées s'échappent avec le sang et les soupirs. « Fuis, Argillan... fuis des lieux souillés par le crime... fuis... un camp funeste et un chef impie!

« O mes chers amis, qui vous défendra du cruel Godefroy et de la perfidie dont j'ai été la victime? le barbare dévoré par la haine et avide de forfaits ne songe qu'aux moyens de vous perdre après moi. Cependant si ta main aspire encore à la gloire, si tu comptes sur ta valeur, ne fuis pas, non. Que le sang du tyran soit offert à ma cendre et expie mon trépas.

« Mon ombre suivra tes pas, attisera ta colère et te donnera le fer qui doit l'immoler; j'armerai ton cœur et ton bras ». Elle dit et dans son sein elle verse une fureur nou-

velle. Le sommeil l'abandonne ; étonné, hors de lui-même, il roule des yeux gros de rage et de poison ; il s'arme, et dans le transport qui l'agite il rassemble les Italiens.

Il les rassemble dans le lieu même où sont suspendues les armes du généreux Renaud. Là sa bouche exhale en ces mots la fureur qui le dévore : « Ainsi donc un peuple de barbares et de tyrans, ennemi de la raison, infidèle à ses promesses, qui ne peut se rassasier ni d'or, ni de sang, appesantira sur nous un sceptre de fer et fera plier nos têtes sous le joug ?

« Les affronts que nous avons soufferts, les cruautés que depuis sept ans nous avons éprouvées sous ce dur empire, pourraient dans dix siècles encore allumer, au sein de Rome et de l'Italie, la colère et la vengeance. Je ne vous parlerai point de la Cilicie domptée par les armes et par la valeur de Tancrede, usurpée depuis par les Français et devenue dans leurs mains le prix de la perfidie.

« Je ne vous dirai point que, quand les circonstances exigent de l'audace, de la bravoure et de la fermeté, c'est toujours quelqu'un de nous qui va le premier, à travers mille morts, porter le fer et la flamme ; mais que, quand, au sein des loisirs et de la paix, il faut partager les palmes et le butin, on ne nous connaît plus ; que les Français seuls s'approprient tout, la gloire, les conquêtes, les trésors et les triomphes.

« Il fut un temps peut-être où de pareilles injures pouvaient blesser nos cœurs et notre fierté ; je n'en parle plus aujourd'hui ; un crime affreux, une horrible cruauté, ne permet plus de les regarder que comme de faibles offenses. Ils ont immolé Renaud ; ils ont violé et les lois divines et les lois de la nature. Et le ciel ne lance pas sa foudre, et la terre n'ouvre pas ses abîmes pour les engloutir !

« Ils ont immolé Renaud, le bouclier, le défenseur de notre culte ; et ce héros n'est point encore vengé ! il n'est

pas vengé ! que dis-je ? ses restes sanglants et déchirés sont encore étendus sur la poussière et privés de la sépulture ! Vous demandez quel est le barbare qui a commis ce forfait ? ô mes amis ! qui pourrait le méconnaître ? eh ! qui de nous ignore combien Godefroy et Baudoin sont jaloux de notre valeur...

« Mais pourquoi chercher des preuves?... J'en atteste le ciel, ce ciel qui m'entend et qui punit le parjure ; ce matin, au moment où le soleil vient éclairer le monde, j'ai vu l'ombre errante de l'infortuné Renaud : quel cruel, quel affreux spectacle ! de combien de crimes ce premier crime nous menace ! oui, je l'ai vu ; ce n'était point un songe ; il est encore présent à mes yeux ; je le retrouve partout.

« Que ferons-nous ? faut-il qu'une main encore toute dégouttante de ce sang injustement répandu nous conduise et nous guide ? ou bien fuirons-nous loin du tyran, sur les bords que l'Euphrate arrose ? Irons-nous y combattre un peuple efféminé qui, dans ses champs féconds, voit fleurir tant de villes et de cités ? ces villes, ces cités seront à nous, et nous n'en partagerons point la conquête avec les Français.

« Partons, et, s'il le faut, que ce sang illustre et innocent demeure sans vengeance ; mais pourtant si cette valeur qui languit froide et glacée était aussi ardente qu'elle devrait l'être, bientôt ce serpent odieux, qui a dévoré la fleur et l'ornement de l'Italie, périrait sous nos coups et sa mort serait l'exemple des tyrans.

« Oui, si vous aviez autant d'audace que de force, je voudrais, de cette main, enfoncer le supplice dans ce cœur impie où habite la trahison ». Ainsi parla le fanatique Argillan ; sa fureur entre dans toutes les âmes. Le forcené crie aux armes ! aux armes ! cette jeunesse guerrière répète après lui aux armes ! aux armes !

La discorde, au milieu d'eux, fait étinceler le fer dont sa main est armée, et verse dans les cœurs ses feux et ses poi-

sons ; le dépit, la fureur, la coupable soif du sang s'allument et s'accroissent à chaque instant, la contagion s'étend, et, du quartier des Italiens, gagne et infecte celui des Helvétiens et, de là, se communique aux tentes des Anglais.

Ce fatal événement, cette perte d'un héros chéri, ne sont plus les seuls aliments de la révolte ; d'antiques ressentiments la fomentent encore et la nourrissent ; les mécontentements assoupis se réveillent ; on appelle les Français des impies, des tyrans. La haine éclate en menaces et ne peut plus se contenir.

Ainsi, sur un feu trop ardent, l'eau frémit, bouillonne et s'élançe enfin hors de l'airain qui la renferme. Le petit nombre de sages qu'éclaire la vérité ne peut arrêter une foule aveugle et impétueuse. Tancrede, Camille, Guillaume, tous ceux qui avaient de l'autorité, étaient loin du camp.

Tous ces peuples mêlés et confondus courent aux armes ; l'air retentit de l'éclat séditieux de la trompette ; cependant on court vers Bouillon ; de toutes parts on lui crie de s'armer : Baudouin le premier se présente à lui et se range à son côté.

Le héros qui s'entend accuser tourne ses regards vers le ciel, son asile et son appui. « O mon Dieu, toi qui sais combien mes mains eurent toujours horreur de verser le sang de mes frères, arrache, ô mon Dieu, le bandeau qui leur couvre les yeux ! arrête leur fureur ; que ce monde aveugle connaisse mon innocence comme toi-même tu la connais » !

Il dit, et il sent un feu nouveau qui circule dans ses veines ; l'espérance est dans son cœur, l'audace est sur son front. Environné des siens, il s'avance vers ces guerriers qui croient venger Renaud, il entend le bruit des armes ; autour de lui frémissent le murmure et les menaces, mais rien ne peut ralentir ses pas.

Sa cuirasse est sur son dos, il s'est revêtu de ses plus pompeux habits ; ses mains sont désarmées, son visage est

découvert et brille d'une céleste majesté. Il a son sceptre d'or et ne veut point d'autres armes pour calmer ces mouvements séditieux. Il se montre aux mutins, il leur parle, et sa voix a plus de force et d'éclat que celle d'un mortel.

« Que veulent dire ces menaces insensées, ce vain bruit que j'entends? Quelle peut en être la cause? Est-ce ainsi qu'on me respecte? Après tant d'épreuves suis-je encore méconnu? On soupçonne Godefroy, on l'accuse de perfidie, et on applaudit à son accusateur. Vous vous attendez peut-être à me voir m'humilier devant vous, plaider ma cause et m'abaisser jusqu'à la prière?

« Non, jamais l'univers qui est plein de mon nom ne me reprochera une si honteuse faiblesse. Je ne veux de défenseurs que ce sceptre, que le souvenir honorable de mes exploits et la vérité. La justice fait place à la clémence; la peine ne frappera point sur tous les coupables, je vous fais grâce en faveur de Renaud.

« Qu'Argillan seul lave dans son sang le crime commun, Argillan l'auteur de tant de troubles, lui qui sur les plus faibles soupçons vous a entraînés dans son erreur ». Pendant qu'il parle, ses regards pleins de terreur et de majesté brillent comme des éclairs. Argillan, étonné, subjugué, tremble à son aspect et est atterré d'un coup d'œil.

Cette foule insolente, audacieuse, qui frémissait de courroux et de rage, dont les mains s'armaient avec tant de fureur du fer, des javelots, et des flammes que lui fournissait la vengeance, docile maintenant, la tête baissée, la honte sur le front et la crainte dans le cœur, écoute en silence le discours impérieux du héros; elle souffre qu'Argillan, au milieu des armes qui l'entourent de toutes parts, soit saisi et enchaîné.

Tel un lion qui fier et superbe rugissait en secouant son horrible crinière, dès qu'il voit la main qui dompta sa fa-

rouche jeunesse, plie sous le poids de la chaîne sa tête altière, tremble sous la menace et oublie sa force et son orgueil.

On dit que dans ce moment un guerrier ailé dont l'aspect était menaçant et terrible, couvrait le pieux Bouillon d'un céleste bouclier; que dans ses mains étincelait une épée encore dégouttante de sang. Sans doute c'était le sang de ces cités, de ces peuples, dont les crimes allumèrent enfin la tardive vengeance de l'Éternel.

Ainsi le tumulte s'apaise; on dépose les armes et les haines s'éteignent. Godefroy retourne sous sa tente, tout plein du grand dessein qui l'occupe. Avant que le soleil ait pour la troisième fois éteint ses feux dans l'Océan, il veut donner l'assaut; il examine ces instruments horribles et funestes qui doivent ébranler les remparts et porter dans Jérusalem la désolation et la mort.

CHANT IX

A la vue de ce calme odieux, de ces rebelles soumis et désarmés, le monstre infernal qui ne peut plus lutter contre les destins, ni changer l'ordre immuable des célestes décrets, s'envole furieux et va verser ailleurs d'autres fléaux et d'autres poisons. Partout à son aspect, le soleil pâlit, l'herbe languit et meurt desséchée.

Il sait que la fatale adresse de ses compagnons a banni du camp des Chrétiens l'illustre fils de Berthold, que Tancrede et les guerriers les plus braves et les plus redoutés n'y sont plus : « Qu'attends-je encore, dit-il? appellons Soliman, qu'il apporte le fer et la flamme. Il vaincra sans peine un camp surpris et divisé ».

Il dit et vole vers ces hordes errantes dont Soliman est devenu le chef, Soliman le plus terrible des mortels révoltés contre le ciel, Soliman que la fable eût compté parmi ces géants qu'enfanta la terre pour escalader l'Olympe ; il régnait sur les Turcs, et Nicée fut le siège de son empire.

Ses états voisins de la Grèce s'étendaient des rives du Sangar jusqu'aux bords du Méandre ; pays fortunés qu'habitèrent jadis les Mysiens, les Phrygiens, les Lydiens, et les peuples de Pont et de Bithynie ; mais les efforts des Latins venaient de renverser son trône, et lui-même dans deux combats avait vu expirer sa gloire.

En vain il avait lutté contre la fortune ; chassé de son empire, il fut enfin réduit à chercher un asile en Égypte ; il y fut accueilli par un roi généreux et magnanime, qui,

résolu de s'opposer aux conquêtes des Chrétiens, s'applaudit de pouvoir associer à ses desseins un héros aussi intrépide.

Mais avant que de faire éclater ses projets il voulut que Soliman chargé de ses trésors allât acheter le secours des Arabes ; pendant que lui-même il rassemble les peuples de l'Asie et de l'Afrique, Soliman va trouver les barbares, et sans peine il entraîne sur ses pas des brigands avides et mercenaires.

A leur tête il ravage la Palestine et coupe aux Chrétiens la communication avec la mer ; le cœur toujours plein de sa vengeance et du souvenir de sa chute, il veut par de plus grands coups signaler sa fureur ; mais entre plusieurs partis son esprit flotte irrésolu.

La discorde se présente à sa vue, elle a pris le masque d'un vieillard pâle et décharné ; son front est sillonné de rides, sa lèvre supérieure est couverte d'une barbe épaisse, son menton est rasé, un turban se replie autour de sa tête ; une longue robe lui descend jusqu'aux pieds ; un cimenterre pend à son côté ; l'arc est dans ses mains, et le carquois résonne sur ses épaules.

« Nous errons, lui dit-elle, dans des plaines arides, sur des sables stériles et déserts, où nous ne trouvons ni butin à faire, ni lauriers à cueillir ; cependant Godefroy ébranle les murs de Jérusalem ; déjà ses remparts et ses tours s'ouvrent et chancellent ; bientôt, si nous tardons encore, nous verrons les flammes dévorer ses débris.

« Des chaumières embrasées, des bœufs, des troupeaux enlevés, voilà donc les nobles trophées de Soliman ? c'est donc ainsi que tu reconquiers tes états, que tu venges tes injures et tes pertes ? reprends ton courage et ton audace ! Allons, à l'ombre de la nuit, accabler dans ses retranchements le tyran qui nous opprime ; crois-en le vieil Araspe dont tu as éprouvé la fidélité sur le trône et dans ton exil.

« L'ennemi ne nous attend ni ne nous redoute ; il méprise de lâches Arabes qui ne savent ni s'armer, ni combattre. Il ne croira jamais que des barbares accoutumés à piller et à fuir osent tenter un si grand coup ; mais ces barbares, animés par ton courage, marcheront sans crainte contre un camp sans défense et enseveli dans le sommeil ». Elle dit et verse dans son sein ses flammes et ses fureurs, et s'évanouit dans les airs.

Le Sultan lève ses mains au ciel et s'écrie : « O toi qui allumes dans mon âme tant de colère et de rage, divinité qui, pour moi, as emprunté une figure humaine, je te suis, je vole où tu m'appelles ! oui, j'entasserai dans la plaine des montagnes de cadavres, je ferai couler des fleuves de sang ; combats avec moi, et invisible au sein des airs dirige mon bras et mon épée ».

Il se tait, et soudain il rassemble ses barbares soldats ; il réchauffe leur lenteur du feu qui le dévore ; il embrase tout son camp qui déjà brûle de le suivre. La discorde elle-même embouche la trompette et donne le signal, elle-même de sa main déploie le funeste étendard. Plus rapides que la renommée, ces hordes barbares volent et se précipitent.

Le monstre les accompagne, mais bientôt il les laisse et va prendre l'air et l'équipage d'un courrier. Au moment où la nuit lutte avec le jour et semble, avec lui, partager le monde, il entre dans Jérusalem, passe au milieu d'une foule éplorée, annonce au monarque la marche de Soliman et lui dit ses projets, l'heure et le signal de l'attaque.

Mais déjà les ombres plus épaisses étendent sur la nature un voile lugubre chargé de funestes vapeurs. Au lieu des frimas de la nuit, une rosée tiède et sanglante humecte la terre ; des monstres, des fantômes paraissent dans les airs ; on entend frémir des spectres et des larves errantes, le noir abîme vomit tous ses habitants et verse sur la terre toutes les ténèbres du Tartare.

Au milieu de cette profonde horreur le fier sultan s'avance vers les tentes des Chrétiens ; mais au moment où la nuit a parcouru la moitié de sa carrière, il s'arrête non loin du quartier où le Français goûte un tranquille repos. Là, il ordonne à ses soldats de réparer leurs forces, et bientôt, par ses discours audacieux, il les anime et les encourage.

« Vous voyez, leur dit-il, un camp enrichi par mille brigandages et bien plus fameux que redoutable ; semblable à une mer avide, il a dévoré tous les trésors de l'Asie ; le ciel le livre à vos coups et l'y livre sans péril ; ces armes, ces chevaux couverts d'or et de pourpre vont être votre proie plutôt que leur défense.

« Ce n'est plus cette armée qui vainquit la Perse, qui subjuga Nicée ; une guerre si longue, si féconde en événements, en a moissonné la plus grande partie ; et fût-elle encore tout ce qu'elle était autrefois, que peut-elle en ce moment, sans armes et plongée dans le sommeil ? un instant la fera passer des bras du sommeil dans les bras de la mort.

« Allons ! marchons, guerriers ! je veux moi-même le premier, sur leurs corps expirants, vous frayer un chemin dans leur camp. Je veux frapper les coups les plus terribles et donner tout l'essor à ma cruauté. Aujourd'hui le Christ verra tomber son trône, aujourd'hui l'Asie verra briser ses fers et chantera les héros qui les auront brisés ». Ainsi le barbare les enflamme, et lui-même, en silence, il s'avance à leur tête.

Cependant à une lueur incertaine qui commence à éclairer les ombres, il voit les sentinelles qui trompent son attente et défendent le sage Bouillon contre ses surprises ; à la vue de Soliman et des troupes qui le suivent elles se replient et par leurs cris éveillent une garde avancée qui s'arme et s'apprête au combat.

Les barbares sûrs d'être aperçus font retentir leurs trom-

pettes guerrières ; d'horribles hurlements frappent les airs ; le bruit des armes se mêle au hennissement des chevaux ; les collines et les vallons mugissent, les abîmes répondent à leurs mugissements. La discorde allume son infernal flambeau et donne le signal aux habitants de Jérusalem.

Le Sultan se précipite et tombe sur les chrétiens encore en désordre ; les tempêtes s'élancent moins rapidement du sein des prisons qui les renferment ; un torrent qui entraîne et les arbres et les cabanes, la foudre qui abat et consume les cités, le volcan qui remplit le monde d'horreur et d'épouvante, sont de faibles images de sa fureur.

Il ne frappe pas un coup qui ne porte, qui ne blesse, qui ne tue ; lui-même en butte à mille traits, paraît invulnérable ou insensible.

Seul, il met cette première troupe en déroute ; des flots d'Arabes se précipitent sur ses pas ; les vainqueurs, les vaincus, se mêlent, se confondent, et entrent ensemble dans les retranchements ; tout le camp est rempli de deuil, de ruines et d'horreur.

Sur le casque du sultan s'élève un dragon terrible qui s'allonge et se dresse ; ses ailes se déploient, sa queue se recourbe ; de sa gueule écumante s'élançe un dard menaçant ; on croit entendre ses sifflements, il semble que dans le feu du combat il s'allume et vomisse des flammes et de la fumée.

C'est dans ce formidable appareil que se montre Soliman plus formidable encore. Tel dans l'ombre de la nuit les navigateurs voient l'océan sillonné de mille éclairs. A son aspect, les uns fuient, tremblants, éperdus ; les autres, d'une main intrépide saisissent leurs armes ; la nuit, à chaque instant, augmente le trouble et multiplie les dangers en les cachant.

Parmi les Chrétiens qui signalent leur audace, on distingue Latinus, né sur les bords du Tibre ; les fatigues n'ont point

épuisé ses forces, ni l'âge dompté son courage. Cinq fils à peine sortis de l'enfance combattent toujours à ses côtés ; une pesante armure charge leurs membres qui plient sous le fardeau ; un casque presse leur blonde chevelure.

Animés par l'exemple paternel, ils excitent au combat leur fer et leur courage : « Allons, leur dit ce père généreux, marchons contre un impie qui s'énorgueillit de la fuite de nos guerriers. Que le spectacle sanglant des malheureux qu'il égorge n'arrête point votre audace ! Souvenez-vous, mes fils, que des lauriers cueillis sans péril ne méritent que du mépris ».

Telle une lionne farouche instruit ses lionceaux au carnage ; leur crinière ne flotte point encore sur leur cou, l'âge n'a point encore développé leurs forces, ni formé ces armes meurtrières que leur donna la nature ; déjà elle leur apprend à chercher leur proie à travers les dangers et à déchirer le chasseur qui vient troubler leur asile et poursuivre des animaux plus timides.

Le vieillard suit sa troupe téméraire ; ils environnent, ils attaquent le sultan ; au même moment une même impulsion dirige leurs six lances. Bientôt l'aîné, plus audacieux, abandonne la sienne, s'attache à Soliman, et de son épée tente de tuer son coursier.

Mais toujours immobile, l'Infidèle brave et leur fer et leurs efforts ; telle, au rivage des mers, une montagne battue par la tempête se soutient par son propre poids et défie le ciel et les flots conjurés ; d'un coup le sultan fend la tête à celui qui veut percer son cheval.

Le sensible Aramant tend la main à son frère expirant ; inutile et fatale tendresse qui hâte sa perte à lui-même ! l'ennemi frappe cette main et les renverse l'un sur l'autre. Ils tombent tous deux et confondent leur sang et leurs derniers soupirs.

Sabin, de loin, présente sa lance ; Soliman la brise, fond

sur ce jeune guerrier, l'abat et le foule sous les pieds de son cheval. Son âme rompt, avec effort, les doux liens qui la retiennent, et abandonne à regret la lumière des cieus et une vie qui lui promettait des jours heureux et fortunés.

Pic et Laurent vivaient encore ; tous deux avaient en même temps respiré le jour, tous deux avaient même air et mêmes traits, et leur ressemblance avait souvent été, pour leurs parents, la source d'une douce erreur ; mais Soliman met entre eux une cruelle différence ; à l'un, il tranche la tête, il perce le sein à l'autre.

Le père, ou plutôt le malheureux qui ne l'est plus, voit dans la mort de ses cinq fils sa propre mort et celle d'une postérité qui flattait sa vieillesse ; en proie à la douleur qui le déchire, comment peut-il respirer ? comment peut-il combattre encore ? peut-être il n'a pas vu le visage de ses fils couvert des ombres du trépas, peut-être il ne les a pas vus lui tendre les bras et lui adresser leurs derniers regards.

La nuit, sous un voile favorable, lui cache du moins une partie de ses malheurs ; mais la victoire n'est plus rien pour lui s'il ne périt lui-même. Prodiges de son sang, avide de celui de Soliman, on ne sait s'il désire plus, ou de donner la mort, ou de la recevoir.

Il crie à son ennemi : « Barbare, tu dédaignes donc mon âge et ma faiblesse ? Tous mes efforts ne pourront donc attirer sur moi ton bras ? » A ces mots il porte au sultan un coup terrible qui perce son armure et lui fait dans le flanc une plaie large et profonde ; son sang coule à gros bouillons.

A ces cris, à ce coup, le cruel tourne contre lui sa fureur et son épée, perce sa cuirasse et lui plonge son fer dans les entrailles. Le malheureux Latinus sanglote, expire, et son sang s'écoule alternativement par sa bouche et par sa blessure.

Tel on voit sur l'Apennin un chêne sourcilleux qui brava longtemps les vents et les orages ; déraciné tout à coup par

la tempête, il entraîne dans sa chute les arbres voisins ; tel l'infortuné guerrier s'attache en tombant aux ennemis qui l'environnent et les renverse avec lui ; un héros si terrible ne devait périr qu'entouré d'une foule de victimes.

Pendant que le Sultan, au milieu du carnage, nourrit la haine qui le dévore, les Arabes, animés par son exemple, poussent et immolent les Chrétiens. L'anglais Henri, Holopherne le bavaois périssent sous tes coups, ô redoutable Dragut ! Ariadin perce et Gilbert et Philippe, qui naquirent sur les bords du Rhin.

D'un coup de massue Albazar assomme Ernest ; Enguerand tombe sous les efforts d'Algazel ; mais qui pourrait compter la foule inconnue qui périt dans la mêlée ? Cependant Godefroy, réveillé par les premiers cris, s'est élancé de son lit ; déjà il est armé, déjà il a rassemblé un gros de guerriers et s'avance à leur tête.

Au tumulte qui devient à chaque instant plus affreux, il a compris que les Arabes ont attaqué son camp. Déjà il savait qu'ils ravageaient la plaine, mais il n'aurait jamais cru que de lâches brigands oseraient l'attaquer.

Pendant qu'il marche il entend crier de l'autre côté aux armes ! aux armes ! D'affreux hurlements retentissent dans les airs, c'est Clorinde qui guide les assiégés à une nouvelle attaque ; Argant marche avec elle. Godefroy s'adresse à Guelfe qui commande après lui.

« Tu entends ces cris funestes qui viennent du côté de la ville ; il faut que ta valeur et ton habileté arrêtent ce premier choc des ennemis ; va, pars, défends nos retranchements, emmène avec toi une partie de ces guerriers ; moi, je vais repousser ces barbares qui nous attaquent ».

Il dit, et tous deux, par des chemins opposés, s'avancent secondés d'une égale fortune. Guelfe court aux assiégés et Bouillon aux Arabes qui, maîtres du champ de bataille,

trionphent sans résistance ; dans sa marche ses forces s'accroissent ; enfin, puissant et formidable, il arrive aux lieux que Soliman remplit de sang et de carnage.

Tel l'Eridan, humble en sa naissance, descend des montagnes qui cachent sa source et mouille à peine un lit étroit et resserré ; mais plus il s'éloigne, plus son orgueil s'accroît et ses eaux grossissent ; enfin il lève un front altier, franchit les digues, répand dans la plaine ses flots victorieux, et luttant contre la mer Adriatique, il semble lui porter plutôt la guerre que le tribut de ses ondes.

Godefroy, à la vue des Chrétiens fugitifs, éperdus, accourt et les menace : « Quelle frayeur vous emporte ? où fuyez-vous ? Du moins, regardez qui vous poursuit ; vous tremblez devant une troupe de vils barbares qui ne savent ni donner, ni recevoir une blessure en face. Retournez sur vos pas ; un seul de vos regards les remplira d'effroi ».

A ces mots il presse les flancs de son coursier ; il se jette au milieu de l'incendie allumé par Soliman ; il vole à travers le sang et la poussière ; il brave les armes, le péril et la mort ; son épée, ses efforts, lui ouvrent les plus fortes barrières et rompent les rangs les plus serrés. A droite, à gauche, il renverse les armes, les guerriers, les cavaliers et les chevaux.

Il s'élançait sur des tas confus de morts et de mourants ; l'intrépide Sultan ne fuit point le combat qui s'appête, lui-même il fond sur le pieux Bouillon et lève le fer pour le frapper. Quels guerriers, quels héros le sort a réunis des extrémités du monde pour combattre et se mesurer ensemble !

Le courage va lutter avec la fureur, et dans un cercle étroit se décidera le destin de toute l'Asie ; quel œil pourrait suivre les mouvements de leurs épées ? quelle langue pourrait exprimer leurs efforts ? quel affreux combat ! Je passe sous silence mille exploits que la nuit couvrit de ses

ombres et qui eussent mérité d'avoir le soleil et l'univers pour témoins.

Sous leur chef, les Chrétiens reprennent leur audace ; ils s'avancent : le Sultan lui-même est environné d'une foule des siens qui se pressent autour de lui. Latins, Infidèles, tous arrosent la terre de leur sang ; les vainqueurs, les vaincus donnent et reçoivent la mort.

Tels les vents du nord et du midi, l'un à l'autre opposés avec des forces égales, se disputent l'empire de l'air et de l'Océan ; les nues s'entrechoquent et les flots sont repoussés par les flots. Ainsi dans cet affreux combat aucun parti ne cède, aucun ne plie ; les boucliers serrés contre les boucliers, les épées contre les épées, ils se pressent, ils se heurtent, ils s'égorgent.

Du côté de la ville on ne combat pas avec moins de fureur et de rage ; des nuages d'esprits infernaux remplissent les campagnes de l'air et soutiennent les infidèles, il n'en est aucun qui songe à reculer en arrière et les feux de l'enfer embrasent encore Argant tout brûlant de ses propres feux.

Il a mis en fuite la garde avancée, et, d'un saut, il a franchi les retranchements ; les fossés sont remplis de cadavres ; tout s'aplanit, tout s'abaisse sous ses pas. Sa troupe le suit et inonde de sang les premières tentes. Clorinde dédaigne le second rang et marche son égale.

Déjà les Chrétiens fuyaient quand Guelfe accourt avec ses guerriers ; il les rappelle, il les rallie et soutient la fureur des Infidèles. Partout on combat, partout coulent des ruisseaux de sang. Cependant, du haut de l'empyrée, l'Être suprême abaisse ses regards sur ce théâtre d'horreur.

Il était assis dans le sanctuaire impénétrable d'où, toujours juste, mais toujours bon, il donne les lois à l'univers, l'orne, l'embellit et en dirige les aveugles mouvements ; sur un trône auguste, éternel, une seule lumière brille d'une

triple clarté. A ses pieds sont les humbles ministres de ses volontés : le Destin, la Nature, le Mouvement, le Temps, l'Espace et cette Fortune qui, sourde à nos vœux, dissipe, comme la poussière ou comme la fumée, notre vaine gloire, nos trésors et nos couronnes.

Les yeux les plus purs sont éblouis de la splendeur qui l'environne ; autour de son trône sont d'innombrables esprits, dans un bonheur égal, tous différemment heureux ; le céleste séjour retentit de leurs concerts.

Dieu appelle Michel, qui brille couvert d'une armure de diamants : « Tu vois, lui dit-il, comment cette troupe impie s'arme contre mon peuple ; comment, des abîmes de la mort, elle vient porter le trouble dans l'univers ?

« Va, dis-lui qu'elle laisse le combat aux guerriers, qu'elle ne verse plus sa rage et ses poisons dans le séjour des vivants ; qu'elle rentre dans la nuit obscure où ses crimes l'ont condamnée et qu'elle y exerce, sur elle-même et sur les compagnons de son supplice, sa fureur et mes vengeances ; je le veux, je l'ordonne ».

Il dit ; le céleste guerrier s'incline avec respect et soudain il déploie ses ailes dorées ; plus rapide que la pensée, il franchit la sphère de feu et ses globes lumineux, séjour immuable de la gloire et de la félicité. Bientôt il a traversé les cieus de cristal et ce cercle d'étoiles qu'emporte un mouvement contraire.

Il voit rouler à gauche Saturne et Jupiter, et ces astres dont une main invincible dirige les mouvements inégaux ; de ces plaines fortunées qu'embellit un jour éternel, il descend dans les régions où grondent les tonnerres et les orages, où le monde, livré à de continuels combats, meurt sans cesse et sans cesse renaît de ses propres ruines.

Le mouvement de ses ailes dissipe les ténèbres épaisses et les sombres horreurs ; la nuit se dore de la lumière que réfléchit son visage. Tel le soleil, après l'orage, peint les

nues des plus belles couleurs ; telle on voit une étoile, du haut du firmament, tomber dans le sein de la terre.

Il arrive enfin aux lieux d'où la troupe infernale excite la fureur des infidèles ; il suspend son vol au milieu des airs, et agitant sa redoutable lance : « Malheureux, leur dit-il, qui jusqu'au sein du mépris, des supplices et de la misère la plus affreuse, conservez encore votre orgueil, vous devriez connaître les foudres que lance un Dieu vengeur !

« Il est écrit dans le ciel que les murs de Sion s'abaisseront devant le signe redouté et qu'elle ouvrira ses portes aux Chrétiens. Pourquoi lutter encore contre les destinées ? Pourquoi irriter encore le céleste courroux ? race maudite, rentrez dans vos cachots, dans le séjour des supplices et de la mort ! au sein de vos noires prisons faites vos guerres et célébrez vos triomphes.

« Exercez là vos fureurs ; là, épuisez toute votre rage sur les coupables ; que leurs cris, que leurs gémissements, que le bruit de leurs fers et de leurs chaînes soient vos amusements et vos concerts » ! Il dit, et de sa fatale lance il presse et frappe les plus paresseux. Ils abandonnent en gémissant le séjour de la lumière et la vue des étoiles.

Ils précipitent leur vol vers les enfers et vont, sur leurs victimes, assouvir leur dépit et leur rage. Tels et moins nombreux encore on voit, aux approches des frimas, des essaims d'oiseaux franchir les mers et chercher des climats plus tempérés. Moins de feuilles tombent et couvrent la terre quand l'automne et ses premiers froids ont tar dans ses canaux la sève qui les nourrit. Le ciel, qu'avait attristé leur aspect, redevient tout à coup plus pur et plus serein.

Argant n'est plus embrasé des feux de la discorde ; il n'est plus agité de ses serpents ; mais ni la fureur ni l'audace ne s'éteignent dans son cœur ; il pousse son fer sanglant dans les rangs les plus serrés, il moissonne les guer-

riers les plus obscurs et les plus fameux, il abat les têtes les plus viles et les plus altières.

Non loin de là Clorinde fait un égal carnage ; elle plonge son épée dans le sein de Bérenger et lui perce le cœur ; la pointe ressort sanglante entre les deux épaules. Elle atteint Albin au gosier et Gallus au visage.

Elle coupe la main droite à Garnier qui l'a blessée elle-même ; cette main s'agite sur la poussière et cherche en vain le bras dont elle a été séparée. Tel un serpent que le fer a divisé fait pour se réunir d'inutiles efforts. La guerrière revient sur Achille et lui tranche la tête.

Elle roule, sanglante, sur la poussière, pendant que le corps, objet de terreur et de pitié, reste encore attaché au coursier qui le porte. L'animal, libre du frein qui captivait son ardeur, bondit, caracole et se débarrasse enfin de son triste fardeau.

Pendant que l'infatigable Clorinde enfonce et renverse les Chrétiens, une autre guerrière porte parmi les Sarrasins le carnage et l'effroi ; c'est Gildippe ; toutes deux dans le même sexe, montrent la même valeur et la même audace, mais il ne leur est pas donné de se mesurer ensemble, et le sort les réserve à des ennemis plus redoutables.

Elles s'élancent et se précipitent l'une contre l'autre, mais leurs efforts ne peuvent rompre la foule qui les sépare. Enfin le généreux Guelfe fond sur Clorinde et, d'un coup d'épée, lui effleure le côté. Elle l'attaque à son tour et l'atteint entre les côtes.

Guelfe redouble, mais Osmide le Palestin se jette, par hasard, entre lui et l'amazone, reçoit un coup qui ne lui était pas destiné et expire de sa blessure. Cependant, autour du héros, les Chrétiens se rassemblent et se pressent ; Clorinde elle-même est entourée des siens. On se confond et le combat devient encore plus sanglant.

Déjà l'aurore vermeille mêle l'or de ses rayons à l'azur

des cieux. Cependant, le farouche Argillan a brisé sa chaîne ; il saisit, sans choix, les armes que lui offre le hasard et vient par de nouveaux exploits expier son erreur.

Tel un coursier, nourri pour les combats, rompt les liens qui l'attachent et va se mêler avec les troupeaux, ou se baigner dans les ondes, ou bondir dans les prairies ; ses crins flottent sur son cou, sa tête altière et superbe se balance sur ses épaules, son pied frappe la terre, le feu sort de ses naseaux brûlants et ses hennissements font retentir les airs.

Tel s'élançait Argillan, le regard enflammé, l'air intrépide. Dans ses bonds vigoureux il imprime à peine sur le sable la trace de ses pas ; enfin il tombe au milieu des ennemis, et d'un ton altier, méprisant : « Vil rebut des humains, s'écrie-t-il, stupides Arabes, d'où vous vient aujourd'hui tant d'audace ?

« Inhabiles à ceindre une cuirasse, à manier un bouclier, vous ne savez ni vous armer ni vous défendre ; timides brigands, vos coups s'égarent dans les airs, et vous ne cherchez votre salut que dans la fuite. Vos obscures prouesses ne sont connues que de la nuit dont les ombres secondent votre lâcheté ; mais elle fuit ; quel sera votre asile ? Le jour veut des armes, de l'audace et de la valeur ».

Il parle encore et déjà il a frappé Algazel au gosier ; des mots à demi-articulés expirent sur ses lèvres ; une soudaine horreur ferme sa paupière, la glace de la mort pénètre dans ses veines ; il tombe, et plein de rage, mord cette odieuse poussière qui va recevoir son dernier soupir.

Argillan immole Saladin, Agricalte, Muléassem ; d'un seul coup il coupe Aldiazil en deux. Il plonge son fer dans le sein d'Ariadin, le renverse et l'insulte encore. L'infidèle lève ses yeux appesantis, et d'une voix mourante il répond à ses outrages.

« Qui que tu sois, ô cruel vainqueur, tu ne triompheras pas longtemps de ma mort ! un même destin t'attend, et

bientôt un bras plus redoutable t'étendra toi-même sur cette poussière. — Le Ciel décidera de mon sort, répliqua Argillan avec un sourire amer, toi, meurs et sers de pâture aux chiens et aux vautours » ! A ces mots il le foule aux pieds et, en lui arrachant son fer, lui arrache la vie.

Dans la foule des guerriers est un page du sultan ; les roses de l'enfance brillent encore sur son teint, la sueur qui mouille son visage a l'éclat des perles et de la rosée ; la poussière couvre ses cheveux flottants et les embellit ; la fierté dont il arme son front lui donne des grâces nouvelles.

La neige qui vient de tomber sur l'Apennin n'est pas plus blanche que son coursier ; dans ses sauts, dans ses bonds, il est plus rapide que l'éclair, plus léger que la flamme ; le jeune guerrier est armé d'une zagaye ; un sabre recourbé pend à son côté ; le fourreau qui le couvre est tissu d'or et de pourpre, ouvrage superbe où brille tout l'art de l'Asie.

Avide d'une gloire dont les premières douceurs flattent son jeune courage, il est partout, il porte partout le désordre et le trouble. Argillan qui l'observe perce son coursier d'un coup imprévu et le saisit lui-même au moment où il se relève.

En vain l'infortuné Lesbin implore sa pitié ; d'une main inexorable le cruel dirige son fer à son visage ; le fer semble devenir sensible et plus humain que son maître, s'égare et se détourne ; le barbare redouble, et la pointe trop fidèle à sa rage déchire ces traits, l'orgueil de la nature.

A l'aspect du danger qui menaçait son favori, Soliman a pressé les flancs de son coursier ; il a immolé, renversé tout ce qui s'opposait à son passage ; il arrive enfin, mais son secours est trop tardif, et il ne lui reste plus que l'espoir de le venger ; il voit, hélas ! son cher Lesbin étendu sur la poussière, tel qu'un lis que le fer a moissonné.

Il voit ses yeux languissants prêts à se fermer, sa tête penchée sur son cou, et la pâleur de la mort qui renç

encore sa beauté plus touchante. Son cœur, tout marbre qu'il est, s'amollit à cette vue, et malgré son courroux des larmes coulent de ses yeux. Tu pleures, Soliman, tu pleures, toi qui, d'un œil sec, as vu tomber ton trône et périr ton empire !

Mais le fer de l'ennemi fume encore d'un sang qui lui fut si cher ; à cet aspect la sensibilité fuit, la colère se rallume et s'enflamme ; il fond sur Argillan, et du même coup il fend son bouclier, son casque et sa tête.

Furieux encore, il se précipite sur ce cadavre sanglant, le perce et le déchire. Tel un chien dans sa rage mord la pierre qui l'a frappé. Vain remède à sa douleur ! Argillan n'est plus qu'une terre insensible. Cependant Bouillon ne se consume point en d'inutiles efforts.

Mille Turcs combattent ensemble couverts de cuirasses, de casques et de boucliers ; une audace indomptée anime leurs corps infatigables ; nourris dans les dangers, ils furent les appuis du trône de Soliman, ils l'ont suivi dans ses revers et dans son exil.

Leurs rangs serrés soutiennent tous les efforts et toute la valeur des chrétiens. Godefroy fond sur eux, atteint le fier Corcut au visage et Rostin au flanc, tranche la tête à Sélim, et coupe à Rossen l'un et l'autre bras. Une foule d'autres victimes tombe, ou expire sous ses coups.

Il frappe, il se défend tour à tour ; la fortune balance encore l'espoir et la crainte des Infidèles. Mais tout à coup s'avance un nuage de poussière qui porte dans ses flancs les foudres de la guerre ; tout à coup des éclairs inattendus s'échappent de son sein et vont étonner les Sarrasins.

Cinquante guerriers paraissent et une croix triomphante brille dans leurs étendards. Non, quand j'aurais cent bouches, cent langues, une poitrine de fer, une voix infatigable, jamais je ne pourrais compter tous ceux qui tombèrent sous les coups de ce redoutable escadron. Le lâche Arabe

périt sans se défendre ; le Turc indompté résiste et expire en combattant.

Partout règnent l'horreur, la cruauté, le deuil et l'épouvante ; partout la mort triomphe et s'offre sous mille formes diverses ; le sang ruisselle et la plaine en est inondée. Cependant Aladin s'était placé sur une hauteur pour jouir du succès dont il avait flatté ses vœux. Il contemplait le champ de bataille et cette scène de carnage.

Mais dès qu'il voit plier les Arabes, aussitôt il fait sonner la retraite. Il presse, il supplie Argant et Clorinde de rentrer dans Jérusalem ; le couple intrépide ivre de sang, aveuglé par la rage, se refuse à ses ordres. Ils cèdent enfin et tentent au moins de rallier leurs troupes éperdues et de ralentir leur fuite.

Mais plus puissantes qu'eux sur de vils soldats, la frayeur et la lâcheté les entraînent et les précipitent ; l'un jette son bouclier, l'autre son épée ; le fer n'est plus pour eux qu'un fardeau et non une défense. Entre la ville et le camp se prolonge un vallon qui s'élève à l'occident et s'abaisse au midi ; ils y courent, un tourbillon de poussière les couvre et roule vers les remparts.

Pendant qu'ils descendent, les Chrétiens les poursuivent, les renversent et les accablent ; mais bientôt ils montent sous les regards de leur souverain prêt à les soutenir. Alors Guelfe s'arrête et craint d'exposer ses guerriers à une perte inévitable. Aladin lui-même fait rentrer les siens dans Jérusalem, confus et plein des plus sinistres pressentiments.

Cependant le Sultan a fait tout ce que peut le bras d'un mortel. Ses forces sont épuisées ; le sang, la sueur coulent de tous côtés ; ses flancs palpitent, son haleine s'échappe avec efforts de ses poumons pressés, son bras plie sous le poids de son bouclier ; sa main affaiblie n'imprime plus à son épée que des mouvements lents et tardifs, l'épée ne coupe plus et le tranchant s'arrête émoussé.

Dans la langueur qui l'accable, ce héros hésite et balance incertain ; mourra-t-il de sa propre main ? ôtera-t-il à l'ennemi l'honneur de terminer sa glorieuse destinée ? ou bien doit-il survivre à la perte des siens et sauver ses tristes jours ? « Enfin le destin l'emporte, dit-il, et ma fuite sera le trophée de sa victoire !

« Que les regards de l'ennemi voient fuir Soliman, qu'il insulte encore à ma nouvelle disgrâce, à mon nouvel exil, pourvu qu'une seconde fois mes armes reviennent troubler sa paix et ébranler son trône mal assuré ! je ne cède point ; non, ma haine sera immortelle comme le souvenir des affronts qu'il m'a faits ; et, du sein même du tombeau, je renaîtrai plus terrible pour le punir et me venger » !

CHANT X

Cependant le Sultan aperçoit un coursier qui erre au hasard et sans guide ; il le saisit et quoique las, affaibli par ses blessures, il s'élançe sur son dos. Son casque a perdu l'horrible cimier dont il était surmonté ; son armure sanglante et déchirée ne conserve plus les moindres vestiges de son éclat ni de sa richesse.

Tel on voit un loup qui chassé d'une bergerie va cacher dans les bois sa honte et sa fureur ; les victimes qu'il a dévorées palpitent encore dans ses flancs ; mais toujours avide de carnage, sa langue s'élançe hors de sa gueule et lèche ses lèvres ensanglantées. Tel partait l'homicide Soliman, abreuvé de sang et brûlant encore d'en répandre.

Une nuée de flèches vole autour de lui ; mille lances, mille épées l'environnent ; mais le destin le dérobe aux coups du trépas. Inconnu, il s'éloigne par les sentiers les plus solitaires, et son âme irrésolue flotte dans un abîme de pensées et de desseins.

Enfin il se décide à se rendre aux lieux où le monarque d'Égypte rassemble ses forces ; il veut s'associer à ses armes et tenter encore les hasards de la guerre. Il part sans balancer, et dirige ses pas vers l'antique Gaza.

Le sentiment de ses blessures devient plus vif et plus profond ; son corps succombe de douleur et de fatigue, mais il ne veut ni quitter ses armes, ni goûter le repos. Tout le jour il continue sa pénible marche ; enfin quand la nuit a

de son voile obscur enveloppé le monde, il descend, bande ses plaies et cueille les fruits d'un palmier sauvage pour apaiser sa faim.

Ensuite il se jette sur la terre, et la tête appuyée sur son bouclier il cherche quelque soulagement à ses peines et quelque calme au trouble dont il est agité. Mais toujours ses blessures s'aigrissent, et d'invisibles vautours, le dépit et la douleur, le rongent et le déchirent.

Enfin quand la nuit plus profonde règne seule avec le silence, accablé de lassitude, il ferme ses yeux appesantis. Un sommeil inquiet, languissant, lui verse avec ses tristes pavots l'oubli de ses cruels ennuis. Mais pendant qu'il dort une voix terrible vient tonner à ses oreilles.

« Soliman ! Soliman ! réserve à des temps plus fortunés le repos et ses langueurs ; ta patrie, tes sujets gémissent sous le joug de l'étranger, et tu dors ! malheureux, tu dors sur une terre couverte des membres déchirés de tes soldats dont les ombres errantes te demandent la sépulture ! peux-tu, dans les bras du sommeil, attendre qu'un nouveau jour éclaire ces lieux témoins de ta honte » ?

Le Sultan s'éveille, il voit un homme courbé sous le fardeau des ans ; son corps s'appuie sur un bâton noueux qui assure et dirige ses pas. « Eh ! qui es-tu, fantôme importun qui viens troubler le repos du voyageur ? Que t'importe à toi ma honte ou ma vengeance ?

— Tes desseins, lui répond le vieillard, ne me sont point inconnus ; plus que tu ne penses, je m'intéresse à ton sort. Je viens rendre à ton courage émoussé sa pointe et sa vigueur ; pardonne, Seigneur, à ma franchise, je ne t'outrage que pour ranimer ta vertu.

« Tu veux aller joindre le monarque d'Égypte ; mais crois-en mes pressentiments, renonce à un voyage pénible autant qu'inutile ; bientôt, sans toi, ce prince et son armée se rendront dans ces lieux. Ce n'est pas là que tu pourras

faire éclater contre nos ennemis ton courage et ton audace.

« Mais si tu veux me prendre pour guide, je te promets qu'à la clarté du jour, sans péril et sans combat, je t'introduirai dans ces murs qu'assiègent les Chrétiens. Là, les armes à la main, tu pourras, à ton gré, lutter contre les dangers et te couvrir d'une gloire chère à ton cœur. Tu défendras nos remparts jusqu'à ce que l'Égyptien vienne nous secourir et nous venger ».

Les regards et le ton du vieillard inspirent le respect au fier Soliman ; l'orgueil et la colère l'abandonnent. « O mon père, répond-il, je te suis, je vole sur tes pas ! le meilleur conseil, pour moi, sera toujours celui qui m'offrira le plus de fatigues et de dangers ».

Le vieillard applaudit, et sur ses plaies, que la nuit a rendues plus douloureuses, il verse un baume bienfaisant qui les cicatrise et lui rend sa force et sa vigueur. Déjà le soleil, de ses rayons, avait embelli les fleurs que l'aurore avait fait éclore. « Il est temps de partir, dit l'inconnu, le jour éclaire notre route et nous rappelle aux travaux ».

Non loin de là un char l'attendait ; il y monte avec le Sultan ; sa main, avec adresse, gouverne ses coursiers, les presse et les anime. L'essieu siffle, les roues volent sur la poussière qu'elles effleurent à peine ; les chevaux haletants sont baignés de sueur et blanchissent le mors de leur écume.

L'air autour d'eux, par un soudain prodige, s'épaissit, se condense et forme un nuage solide impénétrable qui enveloppe le char et le couvre tout entier ; pour eux seuls il est transparent, et de son sein ils voient le ciel et tout ce qui les environne.

Soliman fronce le sourcil, des rides s'étendent sur son front, ses regards étonnés contemplant et la nue, et le char qui fuit avec la rapidité de l'éclair. Le vieillard qui, sur son visage immobile, lit l'étonnement dont son âme est

frappée, l'arrache à cette profonde rêverie; il s'agite, il s'écrie :

« O toi, qui que tu sois, qui fais plier la nature sous tes lois, et dont l'œil pénètre les secrets cachés dans l'abîme des cœurs, de grâce, si tes regards embrassent aussi l'avenir, dis-moi quel terme le ciel réserve aux mouvements qui bouleversent l'Asie ? quelle catastrophe devons-nous attendre ?

« Mais dis-moi d'abord ton nom ; dis-moi par quel art tu opères tant de merveilles ? dans le trouble où je suis, si tu ne me rassures, je ne puis t'écouter ni te comprendre. Le vieillard sourit : — Je puis sans peine satisfaire une partie de tes désirs ; Ismen est mon nom ; je cultive un art ignoré du vulgaire, et les Syriens m'appellent magicien.

« Mais que je te dévoile l'avenir, que j'ouvre à tes yeux les annales éternelles du destin, c'est un vœu trop au-dessus du pouvoir d'un mortel. Nous marchons ici-bas au travers des malheurs et des disgrâces ; le courage et la raison nous furent donnés pour nous en défendre. Souvent le héros et le sage sont les artisans de leur propre bonheur.

« Le ciel te fit un cœur invincible ; ton bras peut sauver les murs qu'assiègent un peuple barbare, il peut jusque dans ses fondements ébranler l'empire des Chrétiens. Viens braver le fer et la flamme ; ose, souffre, espère et j'augure tout de tes efforts. Cependant, pour te plaire, je te révélerai des choses que j'entrevois au travers d'un nuage obscur.

« Avant que l'astre qui mesure les ans ait pendant plusieurs lustres parcouru sa carrière, je vois, ou je crois voir naître un héros dont les exploits feront la gloire de l'Asie ; je ne te peindrai point les arts et l'industrie embellissant l'Égypte sous son heureux empire ; je ne te peindrai point mille vertus que mes yeux ne peuvent distinguer, mais ce qui doit flatter ta vengeance et suffire à ton cœur, il foudroiera la puissance des Chrétiens.

« Par un dernier effort il détruira leur injuste empire jusque dans ses fondements. Les restes malheureux de ces barbares iront chercher un asile sur un rocher désert qui n'aura que la mer pour défense. Ce héros sera de ton sang ». A ces mots le vieil enchanteur se tait. Soliman s'écrie : « heureux mortel que le ciel destine à tant de gloire ! la joie qu'il éprouve est mêlée de jalousie.

« Que le sort, ajoute-t-il, soit ou propice, ou contraire à mes vœux, jamais je ne plierai sous ses caprices ; il me verra, d'un front toujours égal, recevoir ses bienfaits et braver ses rigueurs. L'astre des nuits s'échappera de son orbite, les étoiles seront infidèles au cours qui leur est prescrit, avant que Soliman détourne ses pas du sentier de la justice ». En parlant son visage étincelle et le feu de l'audace pétille dans ses yeux.

Enfin ils aperçoivent les tentes des Chrétiens ; quel affreux spectacle s'offre à leurs regards ; sous combien de formes la mort leur apparaît ! un nuage de douleur s'épaissit sur les yeux du sultan, des larmes inondent ses joues. Avec quel dépit il voit ses enseignes jadis si redoutables trainer sur la poussière, sanglantes et déchirées.

Les Chrétiens victorieux et triomphants foulent aux pieds les cadavres de ses amis les plus fidèles et les plus chers, leur arrachent, avec outrage, et leurs armes et leurs vêtements ; d'autres célèbrent les funérailles des leurs avec la pompe d'un triomphe ; plus loin un bûcher s'allume, turcs, arabes, mêlés, confondus, sont livrés aux flammes.

A cette vue Soliman pousse un profond soupir. Le fer à la main, il s'élançe du char et veut fondre sur les ennemis. Mais l'enchanteur le retient, le rappelle et réprime sa téméraire ardeur. Il remonte ; ils dirigent leur course vers le sommet de la colline, et le camp des Chrétiens disparaît derrière eux.

Ils descendent et le char s'évanouit. Toujours cachés au

sein de la nue, ils prennent sur la gauche un sentier qui les conduit à un vallon.

Au sein d'un dur rocher s'ouvre une grotte obscure creusée depuis plusieurs siècles ; des herbes, des arbustes en ferment l'entrée ; le magicien les écarte et se courbe pour entrer dans un étroit et ténébreux sentier : d'une main il sonde le passage, il présente l'autre au prince et l'invite à le suivre.

« Ciel ! dans quelles ténèbres veux-tu cacher ma marche ? s'écrie le sultan. Mon bras, si tu l'avais permis, s'ouvrirait un chemin plus digne de moi. — Généreux guerrier, répond Ismen, ne dédaigne point une route que jadis se fraya le grand Hérode, ce roi si fameux dans la guerre.

« Il creusa ce souterrain quand il voulut donner un frein à ses sujets. C'était par ce sentier que de la tour Antonia il passait invisible dans le temple des Hébreux ; c'était par là que sans être aperçu il quittait Jérusalem, il faisait entrer ou en sortir ses soldats.

« Mais de tous les mortels je suis le seul qui connaisse aujourd'hui cette ténébreuse et secrète issue ; elle nous conduira dans le palais d'Aladin, qui trop alarmé peut-être des menaces de la fortune, rassemble en ce moment les grands de son royaume et ses plus sages conseillers ; ta présence est nécessaire pour calmer leurs craintes ; écoute en silence leurs discours ; quand il en sera temps, tu feras éclater ton audace.

Il dit et Soliman se traîne sur ses pas et s'avance, en rampant, dans ces sombres souterrains ; cependant la voûte s'élargit et s'élève, ils marchent et bientôt ils ont atteint le milieu de cet antre obscur.

Le magicien ouvre une porte étroite ; ils montent par des degrés à demi ruinés, sur lesquels un soupirail jette une lueur pâle et incertaine. Enfin du fond de cet abîme, ils entrent dans une salle superbe toute brillante de clarté. Aladin y est assis le sceptre à la main, le diadème sur le

front. La douleur est dans ses yeux, et réfléchit sur tout ce qui l'environne.

Du sein de la nue qui le couvre, l'invisible Soliman cent-temple ce conseil auguste ; il entend le monarque qui du haut de son trône prononce ce triste discours : « O mes amis ! ô mes fidèles sujets ! le jour d'hier fut pour notre empire un jour vraiment fatal, nos espérances sont évanouies ; l'Égypte seule nous resté.

« Mais que cette ressource est éloignée dans un péril si pressant ! je vous rassemble aujourd'hui pour vous demander à tous vos conseils ; parlez en citoyens à un roi qui ne veut que des lumières ». Il se tait, un murmure sourd se fait entendre autour de lui, semblable au bruit des vents qui frémissent dans les bois. Mais Argant se lève, et d'un front serein, d'un air audacieux, il commande le silence.

« O roi magnanime, pourquoi tentes-tu notre courage ? notre situation n'est que trop connue ; cependant j'oserai le dire, nous ne devons espérer qu'en nous-mêmes ; la valeur brave tout et triomphe de tout ; ne cherchons point d'autres armes, ni d'autre appui, et ne mettons à notre vie que le prix qu'elle y met elle-même.

« Ce n'est pas que je désespère du secours de l'Égypte ; mon roi l'a promis, et ce serait un crime de douter de ses promesses ; mais je voudrais dans quelques-uns de tes guerriers plus de courage et d'intrépidité. Je voudrais que, préparés à tous les événements, ils se promissent la victoire et méprisassent la mort ».

Argant n'en dit pas davantage ; sa fierté veut commander aux opinions et dédaigne de persuader. Orcan se lève après lui ; un air d'autorité règne dans son maintien. Né d'aïeux illustres, Orcan s'était fait un nom dans les combats ; mais uni depuis à une jeune beauté, entouré d'enfants qui font sa joie, ce guerrier dégénéré n'est plus qu'époux et père.

« Seigneur, dit-il, je ne sais point blâmer un orgueil qui

nait du courage et qui s'exhale en paroles, peut-être trop altières. Argant devrait sans doute, devant un roi et dans un conseil, être moins fougueux et moins hardi. Mais l'audace qui règne dans ses discours éclate dans ses actions, et ses actions le justifient.

« Mais toi, seigneur, dont l'expérience et les ans ont mûri la sagesse, tu sauras modérer un zèle trop impétueux, balancer avec un danger présent une espérance lointaine, et juger ce que peut l'ennemi, ce que tu dois attendre de tes anciens remparts et de tes nouveaux ouvrages.

« La nature et l'art ont fortifié Jérusalem, mais les Chrétiens la menacent avec tout l'appareil de la guerre. J'ignore ce que le destin nous prépare ; plus près de la crainte que de l'espérance, je redoute le hasard des combats, je redoute les longueurs d'un siège et les horreurs de la famine.

« Ces troupeaux, ces provisions, qu'hier ta prudence et la fortune amenèrent dans ces murs pendant que l'ennemi s'enivrait de notre sang, ne sont que de faibles et peu durables ressources pour un peuple immense ; en vain l'Égyptien fidèle à ses promesses, viendra nous secourir le jour même qu'il a fixé ; ses armes ne pourront nous défendre du fléau qui nous menace.

« Que sera-ce si ce secours est différé ? mais je veux qu'il devance, et notre espoir et ses promesses ; je ne vois point encore la victoire ; je ne vois point encore Jérusalem délivrée. Nous avons à combattre ce Godefroy, ces guerriers qui tant de fois ont battu, dispersé les Arabes, les Turcs, les Syriens et les Perses.

« Tu les connais, ô généreux Argant ! toi qui si souvent leur as cédé le champ de bataille ; toi qui si souvent n'as trouvé contre eux d'asile que dans la fuite. Clorinde les connaît, je les connais moi-même, nos disgrâces sont communes ; je n'accuse personne, nous avons tous montré ce que pouvait notre valeur.

« Je le dirai, quoiqu'il s'indigne d'entendre la vérité, quoique ses regards sinistres me menacent de la mort. Un destin inévitable conduit nos ennemis ; ni forces, ni remparts ne pourront arrêter le torrent. Mon zèle pour mon roi, mon amour pour ma patrie, sont les seuls sentiments qui m'inspirent, j'en prends le ciel à témoin.

« Sage roi de Tripoli, tu as su obtenir la paix et conserver ton trône ! mais l'inflexible sultan peut-être en ce moment est étendu sur la poussière, ou vil esclave, il gémit dans les chaînes ; peut-être exilé, fugitif, il traîne, loin de sa patrie, des jours destinés à une fin plus déplorable. Il aurait pu, par des présents, par des tributs, apaiser son vainqueur et sauver une partie de ses États ».

Ainsi dans des discours tortueux Orcan enveloppait ses conseils ; il n'osait dire ouvertement qu'il fallait demander la paix et se soumettre aux Chrétiens. Le sultan qu'indignent sa faiblesse et ses outrages ne peut plus se contenir : « Souffriras-tu, lui dit Ismen, qu'un lâche t'avilisse et te dégrade encore ?

« Ah ! que ne puis-je, répondit-il, écarter ce voile qui me cache ! je brûle de colère et de dépit ». Il dit, et soudain le nuage se déchire et s'évanouit ; le sultan paraît tout brillant de clarté ; sur son front respirent l'audace et l'orgueil.

« Le voilà, s'écrie-t-il, ce sultan timide et fugitif ! cette main saura prouver à celui qui m'outrage qu'il est un lâche et un imposteur. Moi fugitif ! moi qui ai versé des flots de sang chrétien ! moi qui ai couvert la plaine de morts et qui enfermé au milieu de nos ennemis y ai perdu jusqu'au dernier de mes soldats !

« Si ce lâche ou quelque autre aussi lâche que lui, traître à sa croyance et à sa patrie, ose parler d'une paix infâme et avilissante, permets, seigneur, que de ce fer je lui ôte la vie. Les agneaux, dans la même bergerie, habiteront avec les loups, et dans le même nid on verra les colombes et les

serpents, avant que les nœuds de la paix unissent sous un même ciel le chrétien et le musulman ».

A ce discours, à cet aspect terrible et menaçant, l'étonnement et le silence règnent dans l'assemblée ; enfin avec des regards moins sinistres et plus sereins, le Sultan s'avance vers Aladin : « Seigneur, lui dit-il, ranime ton espoir, Soliman est avec toi ».

Le monarque, les bras étendus, se penche vers lui : « O généreux ami, s'écrie-t-il, avec quelle joie je t'embrasse ! je ne sens plus mes pertes, mes alarmes s'évanouissent ; si le ciel sourit à nos vœux, tu peux du même coup affermir mon trône et relever le tien ». En parlant, il le serrait dans ses bras.

Il le fait ensuite asseoir sur son trône et lui-même se place à sa gauche. Ismen est à son côté. Clorinde vient rendre ses hommages au héros ; les autres la suivent.

Soliman retrouve, parmi eux, Ormusse un des chefs des Arabes, qui dans le fort du combat, sut par une route secrète, à la faveur du silence et de la nuit, conduire dans Jérusalem la troupe qu'il commandait et porter des secours et des vivres à un peuple affamé.

Le fier Circassien reste seul en silence à sa place, les regards pleins de dépit et de jalousie. Tel paraît un lion lorsque d'un œil enflammé il dévore la proie qu'il s'apprête à saisir. Mais Orcan morne et pensif n'ose élever sa vue sur le sultan. Ainsi réunis, le roi des Turcs et le tyran de la Palestine confondent leur haine et leurs projets.

Cependant le pieux Bouillon après avoir poursuivi sa victoire et dissipé les débris de l'armée vaincue, a rendu à ses guerriers les honneurs suprêmes ; il ordonne que dans deux jours tout soit prêt pour l'assaut. Son air plus auguste et plus terrible menace les assiégés de leur perte prochaine.

Cette troupe brillante qui, au fort du combat, avait donné aux Chrétiens un utile secours, c'étaient les héros qui

s'égarèrent sur les pas d'Armide ; c'était Tancrede avec eux. Curieux d'apprendre leurs aventures, Godefroy les fait appeler ; il n'admet dans sa tente que le Solitaire et les plus sages de ses guerriers.

« Racontez-moi, leur dit-il, l'histoire de vos courtes erreurs ; dites-moi comment le ciel vous a rendus à nos vœux et à nos besoins ». La honte et le repentir sur le front, ils tenaient la tête baissée. Enfin le prince anglais lève les yeux et rompt le silence.

« Je l'avouerai, seigneur, séduits par l'amour, enchaînés dans les fers d'une perfide beauté, nous méprisâmes tes lois et les arrêts du sort ; nous suivîmes par des routes inconnues un guide dangereux et funeste. La jalousie et la rivalité nous divisaient, et l'enchanteresse, par ses discours, par ses regards, nourrissait notre haine et nos feux.

« Enfin nous arrivâmes dans les lieux où fume encore la foudre vengeresse ; terre jadis féconde, pays charmant, que couvrent aujourd'hui des eaux bitumineuses et un lac stérile, d'où s'exhalent des vapeurs impures, empoisonnées, qui attestent les crimes des hommes et le courroux des cieux.

« Sur ces eaux épaisses le corps le plus pesant repose immobile. L'homme, le fer, la pierre y surnagent comme le bois léger ; au milieu du lac s'élève un château qu'un pont étroit unit à la terre ; c'est là que nous conduisit la perfide princesse. Tout rit dans ce séjour, tout y respire l'ivresse des plaisirs.

« Sous un ciel pur règne un air délicieux ; les arbres toujours verts répandent la fraîcheur et l'ombre sur des gazons toujours fleuris ; sous des myrtes amoureux coulent des eaux claires et limpides ; un ruisseau qui murmure, le zéphyr qui agite le feuillage, le chant mélodieux des oiseaux, portent dans tous les sens la mollesse et la volupté. L'or et le marbre, par mille formes heureuses, imitent la nature et l'embellissent.

« Sur ces gazons, sous l'ombrage le plus épais, Armide fait dresser une table somptueusement servie. Elle offrait tout ce que promet le printemps, tout ce que mûrit l'automne, les présents de la terre et les productions de la mer ; cent beautés nous servaient et prévenaient nos désirs.

« Les discours, le sourire de la perfide, nous enivrent et nous enchantent ; nous avalons à longs traits les poisons qu'elle nous verse et l'oubli de nous-mêmes. Mais tout à coup elle se lève. Je reviens, dit-elle ; en effet elle reparait bientôt, mais avec des regards moins sereins et moins tendres. D'une main elle tient une baguette, dans l'autre est un livre qu'elle lit à voix basse.

« Elle lit, et je sens tout changer en moi ; mes pensées, mes sentiments, mes goûts ; soudain je m'élançai dans les eaux et je m'y plonge tout entier ; mes membres se rapprochent, se réunissent, je suis transformé en poisson, et ma peau est couverte d'écailles.

« Mes compagnons éprouvent le même sort et jouent avec moi dans le cristal liquide ; il ne me reste de cet état qu'un souvenir confus et semblable à un songe ; enfin elle nous rend à notre première forme ; nous étions muets d'étonnement et d'épouvante ; mais d'un regard plus effrayant elle nous attriste encore et nous menace.

« Vous connaissez mon pouvoir, dit-elle, vous savez que j'ai sur vous un souverain empire ! d'un mot je puis vous plonger dans une nuit éternelle ; je puis d'un mot vous changer en oiseaux, en plantes, en reptiles ; vous métamorphoser en rochers, en fontaines, en monstres des forêts.

« Cependant vous pouvez échapper à mon courroux en obéissant à mes lois ; abjurez votre croyance, et pour nous défendre armez-vous contre l'impie Bouillon. Tous se révoltent, tous abhorrent ce pacte affreux. Raimbaud seul est persuadé ; pour nous, elle nous jette dans un cachot impénétrable à la lumière.

« Le sort amène Tancrède dans ce funeste lieu : mais bientôt notre prison s'ouvre et s'il faut en croire les bruits qui sont venus jusqu'à nous, Armide, à la prière du prince de Damas, consent à nous envoyer enchaînés et sans armes au monarque d'Égypte.

« Déjà nous étions en marche quand la providence nous fit rencontrer le brave Renaud. Ce guerrier qui toujours se signale par de nouveaux exploits attaque les gardes dont nous sommes entourés, les égorge ou les met en fuite et nous rend nos armes qui étaient devenues les leurs.

« Je l'ai vu, nous l'avons tous vu, nos mains ont touché ses mains victorieuses ; nous avons entendu sa voix, n'en croyez point de vaines rumeurs, ce héros vit encore ; il n'y a que trois jours qu'il a quitté son armure sanglante et brisée, et qu'en habit de pèlerin il est parti pour Antioche ».

Il dit, le Solitaire lève au ciel ses yeux mouillés de pleurs, il change de couleur et de visage ; quel éclat soudain l'environne ! pleine de la divinité, son âme s'élève j'usqu'au séjour des immortels ; l'avenir se dévoile à ses regards, et sa pensée s'enfonce dans l'abîme des âges et du temps.

Enfin sa langue se délie ; d'un ton plus auguste il découvre les secrets cachés dans le sein de l'avenir ; à son aspect, au tonnerre de sa voix, tous demeurent interdits et l'écoutent en silence : « Renaud vit encore ! une femme perfide avait abusé notre crédulité ! il vit et le ciel réserve son jeune courage à une gloire plus éclatante.

« Ces exploits qui étonnent l'Asie ne sont encore que les amusements de son enfance et les présages de sa grandeur ; les années s'écoulent, je le vois braver un mortel impie et dompter son audace ! son aigle arrache Rome et l'Église aux serres d'un impitoyable vautour, et les couvre de ses ailes ; il renaît dans des enfants dignes de leur père.

« Une longue postérité marche sur ses traces, brise la verge des tyrans et le fer des rebelles ; la religion et les

pontifes reposent à l'ombre de leur bouclier. Abaisser l'orgueil, soulager les malheureux, protéger l'innocence et punir le crime, voilà leurs destins. C'est ainsi que l'aigle de la maison d'Este élèvera son vol au delà des routes que parcourt le soleil.

« C'est à elle de porter les foudres de la guerre ; toujours ses ailes triomphantes seront étendues sur le trône des pontifes ; c'est à elle qu'est attaché le sort de notre auguste entreprise, et le ciel ordonne qu'on la rappelle en ces lieux ».

Par ce discours le Solitaire dissipe les alarmes qu'on avait conçues de la mort de Renaud. Tout applaudit ; Godefroy seul est plongé dans une rêverie profonde. Cependant la nuit se lève et couvre la terre de ses voiles ; tous se retirent et vont goûter les douceurs du sommeil. Godefroy seul veille encore ; il n'est point de repos pour les soins dont il est occupé.

CHANT XI

Tout occupé de l'assaut qu'il méditait, Godefroy faisait préparer les machines guerrières, quand le Solitaire l'aborde et le tirant à l'écart, d'un ton imposant et majestueux lui tient ce discours : « Seigneur, tu armes contre Jérusalem les forces de la terre, mais tu ne commences pas par où tu dois commencer.

« Cherche dans le ciel du secours et de l'appui ; invoque avant tout la céleste milice ; elle seule peut t'obtenir la victoire ; c'est à elle que tu dois la demander ; que les prêtres revêtus de leurs augustes ornements marchent les premiers, et que leur pieuse harmonie porte jusqu'au ciel nos hommages et nos vœux. Vous, chefs augustes d'une sainte entreprise, donnez l'exemple à vos soldats et qu'ils s'avancent sur vos traces ».

Bouillon applaudit au pieux solitaire : « Mortel chéri des cieux, lui répond-il, je vais suivre tes conseils ; pendant que je rassemble les chefs, toi, va trouver les pontifes Guillaume et Adhémar, et tous trois ordonnez la pompe de cette auguste cérémonie ».

Le lendemain, dès le lever de l'aurore, le vieillard réunit les pasteurs et les prêtres dans le lieu consacré au culte de l'Éternel ; les prêtres revêtent de longs habits de lin, les pontifes ceignent la mitre et prennent des ornements tissus d'or et de soie.

Pierre s'avance le premier ; dans ses mains est l'étendard redouté que le ciel même révère ; les prêtres distribués sur

deux lignes égales le suivent d'un pas grave et lent ; le front humilié, d'une voix suppliante, ils forment un double concert. Guillaume et Adhémar ferment ces lignes et marchent parallèlement.

Bouillon paraît seul après eux ; les chefs le suivent deux à deux ; les soldats marchent ensuite chacun à son rang. Ainsi sortaient de leurs retranchements les peuples unis pour venger leur commune croyance. La trompette ne faisait point entendre ses sons belliqueux ; tout, dans leurs chants, respirait la piété.

Ils l'invoquent, ô Père tout-puissant ! et toi Fils égal au Père, et toi qui les unis tous deux par les nœuds d'un éternel amour ! ils t'implorent ô Vierge secourable aux mortels, Vierge mère d'un homme-dieu ! et vous, troupe brillante, chefs subordonnés de l'immortelle milice, et toi fidèle précurseur devant qui s'humilia la majesté d'un dieu.

Ils réclament ton secours, ô toi qui fondas, qui soutiens cette chaire d'où les pontifes tes successeurs répandent sur l'univers les trésors de la grâce et ouvrent les portes du salut ; et vous qui annonçâtes aux mortels étonnés un Dieu vainqueur du trépas, et vous qui pour attester ce miracle prodiguâtes votre sang et votre vie.

Soyez-nous propices, vous dont la langue ou les écrits enseignèrent aux humains le chemin qui conduit au ciel. Et toi, favorite de Jésus-Christ, toi qui sus choisir le sort le plus heureux, et vous qui renfermées dans un asile solitaire ne connûtes que Dieu pour époux, et vous encore femmes généreuses qui par un effort plus sublime bravâtes les supplices et la fureur des tyrans.

Tels étaient les chants des Chrétiens ; dans leur marche, leurs rangs se prolongent et se déploient ; d'un pas tardif et lent ils s'avancent vers ce mont couronné d'oliviers dont le nom est si cher à l'univers : il s'étend à l'orient de Jérusalem et n'en est séparé que par la vallée de Josaphat.

Les vallons, les collines, les grottes profondes retentissent de leurs chants; de mille côtés l'écho les répète : il semble qu'une harmonie cachée anime les antres et les bois ; partout on entend résonner le nom de Jésus et le nom de Marie.

Du haut de leurs remparts les Infidèles en silence contemplent un spectacle qui les étonne. Cette marche lente et mesurée, ces humbles accents, ces rites inconnus, cette pompe étrangère fixent leurs regards ; enfin ils poussent des cris profanes ; le torrent, la vallée, la montagne mugissent de leurs outrages et de leurs blasphèmes.

Mais ces outrages et ces cris se perdent dans les airs, semblables au vain gazouillement des oiseaux ; en vain des traits sifflent, ils ne peuvent arriver jusqu'aux chrétiens. Rien ne trouble leur pieuse mélodie, rien ne dérange l'ordre de cette pompe auguste.

Sur la cime de la montagne ils élèvent l'autel où doit s'immoler la grande victime ; des deux côtés brûle une lampe toute éclatante d'or et de lumière. Guillaume revêt de nouveaux ornements et se recueille dans un respectueux silence ; il élève ensuite la voix, s'accuse lui-même et présente à l'Éternel des actions de grâce et des prières.

Les prêtres et les chefs sont à genoux autour de l'autel, la foule plus éloignée a les regards attachés sur le pontife ; enfin le mystère est accompli : « Partez », dit Guillaume, et la main étendue il bénit le peuple prosterné. Pleins d'une sainte ferveur, et les chefs et les soldats retournent vers le camp.

Godefroy rentre dans sa tente suivi d'un nombreux cortège ; il invite les principaux guerriers à sa table ; il veut que le vieux comte de Toulouse y soit assis vis-à-vis de lui.

Après un repas sobre et frugal : « Demain, dit Bouillon, aux premiers rayons de l'aurore vous serez prêts pour l'assaut ; demain sera un jour de peines et de combats ; allez apprêter vos armes et réparer vos forces ».

Les chefs se séparent ; bientôt la trompette guerrière annonce que tout doit être sous les armes au retour du soleil. On travaille, on s'apprête ; enfin la nuit avec le silence amène le sommeil et suspend les fatigues.

L'aurore luttait avec les ombres et les premiers feux du jour n'avaient point frappé les portes de l'Orient ; le bœuf d'un pas tardif ne traçait point encore les pénibles sillons ; l'oiseau dormait sous le feuillage, le pasteur dormait, les troupeaux dormaient aussi ; le chasseur ni les chiens ne troublaient point encore le silence des bois, quand tout à coup la trompette appelle les combats et de ses sons guerriers épouvante les airs.

Mille cris répètent aussitôt : « aux armes ! aux armes » ! Godefroy se lève ; il ne revêt point sa cuirasse accoutumée, il ne prend point son lourd bouclier ; il n'a que l'armure et l'habillement d'un simple fantassin ; Raymond le surprend dans cet équipage.

Il devine son projet : « Seigneur, lui dit-il, où est ta cuirasse, où sont tes armes ? Pourquoi ce corps presque nu ? Je n'aime point à te voir exposé avec une si faible défense ; tu n'aspères sans doute qu'à une gloire commune ?

« Eh ! que prétends-tu ? la palme d'un soldat ? laisse aux autres ces vulgaires exploits ; qu'ils exposent, dans les combats, une vie moins utile et moins intéressante ! Toi, reprends ton armure et du moins, pour nous, prends soin de tes jours ; tu es l'âme du camp, le mobile de notre entreprise ; assure nos succès en conservant ta vie ».

Il se tait : « Sage et vertueux ami, lui répond Bouillon, quand Urbain me ceignit cette épée dans Clermont, je ne promis pas au Ciel de n'être que capitaine ; par un vœu secret je m'engageai encore à combattre comme simple soldat.

« Quand j'aurai mis toutes nos forces en activité, quand j'aurai rempli tous les devoirs d'un chef, j'irai sous ces

remparts acquitter un devoir non moins sacré; et sans doute Raymond ne me désavouera pas. Que le ciel veille sur ma vie, moi je ne puis songer qu'à remplir mes serments ».

Il dit, et tous les chevaliers français et ses deux frères suivent son exemple; les autres guerriers s'arment comme eux en fantassins. Cependant les infidèles sont déjà sur la partie de leurs murs que bat le fougueux Aquilon et qui se retire vers l'Occident.

Tranquilles sur les autres côtés que la nature a pris soin de défendre, ils réunissent dans ce seul point toutes leurs forces; Aladin y rassemble et ses sujets et sa milice étrangère. Les enfants, les vieillards viennent partager leurs travaux et lutter, avec eux, contre la fortune; ils fournissent à des bras plus vigoureux la chaux, le soufre, le bitume, les pierres et les flèches.

Le rempart est hérissé d'armes et de machines guerrières; là le Sultan, tel qu'un géant terrible, élève son front menaçant, plus loin paraît le Circassien tel qu'un bastion au milieu des créneaux. Clorinde est sur une tour, et domine et les assiégés et les assiégeants.

Sur ses épaules pend un carquois; la flèche est dans ses mains, son arc est déjà tendu; dans cette attitude, elle attend l'ennemi au passage: telle jadis au sein des nues on croyait voir la fille de Latone lancer les traits et la mort.

Le vieux monarque à pied court d'une porte à l'autre, fait apporter de nouvelles armes, fortifie les postes, voit tout, examine tout, encourage et rassure ses guerriers. Les femmes éperdues vont dans les mosquées implorer leur prophète.

« O Mahomet, s'écrient-elles, que ton bras juste et redoutable brise la lance du brigand français! abats, renverse sous nos murs l'impie qui a tant outragé ton nom »! Leurs prières inutiles se perdent dans les airs et leur divinité n'entend point leurs cris dans le séjour de la mort et de la

nuit éternelle. Cependant Bouillon fait déployer ses enseignes et marcher ses bataillons.

Toute son armée se développe sous ses yeux ; elle est sur deux colonnes qui s'avancent obliquement vers les remparts. Au centre sont les machines qui recèlent dans leur sein la destruction et le trépas.

La cavalerie est sur les derrières et se répand dans la plaine pour prévenir les surprises. L'attaque commence : les flèches, les pierres volent de tous côtés, la mort s'élançe des machines meurtrières et roule sur les remparts. Nombre d'infidèles expirent, nombre d'autres fuient et désertent les murs qu'ils devaient défendre.

Les Chrétiens impétueux courent et se précipitent. Les uns de leurs boucliers serrés couvrent et défendent leurs têtes, les autres à l'abri des béliers trouvent un asile contre les pierres qu'on leur lance ; enfin ils arrivent au fossé et tentent de le combler.

Le fond n'en est point couvert de limon ni baigné par les eaux ; bientôt il est rempli de fascines, de pierres et de troncs d'arbres. L'audacieux Adraste s'y jette le premier et attache une échelle à la muraille ; ni les flèches, ni le bitume bouillant qui pleut sur lui ne peuvent l'arrêter.

Déjà ce fier Helvétien allait toucher aux crénaux ; en butte à mille traits, aucun n'avait ralenti son ardeur ; mais tout à coup une pierre énorme, monstrueuse, lancée par le Circasien, tombe sur son casque et le renverse.

Le coup n'est point mortel, mais ses esprits en sont étonnés ; sans connaissance et presque inanimé, il presse la terre sous son poids immobile. D'un ton farouche et menaçant Argant s'écrie : « Le premier est tombé, qui osera le remplacer ? lâches guerriers, que ne montez-vous à la brèche ? je vous attends sans me cacher. En vain vous vous couvrez sous vos boucliers, sous vos machines ; la mort vous y atteindra comme des bêtes farouches dans leur repaire ».

Il dit, mais ses outrages irritent les Chrétiens sans les rendre imprudents; toujours soigneux de se défendre contre les traits et les fardeaux qu'on leur lance, ils placent enfin au pied de la muraille le redoutable bélier. Déjà des poutres énormes armées de fer ébranlent les portes et font trembler les remparts.

Pendant les Infidèles, avec cent bras, roulent une pierre immense; elle tombe sur les boucliers pressés avec le fracas d'une montagne qui s'écroule, les rompt, brise les casques et accable nombre de guerriers, la terre est couverte d'armes, de sang, de cadavres meurtris et déchirés.

Les Chrétiens irrités s'élancent et vont à découvert défier l'ennemi et les dangers. Les uns dressent des échelles et y montent; d'autres frappent les fondements; déjà le mur croule et ouvre au milieu des ruines un chemin à l'ardeur des assiégeants,

La brèche s'agrandit sous les coups redoublés du bélier; les assiégés emploient toutes les ressources pour se défendre. Ils opposent des balles de laine aux efforts de la redoutable machine; cette matière molle et qui cède les trompe et les amortit.

Pendant Clorinde a sept fois tendu son arc; sept fois un trait a sifflé dans les airs et chaque trait a été ensanglanté. Ce ne sont point des victimes ignorées que choisit cette amazone; elle les dédaigne, et sa fureur n'est fatale qu'à d'illustres têtes.

Le premier qu'elle atteint, c'est le fils du roi d'Albion; à peine s'est-il montré qu'il est frappé du coup funeste; sa main est percée malgré l'acier qui la défend. Inhabile au combat, il se retire et frémit plus de colère que de douleur.

Le comte d'Amboise expire sur la crête du fossé; Clotaire sur l'échelle, reçoit dans le flanc une plaie mortelle; le comte de Flandre est atteint au bras gauche au moment

où lui-même travaille à faire mouvoir le bélier. Il veut arracher le trait qui l'a blessé, mais le fer reste dans la blessure.

L'imprudent Adhémar était spectateur du combat ; le trait fatal vole et lui perce le front ; il y porte la main, un second trait attache cette main au visage. Il tombe, et les armes d'une femme s'abreuvent du sang d'un pontife.

L'audacieux Palamède déjà touche aux créneaux et va s'élançer sur le rempart ; une septième flèche l'atteint à l'œil droit et ressort sanglante derrière la tête. Il tombe et meurt au pied du mur qu'il voulut escalader.

Cependant Godefroy donne aux assiégés de nouvelles alarmes et forme une nouvelle attaque ; il a fait conduire auprès d'une des portes la plus terrible de ses machines, c'est une tour de bois qui s'élève au niveau du rempart ; dans ses flancs elle porte des armes et des guerriers et roule sur un essieu mobile.

De son sein partent des javelots et des flèches meurtrières. Semblable à un vaisseau qui court à l'abordage, elle tente de s'attacher à la muraille, mais les assiégés, avec des pieux, avec des hallebardes, l'attaquent et la repoussent. L'air est obscurci d'une nuée de flèches, le trait revient heurté par un trait ennemi. Les Sarrasins tombent du haut des murs, comme les feuilles, ou comme les fruits qu'abat tent la grêle et la tempête.

Moins bien armés que les Chrétiens, ils éprouvent toujours une perte plus grande ; éperdus, effrayés des coups qu'on leur porte, la plupart prennent la fuite ; mais le fier Soliman reste immobile et retient avec lui les plus hardis. Argant accourt, arrache une poutre à la tour ennemie et s'en sert pour la repousser.

Clorinde vient aussi partager leurs dangers. Cependant les Chrétiens armés de faux longues et tranchantes coupent les cordes auxquelles les balles de laine sont suspendues ;

elles tombent et livrent le mur sans défense aux efforts du bélier.

Battu de tous côtés, il s'ouvre et chancelle ; Godefroy s'approche couvert de son bouclier, il voit Soliman descendre au milieu des ruines pour en défendre le passage, pendant que Clorinde et le Circassien se tiennent sur le rempart ; à cette vue une noble ardeur le transporte et l'enflamme.

Il se tourne vers son fidèle Sigier qui porte son arc et un bouclier moins pesant : « Donne-moi, lui dit-il, ces armes plus légères, je veux le premier m'élaner sur ces débris ; il est temps enfin que quelque exploit glorieux signale mon audace ».

A peine a-t-il parlé qu'une flèche siffle et l'atteint à la jambe ; les nerfs sont déchirés ; il sent une douleur cruelle. O Clorinde, le coup part de ta main ; c'est à toi que l'honneur en appartient. Si ce jour ne fut pas pour les Sarrasins le jour de la mort et de la servitude, ils ne le durent qu'à toi.

Le héros, maître de sa douleur, ne ralentit point ses pas ; il monte sur les ruines, il appelle ses guerriers ; mais enfin le mouvement aigrit sa blessure, sa jambe plie et se dérobe sous lui, il est forcé d'abandonner l'attaque.

De la main il appelle le généreux Guelfe : « Je cède, lui dit-il, à la douleur ; commande à ma place, dans un moment je reviens à toi ». A ces mots il s'élançe sur un coursier, mais il ne peut dérober sa retraite aux yeux des siens et des Infidèles.

Avec lui disparaît la fortune des Latins ; les assiégés sentent renaître leur vigueur, leur espérance se ranime ; l'audace des Chrétiens diminue, leurs efforts sont moins rapides ; le fer languit dans leurs mains, et le son même de la trompette s'affaiblit et s'éteint.

Bientôt sur les remparts reparaissent ces troupes que la

crainte en avaient chassées ; à la vue de la terrible Clorinde l'amour de la patrie arme jusqu'aux femmes mêmes. Les cheveux épars, la robe retroussée, elles accourent, elles lancent des traits, des dards, pour défendre leurs murailles, elles ne craignent point d'exposer leur vie.

Guelfe, le valeureux Guelfe tombe renversé ; le sort l'a choisi entre mille guerriers et a dirigé contre lui une pierre lancée de loin. L'épouvante redouble parmi les Chrétiens et s'éloigne des infidèles. Raymond est en même temps frappé d'un même coup et va comme lui mesurer la terre.

L'intrépide Eustache est atteint sur le revers du fossé. Dans ce malheureux moment les Sarrasins ne portent point un coup qui ne donne la mort ou ne fasse au moins une cruelle blessure. Le Circassien qu'enorgueillit le succès élève une voix insultante.

« Ce n'est point ici Antioche, vous ne trouverez point ici cette nuit dont l'ombre protégea vos artifices ; il faut combattre à la clarté des cieux et contre un peuple éveillé. Qu'est devenue cette ardeur pour la gloire et cette avidité pour le butin ? Lâches chrétiens, ou plutôt femmes timides, un moment de fatigue vous épuise ; à peine l'assaut commence et déjà vous l'abandonnez » ?

Sa fureur se ranime ; cette vaste cité qu'il défend n'est déjà plus un théâtre digne de son audace. Il s'élance à travers les ruines des remparts et crie à Soliman d'une voix de tonnerre :

« Soliman ! c'est en ce lieu, c'est en ce moment qu'on pourra décider de notre valeur ; qui t'arrête ? que crains-tu ? je vais hors de ces murs chercher la gloire, suis-moi si tu l'oses ». Il dit ; et tous deux à l'instant se précipitent, l'un entraîné par la fureur, l'autre conduit par l'honneur et piqué d'un défi qui l'outrage.

Ils tombent sur les Chrétiens étonnés et surpris ; tous doux jaloux de s'effacer, ils égorgent les guerriers, ils bri-

sent, ils dispersent les boucliers et les casques, coupent les échelles, abattent les béliers, et de ces monceaux de ruines et de débris ils élèvent un nouveau rempart à la place du rempart détruit.

* Ces guerriers dont l'audace brûlait d'escalader les murailles n'aspirent déjà plus à entrer dans Jérusalem, sans forces pour se défendre, ils cèdent au torrent qui les poursuit, et livrent à la rage des deux héros leurs machines désormais inutiles et brisées.

Ces fougueux rivaux s'abandonnent à toute leur impétuosité ; ils demandent des flammes, et déjà chacun d'eux armé d'une torche brûlante marche à la tour de bois. Telles jadis on peignait les filles de l'enfer sortant du Tartare, des flambeaux à la main, pour bouleverser le monde.

Mais l'indompté Tancrède qui encourage ailleurs ses guerriers à l'assaut voit enfin leur ravage et la flamme dévorante. Soudain il vole pour arrêter leur fureur ; sa valeur impétueuse les repousse, les met en fuite et leur rend la terreur qu'ils avaient répandue parmi les Chrétiens.

Pendant que la fortune balance les revers et les succès, Godefroy est rentré dans sa tente ; à ses côtés sont Baudouin et le fidèle Sigier. Ses amis affligés accourent et l'environnent. Dans l'impatience qui le presse il veut arracher le trait funeste, le bois se rompt et laisse le fer dans la plaie.

Il veut qu'on emploie pour l'en retirer les moyens les plus prompts, il veut que l'acier tranchant ouvre sa blessure : « rendez-moi, dit-il, aux combats, il ne faut pas que ce jour les termine sans moi ». Il dit, et appuyé sur une lance il offre sa jambe au fer qui va la déchirer.

Déjà le vieil Hérotime, né sur les bords de l'Éridan, interrogeait, pour le guérir, son art et ses ressources ; Hérotime connaît les plantes et leurs vertus, les eaux et leur usage ; favori des Muses, il pouvait chanter les héros et immortaliser leurs exploits ; mais il aime mieux consacrer ses travaux à

une science plus obscure, et ne s'occupa qu'à rendre la santé aux mortels affligés.

Godefroy est debout, le regard serein et la tête immobile ; Hérotime, les bras nus, la robe retroussée, tantôt avec le secours des plantes, tente d'arracher le trait fatal, tantôt armé d'un fer mordant, il le saisit et l'ébranle ; essais inutiles, impuissantes ressources !

Le trait se refuse à son adresse et la fortune est inexorable à ses vœux ; ses efforts meurtriers ne font qu'accroître la douleur du héros. Enfin l'ange qui veille sur Bouillon, touché de ses maux cruels, va cueillir sur le mont Ida le dictame, plante salutaire, dont la fleur a l'éclat de la pourpre.

La nature apprend aux chèvres sauvages à connaître les vertus de cette herbe bienfaisante ; c'est elle qui les guérit quand la flèche du chasseur s'attache à leurs flancs et les déchire. L'ange l'apporte à l'instant, et sa main invisible en distille le suc dans les eaux destinées à laver la plaie du héros.

Il y mêle l'onde sacrée de la fontaine de Lydie et l'odorante panacée, le vieillard en verse sur la blessure ; soudain le trait se détache de lui-même et sans effort, le sang s'arrête ; la douleur fuit, la vigueur renait. « Ce n'est point mon art qui te guérit, s'écrie Hérotime, tu ne dois rien à mes soins.

« Je reconnais, à ce miracle, une céleste puissance ; sans doute du haut des cieux un ange est descendu pour toi ; prends tes armes ; qui t'arrête ? retourne à l'assaut ». Godefroy, brûlant de combattre, a déjà repris sa lance, son casque et son bouclier.

Suivi de mille guerriers il marche vers la cité ; le ciel est obscurci d'un nuage de poussière qui vole sous leurs pas, la terre tremble ; les ennemis, de loin, aperçoivent le héros et le reconnaissent ; une frayeur soudaine les saisit et les glace. Trois fois Godefroy élève la voix.

A cette voix altière, à ces cris qui les rappellent au combat, les Chrétiens sentent renaître leur audace ; ils revolent au pied des remparts, mais déjà Soliman et le Circassien se sont retirés au milieu des débris et défendent obstinément le passage contre Tancrede et contre sa troupe.

Godefroy arrive caché sous ses armes, et d'un air terrible et menaçant il lance au Circassien une javeline foudroyante ; le bélier n'imprime pas un mouvement plus rapide ; l'arme funeste vole avec un bruit affreux. Argant toujours intrépide présente son bouclier.

Le bouclier est percé ; sa cuirasse et son armure le sont encore et le fer s'abreuve de son sang ; mais, insensible à la douleur, il l'arrache et le renvoie à Godefroy : « Tiens, lui dit-il, je te rends tes armes ».

L'instrument fatal de l'injure et de la vengeance vole et revient ; mais le héros se courbe et se dérobe au coup qui lui était destiné. Le fidèle Sigier le reçoit, le fer lui perce le gosier ; il expire et s'applaudit d'expirer pour son maître.

Au même instant une pierre lancée par Soliman frappe le chef des Neustriens ; il tourne sur lui-même et tombe en tournant. Godefroy cède à son ressentiment, saisit son épée, se précipite au milieu des ruines, et va de plus près combattre les ennemis.

Le choc est affreux et le héros se signale par les coups les plus terribles ; mais la nuit enveloppe la terre de son voile ténébreux, ses ombres pacifiques suspendent enfin les querelles des mortels. Godefroy se retire et termine cette sanglante journée.

Mais, avant que de rentrer dans son camp, il y fait reporter ses blessés et sauve de la fureur de l'ennemi les débris de ses machines. Cette tour, la terreur des infidèles, quoiqu'elle ait reçu plus d'une atteinte, se soutient encore et peut redevenir funeste aux assiégés.

Elle roulait et bientôt elle eût été à l'abri des retranche-

ments ; mais elle a le sort d'un vaisseau qui vainqueur des vents et des tempêtes vient, à la vue du port, échouer sur le sable, ou périr sur un rocher. Ou tel encore qu'un coursier qui, après avoir franchi les précipices et les torrents, chancelle et tombe à la porte de l'asile qui va le recevoir.

La tour penche tout à coup ; deux de ses roues se brisent et se dérobent sous elle ; on la soutient, on la relève, en attendant qu'on vienne réparer ses ruines.

Godefroy veut qu'avant le jour elle soit rétablie ; il place tout autour des gardes pour la défendre. Mais, du haut des remparts, on entend le bruit des marteaux et les cris des travailleurs ; mille flambeaux allumés éclairent et trahissent leur ouvrage.

CHANT XII

La nuit roule sur son char d'ébène, mais tout veille encore dans le camp et dans la ville. Les Chrétiens continuent, dans l'ombre, leurs travaux et font une garde assidue ; les Infidèles raffermissent leurs remparts ébranlés, chancelants, et en réparent les ruines. Les uns et les autres donnent à leurs blessés les soins les plus attentifs.

Enfin on a pansé les plaies ; la nuit avance et les travaux avec elle ; quelques-uns sont achevés, les autres languissent ; l'ardeur se ralentit, le silence et les ombres devenues plus épaisses invitent au repos ; mais il n'en est point pour l'amazone toujours affamée de périls et de gloire ; elle presse les travailleurs et ranime leur activité qui s'éteint. Argant l'accompagne et elle se dit en secret :

« C'est bien aujourd'hui qu'Argant et le roi des Turcs peuvent se vanter d'avoir fait des prodiges de valeur ; seuls ils ont osé sortir de Jérusalem, se jeter au milieu des ennemis, et mettre leurs machines en pièces ; et moi, loin des Chrétiens, à l'abri d'un rempart, j'ai combattu sans périls ! des coups heureux ont signalé mon adresse : voilà tous mes exploits et toute ma gloire. Est-ce donc là tout ce qu'une femme peut oser ?

« Ah ! plutôt que de montrer une âme faible et timide, au milieu de tant de héros, que ne vais-je sur les montagnes, ou dans les bois, lancer mes traits aux bêtes sauvages ? Que ne vais-je reprendre les habits de mon sexe et me cacher dans la retraite, si je ne puis égaler ces guerriers ». Ainsi,

parle Clorinde, inquiète, absorbée dans ses pensées ; enfin un grand projet s'offre à son idée ; elle sort de sa rêverie et se tourne vers Argant.

« Il y a longtemps, seigneur, que j'éprouve un mouvement inconnu qui m'agite et m'enflamme ; soit inspiration de Dieu, soit erreur de l'homme qui se fait un dieu de son désir ; tu vois ces flambeaux qui brillent hors du camp des ennemis, j'irai là le fer dans une main, une torche dans l'autre, et je mettrai le feu à la tour ; mon projet une fois rempli, je laisse au ciel le soin de tout le reste.

« Si le destin s'oppose à mon retour, j'abandonne à tes soins mes fidèles compagnes, et ce mortel vertueux qui eut toujours pour moi la tendresse d'un père ; fais reconduire en Égypte ces infortunées que ma perte laisserait sans secours et sans appui, et ce vieillard accablé de ses malheurs et du poids de la vie ; au nom de Dieu, seigneur, souviens-toi de ma prière, ce sexe et cet âge sont bien dignes de ta pitié ».

Argant demeure interdit ; il sent l'aiguillon de la gloire qui du cœur de Clorinde passe dans le sien. « Tu iras là, lui dit-il, et moi tu me laisserais ici confondu dans la foule des guerriers vulgaires ? et tu crois que tranquille, loin du danger, je pourrais contempler avec plaisir la flamme et la fumée de l'incendie que tu aurais allumé ? Non, non, si jusqu'ici j'ai partagé tes périls, je veux encore te suivre à la gloire ou à la mort.

« Ce cœur sait aussi bien que le tien mépriser la mort, et je sais comme toi qu'il est beau d'échanger la vie contre l'honneur. — Tu en as donné, lui répond Clorinde, une preuve immortelle dans cette sortie qui t'a couvert de gloire ; mais enfin je ne suis qu'une femme, et mon trépas n'est point une perte pour la triste Jérusalem ; mais toi, si tu péris, veuille le ciel écarter ce malheur ! si tu péris, qui restera pour défendre ses murailles ?

En vain, lui répliqua le guerrier, tu voudrais enchaîner

mon ardeur par de frivoles raisons ; je suivrai tes pas si tu veux me guider ; si tu le refuses, je te devance ». Tous deux d'accord ils vont trouver Aladin qui les reçoit au milieu des plus sages de son conseil. « Seigneur, lui dit Clorinde, daigne écouter nos propositions et agréer notre dessein.

« Argant te promet de brûler la machine ennemie et jamais Argant ne promet en vain ; j'accompagnerai ses pas ; nous attendons seulement que la fatigue ait amené le sommeil ». Aladin lève les mains au ciel, et des larmes de joie mouillent ses joues couvertes de rides. « Grâce te soient rendues, dit-il, ô toi qui daignes encore abaisser tes regards sur tes serviteurs et sauver mon empire !

« Non, il ne tombera pas puisqu'il lui reste pour appui de si braves guerriers. Mais vous, couple généreux, quels bienfaits, quels présents pourront égaler vos services ? Que la renommée publie votre gloire et l'immortalise ; que l'univers consacre vos noms et vos exploits ; vous trouverez votre plus noble récompense dans votre action même ; mais mon cœur ne s'acquittera qu'à demi, en vous offrant une partie de mes états ».

Ainsi parle le vieux monarque ; il presse dans ses bras, tantôt Argant, tantôt Clorinde. Le sultan ne peut plus dissimuler la noble jalousie qui l'anime. « Ce n'est pas en vain, dit-il, que j'ai ceint cette épée ; je marcherai avec vous, ou du moins je suivrai de près vos pas. — Quoi ! reprend Clorinde, irons-nous tous à cette entreprise ? eh ! si tu viens, qui défendra Jérusalem » ?

Argant lui préparait un refus plus piquant et plus altier, mais Aladin le prévient et d'un front calme et serein : « Soliman, lui dit-il, nous connaissons toute ta valeur ; jamais elle ne s'est démentie ; infatigable au combat, jamais l'aspect du plus affreux danger n'intimida ton courage.

« Tu pourrais encore te signaler cette nuit par des exploits dignes de toi ; mais je ne crois pas que vous deviez

tous sortir à la fois. Il faut, pour rassurer un peuple alarmé, qu'il reste au milieu de nous quelqu'un des plus fameux guerriers. Je ne consentirais pas même à laisser partir Argant et Clorinde dont le sang aussi mérite d'être épargné si l'entreprise était moins utile, et si je pouvais la confier à d'autres bras.

« Mais cette tour funeste est environnée d'une garde nombreuse ; pour l'attaquer avec succès il faudrait envoyer une troupe plus nombreuse encore, et la prudence le défend. Laissons donc partir ce couple illustre qui veut s'exposer pour la cause commune ; tous deux plus d'une fois ont couru de semblables hasards ; eux seuls feront plus que mille soldats ; puissent-ils revenir vainqueurs dans nos murs !

« Toi, seigneur, tu dois aux soins de ta grandeur et à l'honneur de la couronne de rester dans Jérusalem. Quand Argant et Clorinde auront allumé l'incendie, car ils l'allumeront, et un pressentiment secret m'en donne la certitude, si l'ennemi les poursuit, tu iras les sauver et les défendre ». Ainsi parlait Aladin ; Soliman cède à ses conseils, mais la tristesse est sur son front.

« Attendez, ajoute Ismen, attendez pour sortir que la nuit soit plus avancée ; peut-être le sommeil triomphera enfin de ces gardes qui veillent autour de cette funeste machine. Moi cependant je préparerai des matières enflammées, qui s'y attacheront et la dévoreront toute entière ». On adopte son avis, et les deux guerriers vont attendre l'heure favorable à l'exécution de leur projet.

Clorinde, pour dérober sa marche aux yeux des chrétiens, quitte ses pompeux habits et sa brillante armure ; elle revêt une cotte d'armes noire, funeste présage de son malheur. Elle prend un bouclier sans éclat et un casque qui n'a ni cimier ni panache. Arsète est auprès d'elle, l'eunuque Arsète qui la reçut au moment où elle respira le jour, et qui prit soin de son enfance.

Quoique accablé de vieillesse, il s'est partout trainé sur les pas de l'intrépide guerrière ; il lui voit changer son armure, son cœur présage les dangers où elle va s'exposer ; il s'en afflige, il la conjure par ses cheveux blancs, par le souvenir de sa tendresse et de ses services, d'abandonner une funeste entreprise. Elle résiste à ses prières et à ses larmes.

« Cruelle, lui dit-il enfin, puisque rien ne peut fléchir ce cœur obstiné, il faut que je dévoile à vos yeux le mystère de votre naissance ; quand vous connaîtrez qui vous êtes, vous suivrez, à votre gré, ou mes conseils, ou l'ardeur qui vous entraîne ». Il poursuit, et Clorinde, les yeux fixés sur lui, l'écoute en silence.

« Senape régnait sur l'Éthiopie ; peut-être y règne-t-il encore ; il adore le Fils de Marie et tout son peuple l'adore comme lui. J'étais esclave dans son palais et confondu avec les femmes de la reine, je servais cette princesse ; elle était noire, mais sa couleur n'altérait point sa beauté.

« Senape l'aimait avec fureur et sa jalousie était égale à sa flamme ; cette funeste passion se nourrissait dans son cœur déchiré. Il la cachait aux mortels, il aurait voulu la cacher au ciel même. La reine, toujours sage, toujours modeste, vivait dans le silence et dans la retraite, et faisait son bonheur du bonheur de son époux.

« Dans sa chambre était un tableau de piété qui représentait une histoire touchante : on y voyait une jeune fille blanche comme la neige enchaînée près d'un dragon furieux ; un cavalier perçait le monstre qui nageait, expirant, dans les flots de son sang. Devant ce tableau souvent la reine humiliait son front, faisait l'aveu de ses fautes secrètes, versait et des larmes et des prières.

« Cependant elle conçoit et met au jour une fille d'une blancheur éclatante ; cette fille, c'était vous... A cette vue elle se trouble et son cœur est étonné de ce prodige nou-

veau ; bientôt elle craignit la jalousie d'un époux soupçonneux, elle craignit que cette couleur, inconnue en Éthiopie ne fût pour lui la preuve d'un crime affreux, et pour éviter sa fureur, elle résolut de vous cacher à sa vue.

« On lui offre à votre place une petite Éthiopienne qui vient aussi de naître ; les femmes de la reine et moi nous étions les seuls qui eussions accès dans la tour où elle était renfermée ; elle connaissait mon zèle ; ce fut à ma fidélité qu'elle daigna confier le triste et cher dépôt dont elle était forcée de se séparer. Vous n'aviez point été plongée dans ces eaux que les Chrétiens appellent sacrées ; l'usage d'Éthiopie recule cette cérémonie à un âge plus avancé.

« Les larmes aux yeux, elle vous remit dans mes bras, m'ordonna de vous porter dans un pays lointain et d'y élever secrètement votre enfance. Qui pourrait vous peindre la douleur de cette mère infortunée ? Combien de fois elle vous serra dans ses bras ! Combien de fois elle répéta ses tristes et derniers adieux ! vos joues furent souvent arrosées de ses pleurs ; souvent ses sanglots interrompirent ses plaintes et ses regrets ; enfin levant les yeux au ciel : ô mon Dieu, dit-elle, toi qui sondes l'abîme des âmes, toi dont l'œil éclaire les replis les plus secrets de mon cœur !

« Si ce cœur fut toujours pur, si jamais le crime ne souilla, ni ma pensée, ni mon lit, ... ah ! ce n'est pas pour moi que je t'implore ! d'autres fautes m'ont mérité tes dédains et ton courroux... mais, ô mon Dieu, veille sur un enfant innocent qu'une mère déplorable est forcée d'arracher de son sein ! que ma fille vive ; qu'elle ne tienne de moi qu'un attachement inviolable aux lois de l'honneur ! qu'elle apprenne d'une autre à être heureuse et fortunée.

« Et toi, céleste guerrier, qui sauvas cette vierge du serpent prêt à la dévorer, si j'ai devant ton image allumé de pieux flambeaux, si je t'ai offert de l'or et de l'encens, daigne t'intéresser à ma fille, sois son protecteur et son

asile dans les dangers. Elle se tait à ces mots ; son cœur se ferme et se resserre, et la pâleur de la mort couvre son visage.

« Je vous pris entre mes bras, je vous baignai de mes larmes et je vous emportai cachée dans une corbeille sous des feuilles et des fleurs. Je trompai tous les yeux ; seul et sans confident je partis déguisé. Une sombre forêt me reçut ; là je vis venir à moi une tigresse, l'œil en feu, la gueule béante.

« Plein de frayeur, je m'élançai sur un arbre et je vous laisse sur le gazon ; le monstre s'approche et tourne sur vous ses sinistres regards, mais soudain il s'adoucit, et oubliant sa férocité, de la langue il vous caresse et vous flatte, vous lui souriez et votre main innocente lui rend ses caresses.

« Enfin elle se couche auprès de vous et vous présente ses mamelles que pressent vos lèvres avides. Étonné, confondu, je contemple ce prodige. Cependant l'animal qui vous voit rassasiée de son lait, s'enfuit et disparaît à mes yeux.

« Je descends, je vous reprends dans mes bras, et poursuivant ma route, je m'arrête enfin dans une bourgade obscure ; là je vous élevai à l'ombre du silence et du mystère. Ce fut là que votre langue apprit à former les premiers sons, que vos pieds faibles et tremblants hasardèrent les premiers pas. L'astre qui mesure les mois avait seize fois recommencé sa carrière depuis que nous étions dans cet asile.

« Déjà je touchais au déclin de mes ans, j'étais riche et chargé des trésors dont, en partant, la reine m'avait comblé ; je me lassai enfin d'errer dans une terre étrangère ; l'amour de la patrie se réveilla dans mon cœur, je voulus revoir mes amis, les lieux qui m'avaient vu naître et vieillir dans mes propres foyers.

« Je pars, je dirige mes pas vers l'Égypte et je vous

emmène avec moi ; j'arrive aux bords d'un torrent, des brigands m'y surprennent ; la mort d'un côté, de l'autre une onde rapide et menaçante : que devais-je faire ? je veux me sauver et je ne puis laisser mon doux et précieux fardeau ; je me jette à la nage, d'une main je fends les eaux, de l'autre je vous soutiens.

« Le torrent est rapide ; au milieu s'ouvre un gouffre profond où l'onde tourne et se replie sur elle-même ; j'en approche, elle m'entraîne et va m'engloutir ; je vous abandonne alors ; mais, ô prodige ! l'eau se courbe sous vous, ses vagues caressantes vous soutiennent, le vent qui la seconde vous porte sur la rive et vous dépose sur le sable. Moi-même, enfin, j'y arrive avec peine, haletant et fatigué.

« Je vous réchauffe dans mon sein. La nuit nous couvre bientôt de ses ombres et nous livre au sommeil ; je vois, en songe, un guerrier terrible et menaçant ; il m'appuie sur le visage une épée nue, et d'un ton impérieux : je te commande, me dit-il, d'exécuter d'abord les ordres que te donna la reine. Baptise cette enfant : elle est chérie du ciel et je dois veiller sur ses jours.

« Je la garde, je la défends ; c'est moi qui ai, pour elle, adouci les monstres des forêts et donné du sentiment aux eaux ; malheur à toi ! si tu ne crois à un songe interprète des célestes volontés. Je repris mon voyage ; né musulman, et tout plein de ma croyance, je regardai mon songe comme une vaine illusion.

« J'oubliai mes promesses et les prières de la reine ; je laissai sur vos yeux le bandeau de l'erreur et vous fûtes élevée dans la loi de Mahomet. Vous croissiez, et bientôt votre audace intrépide dompta la nature et la faiblesse de votre sexe ; les armes à la main, vous acquîtes de la gloire, des trésors. Vous savez quels ont été depuis vos destins ; vous savez que fidèle à mes devoirs ma tendresse vous a toujours suivie dans vos courses guerrières.

« Hier, plongé dans un sommeil léthargique, un songe offrit encore à ma vue ce formidable guerrier ; il porta sur moi des regards plus sinistres, et d'une voix terrible : *Infidèle*, me dit-il, l'heure s'approche où Clorinde doit changer de sort ; malgré tes efforts, elle sera à moi, et il ne te restera que ton désespoir. Il dit, et d'un vol rapide il s'éleva dans les airs.

« Ce songe, ô cher et triste objet de mes soins, ce songe vous menace de quelque événement funeste ! je ne sais, mais peut-être le Ciel ne veut pas qu'on attaque la religion de ses pères ; peut-être le culte d'Éthiopie est le culte véritable. Ah ! quittez, je vous en conjure, quittez ces armes, et retenez ce courage impétueux ». Il se tait ; des pleurs inondent ses joues ; Clorinde demeure inquiète et rêveuse. La même vision avait troublé son sommeil et alarmé son cœur.

Enfin reprenant un air calme et serein : « Je suivrai, lui dit-elle, une croyance qui me paraît la vraie ; toi qui me la fis sucer avec le lait, pourquoi veux-tu élever aujourd'hui des nuages dans mon âme ? je n'abandonnerai point mon entreprise, je ne quitterai point mes armes, une pareille lâcheté déshonorerait Clorinde. Non, quand la mort se présenterait à mes yeux sous la forme la plus affreuse, elle ne m'arrêterait pas ».

Elle console ensuite le vieillard ; mais l'heure presse, elle part et va rejoindre le héros qui doit, avec elle, affronter les dangers. Ismen vient par ses discours exciter leur valeur déjà trop enflammée ; il leur présente une composition de soufre et de bitume et un flambeau caché dans un vase d'airain.

Ils sortent enveloppés des voiles de la nuit, serrés l'un contre l'autre, ils descendent le long de la colline d'un pas rapide et allongé. Déjà ils voient la machine ennemie qui s'éleva dans les airs. A cet aspect leur courage s'enflamme,

leurs cœurs s'embrasent et semblent prêts à s'élancer sur cet objet fatal de terreur et de vengeance ; ils brûlent d'allumer l'incendie et de se baigner dans le sang ; la garde s'alarme et pousse un cri.

Cependant ils continuent de s'avancer en silence ; enfin la garde redouble et crie : aux armes ! aux armes ! Ils ne se cachent plus, ils se précipitent, en un instant ils ont attaqué, frappé, enfoncé l'ennemi. Telle la foudre brille, éclate et tombe tout à la fois.

A travers mille bras, à travers mille coups, ils ont atteint la fatale machine ; déjà le feu pétille dans leurs mains, déjà la flamme a saisi les aliments que lui prépara l'enchanteur ; déjà elle s'attache à la tour et la dévore ; un tourbillon de fumée l'environne ; l'air en est obscurci et les étoiles en perdent leur clarté.

Le vent souffle, nourrit l'incendie et accroît la terreur ; le trouble et l'épouvante sont parmi les Chrétiens ; ils courent aux armes, mais cette masse, énorme, redoutée, tombe et s'écroule ; un moment a détruit le fruit d'un si long travail.

Aux cris des sentinelles, à l'éclat de la flamme, deux escadrons sont accourus ; Argant leur montre le front, Argant les menace ; ce sera dans votre sang, leur dit-il, que j'éteindrai cet incendie. Cependant serré contre Clorinde, il recule pas à pas et se retire sur le sommet de la colline. Tel qu'un torrent gonflé par la pluie, la foule des Chrétiens se précipite sur eux, s'étend, les presse et les environne.

Mais la porte dorée est ouverte ; Aladin y est avec ses guerriers pour y recevoir les deux héros vainqueurs et triomphants. Ils s'élancent, un gros de Chrétiens s'élance après eux ; Soliman les repousse, ferme la porte ; mais il l'a fermée sur Clorinde.

Infortunée Clorinde, pour punir sur Arimon le coup qu'il t'avait porté, tu reviens sur tes pas, tu le punis, et ta ven-

geance sera la cause de ta mort ! Au milieu des ombres, au milieu de la mêlée, Argant n'a plus songé à l'amazone, il n'a senti que les périls dont il était entouré.

Enfin la guerrière a éteint sa fureur dans le sang de sa victime ; elle se reconnaît, elle voit la porte fermée, elle voit les Chrétiens autour d'elle et sa perte assurée. Cependant personne n'a les yeux sur elle, un espoir soudain vient ranimer son cœur ; elle se glisse au milieu des ennemis et se perd dans la foule.

Puis à la faveur du trouble et de la nuit qui la couvre elle se retire furtivement et s'éloigne. Tel rassasié du carnage, un loup se dérobe en silence à la fureur des bergers : mais Tancrède l'a vue percer le malheureux Arimon ; il l'a vue, il la suit, toujours attaché à ses pas.

Il veut se mesurer avec elle ; au coup qu'elle a frappé, il l'a prise pour un rival digne de lui. Elle va par d'obliques détours chercher une autre porte ; le héros la poursuit ; Clorinde se retourne : « O toi, s'écrie-t-elle, qui me suis avec tant d'ardeur, que m'apportes-tu ? — La guerre et la mort.

— La guerre et la mort ! tu l'auras puisque tu la cherches ». Elle dit et l'attend de pied ferme. Tancrède abandonne son coursier ; aussitôt, le fer à la main et brûlant de courroux, l'un sur l'autre ils s'élancent ; tels combattent deux taureaux qu'anime un amour jaloux et furieux.

Généreux guerriers, vous méritiez un plus vaste théâtre ! le soleil du moins devait éclairer vos exploits. O nuit qui les cachas dans le secret de tes ombres, souffre que je déchire le voile épais dont tu les couvris, que je les fasse briller dans tout leur éclat aux yeux des races futures ! que leur gloire sorte de ton obscurité et vive éternellement dans le souvenir des mortels !

Ils ne savent ni reculer, ni se couvrir de leurs armes ; l'ombre et la fureur leur ôtent l'usage de l'adresse et de la

ruse, leurs pieds sont toujours immobiles, leurs mains toujours actives ; les épées étincellent l'une contre l'autre heurtées ; soit de la taille, soit de la pointe, leurs coups ne sont jamais sans effet.

La honte amène la vengeance, et la vengeance à son tour renouvelle la honte. Ils s'approchent, ils se serrent ; dans leur fureur ils se frappent avec la poignée de leurs épées, ils se choquent avec leur casque et leur bouclier.

Trois fois de ses bras vigoureux Tancrède pressa la guerrière ; trois fois elle se dégagea des liens dont il l'enchaînait ; liens cruels que formait la rage et qu'amour eût rendus si doux ! ils s'attaquent une seconde fois avec le fer, et l'un et l'autre le teint de son sang. Fatigués enfin et hors d'haleine, tous deux s'éloignent et vont respirer un moment.

Leurs corps affaiblis, languissants, s'appuient sur leurs épées et tous deux se fixent et se regardent ; déjà l'aurore peignait l'orient de ses couleurs et faisait pâlir le front des astres de la nuit. Tancrède voit son ennemi baigné dans son sang ; lui-même est à peine blessé, son orgueil s'en applaudit. Misérables jouets de l'erreur ! nous nous livrons en aveugles au moindre espoir qui nous abuse et nous flatte.

Malheureux, tu triomphes ! ah, quels tristes exploits, quelle funeste victoire ! chaque goutte de ce sang que tu vois couler tes yeux la paieront d'un torrent de larmes ! Les deux guerriers restent un moment immobiles et les regards attachés l'un sur l'autre ; enfin Tancrède rompt le silence.

« Le sort devait à notre valeur un plus noble théâtre et des témoins de notre gloire ; mais puisque le cruel nous refuse cette douceur, daigne, du moins, me révéler ton nom et ta naissance. Permets que vainqueur ou vaincu, je connaisse celui qui doit honorer mon triomphe ou ma défaite.

— Tu me demandes un secret que jamais je ne révèle à un ennemi, que t'importe mon nom? sache seulement que je suis un des guerriers qui ont embrasé la tour ». Tancrede à ces mots est transporté de fureur : « Barbare, s'écrie-t-il, ton silence et ton discours irritent également ma vengeance ».

A l'instant la colère se rallume et le combat se ranime ; quel combat ! leurs forces sont éteintes, ils ne connaissent point l'adresse, il ne leur reste que la rage ; ils se percent et se déchirent. Sanglants, couverts de blessures, ils ne tiennent plus à la vie que par leur fureur.

Telle on voit la mer Égée, lorsque les vents qui soulevaient ses flots sont rentrés dans leurs grottes profondes ; le calme ne règne point encore sur son sein, et ses ondes obéissent toujours au mouvement dont elles furent agitées. Tels les deux guerriers, quoique épuisés et sans vigueur, sentent encore l'impulsion de leur fureur première.

Mais enfin l'heure fatale qui doit finir la vie de Clorinde est arrivée : Tancrede atteint son beau sein de la pointe de son épée. Le fer s'y enfonce et s'abreuve de son sang ; l'habit qui couvre sa gorge délicate en est inondé ; elle sent qu'elle va mourir ; ses genoux fléchissent et se dérobent sous elle.

Tancrede poursuit sa victoire, et la menace à la bouche, il la pousse, il la presse ; elle tombe, mais dans le moment un rayon céleste l'éclaire ; la vérité descend dans son cœur, et d'une infidèle en fait une chrétienne. D'une voix mourante elle prononce en tombant ces paroles dernières :

« Ami, tu as vaincu, je te pardonne ; toi-même pardonne à mon malheur. Je ne te demande point grâce pour un corps qui bientôt n'a plus rien à craindre de tes coups ; mais aie pitié de mon âme. Que tes prières, qu'une onde sacrée versée par tes mains lui rendent le calme et l'innocence ».

Ses tristes et douloureux accents retentissent au cœur de Tancrede, le pénètrent, éteignent son courroux et de ses yeux arrachent des larmes involontaires.

Non loin de là un ruisseau jaillit en murmurant du sein de la montagne ; il y court, il remplit son casque et revient tristement s'acquitter d'un saint et pieux ministère. Il sent trembler sa main tandis qu'il détache le casque et qu'il découvre le visage du guerrier inconnu ; il la voit, il la reconnaît ; il reste sans voix et sans mouvement : ô fatale vue ! funeste reconnaissance !

Il allait mourir ; mais soudain il rappelle toutes ses forces autour de son cœur ; étouffant la douleur qui le presse, il se hâte de rendre à son amante une vie immortelle pour celle qu'il lui a ôtée. Au son des paroles sacrées qu'il prononce Clorinde se ranime ; elle sourit, une joie calme se peint sur son front et y éclaircit les ombres de la mort. Elle semblait dire : le ciel s'ouvre et je m'en vais en paix.

Sur ses joues la pâleur des violettes se mêle à la blancheur des lis ; elle fixe ses yeux éteints vers le ciel, et soulevant sa main froide et glacée, elle la présente comme un gage de paix à son amant. Dans cette attitude elle expire et paraît s'endormir.

A cet aspect les forces que Tancrede avait recueillies le quittent et l'abandonnent ; il se remet tout entier sous la main de la douleur qui serre son cœur et le glace. La mort est sur front et dans tous ses sens. Immobile, sans couleur et sans voix, rien ne vit plus en lui que son désespoir.

Les derniers liens qui arrêtaient son âme se brisaient l'un après l'autre ; elle allait suivre l'âme de son amante quand le hasard ou le besoin amena dans ces lieux une troupe de Chrétiens.

Le chef reconnaît le héros à ses armes, il accourt ; il reconnaît aussi Clorinde et son cœur est percé de douleur. Sans la croire chrétienne, il ne veut pas laisser ce beau corps à la

fureur des bêtes farouches, il les fait porter l'un et l'autre sur les bras de ses soldats et marche à la tente de Tancrede.

Dans ce mouvement lent et tranquille le guerrier ne reprend point encore l'usage de ses sens, mais de faibles soupirs prouvent qu'il conserve un reste de vie. Le corps de son amante, immobile et glacé, porte partout l'empreinte du trépas. Enfin on les dépose l'un et l'autre dans une tente séparée.

Tancrede est entouré de ses fidèles écuyers qui lui donnent les soins les plus empressés et les plus tendres ; déjà ses yeux languissants se rouvrent à la clarté du jour ; il entend des voix confuses, il sent les mains qui pansent ses blessures, mais son âme étonnée de se retrouver, doute encore de sa vie et a peine à s'assurer d'elle-même ; ses regards errent autour de lui ; enfin il reconnaît et sa tente et ceux qui l'environnent.

D'une voix faible et douloureuse : « Est-ce que je vis, dit-il ? est-ce que je respire ? mes yeux voient-ils encore les rayons odieux de ce jour funeste ?... de ce jour qui éclaire mon crime et me reproche les horreurs que la nuit m'avait cachées. Ah ! main cruelle ; honteux instrument de la mort, toi qui connais toutes les manières de la donner, pourquoi lâche et timide maintenant n'oses-tu trancher les derniers liens de ma coupable vie ?

« Perce donc aussi mon sein !... déchire ce cœur infortuné !... mais tu ne sais qu'être barbare, et ce serait un bienfait qu'une mort qui finirait mes douleurs ! je vivrai, triste et mémorable exemple d'un amour malheureux ! objet d'horreur, oui, une vie traînée dans l'opprobre est le seul supplice qui puisse égaler ton forfait.

« Je vivrai au milieu des remords ; les ennuis seront mes compagnons et mes bourreaux : errant, forcené, je redouterai les ombres solitaires de la nuit qui me rappelleront ma funeste erreur ; j'abhorrerai ce soleil dont les rayons

odieux m'ont révélé mes malheurs et mon crime. Je me craindrai moi-même, et, me fuyant toujours, je me retrouverai sans cesse.

« Mais hélas ! en quels lieux sont ces restes déplorables et chéris ? ce qu'en a épargné ma fureur, peut-être en ce moment, saigne sous la dent cruelle des bêtes farouches ? ah ! malheureux Tancrede ! les ombres ont égaré ta main ; mais c'est toi qui as appris à ces monstres à déchirer ton amante, c'est à toi qu'ils doivent cette noble et sanglante pâture.

« O restes que j'adore ! j'irai, j'irai aux lieux où je vous ai laissés ; je vous recueillerai pour vous posséder si vous y êtes encore. Mais si les bêtes sauvages les ont dévorés, je me livrerai moi-même à leur rage ; leurs entrailles seront mon tombeau, comme celui de mon amante ; heureux si mes tristes débris s'y mêlent et s'y confondent avec les siens ».

Ainsi parlait cet amant désespéré ; on lui dit que l'objet de ses regrets n'est pas loin de sa tente ; un rayon de joie se mêle aux ombres dont son front est couvert ; tel fuit l'éclair qui déchire le sein de la nue. Il soulève, avec effort, ses membres languissants, appesantis, et d'un pas chancelant il se traîne vers ce corps adoré.

Quand il voit sur ce beau sein la cruelle blessure que sa main a faite, quand il voit ce visage décoloré, sans éclat, mais serein encore et tel qu'un ciel sans nuage dans l'obscurité de la nuit, il tremble, ses genoux fléchissent et ses fidèles écuyers le soutiennent à peine. « O céleste beauté, dit-il, tu peux adoucir les horreurs du trépas, mais tu ne peux plus adoucir mon sort !

« O belle main, qu'en mourant elle me présenta comme un gage de paix et d'amitié ! dans quel état, hélas, je te revois ! dans quel état suis-je moi-même ! Voilà donc les funestes et déplorables effets de ma rage ? barbare ! ta

main cruelle a fait ces blessures; tes yeux plus cruels encore les contemplent?

« Ils les contemplent sans verser des larmes?... chère amante, je ne puis redonner des pleurs, mais je te donnerai mon sang »! A ces mots, furieux, désespéré, il arrache l'appareil qui couvre ses plaies et les déchire; son sang ruisselle, sa main allait porter les derniers coups, mais il s'évanouit, et l'excès de sa douleur le sauve de sa rage.

On le reporte sur son lit, on rappelle son âme fugitive et on l'attache à la vie. Cependant déjà la renommée a publié sa funeste aventure et ses cruels déplaisirs. Le pieux Bouillon accourt à sa tente, de fidèles amis y volent avec lui; mais ni les conseils du héros, ni les discours de l'amitié ne peuvent consoler ses douleurs.

Sa plaie saigne et s'aigrit encore sous les mains qui tentent de la guérir; mais le vénérable Solitaire qu'une pieuse tendresse intéresse au sort de Tancrede, d'une voix sévère lui reproche sa faiblesse et son égarement.

« O Tancrede, Tancrede, combien tu es changé! que sont devenus ta raison et ton courage? Quel nuage s'est épaissi sur tes yeux et les ferme à la lumière? Ce malheur que tu déplores est un bienfait du ciel; n'entends-tu pas sa voix qui te rappelle sous la loi du devoir? ne reconnais-tu pas sa main qui te marque la route que tu as abandonnée?

« Chevalier dégénéré, de vengeur de Jésus-Christ tu étais devenu, par un indigne échange, l'esclave d'une créature rebelle à son auteur; un heureux revers punit ton erreur et te rend à toi-même et à tes vertus, et tu te refuses à la grâce qui t'appelle?

« Tu te refuses, ingrat, à la tendresse du ciel, tu t'irrites contre lui. Malheureux! où cours-tu? où t'entraîne ton aveugle désespoir? déjà tes pas sont suspendus sur le précipice, l'abîme va t'engloutir, et tu ne le vois pas? au nom

du ciel rentre dans toi-même, ouvre les yeux, maîtrise enfin une douleur qui te conduit à une double mort ».

Il se tait. A l'idée d'une mort éternelle Tancrède est saisi d'un saint effroi; son cœur s'ouvre aux douces consolations et ses transports diminuent. Cependant il gémit toujours; sa langue ne sait encore qu'exprimer ses plaintes et ses regrets; tantôt il se parle à lui-même, souvent il s'entretient avec Clorindé qu'il croit voir, du haut des cieux, se pencher vers lui pour l'entendre.

D'une voix faible et mourante il l'appelle quand le jour finit; il l'appelle quand le jour commence; il l'invoque, il la pleure; telle pendant les nuits solitaires la triste Philomèle déplore la perte de ses petits que lui ravit un oiseleur inhumain et qu'un tendre duvet couvrait à peine. Les airs et les bois retentissent de ses plaintes. Enfin ses yeux se ferment un moment et le sommeil lui verse des pavots qu'il mouille de ses larmes.

Un songe lui offre l'objet de ses soupirs et de ses regrets tout brillant d'une céleste lumière et couronné d'étoiles, mais au milieu de cet éclat divin qui relève sa beauté Tancrède retrouve les traits qui lui sont connus. Il lui semble que d'un air attendri elle essuie ses larmes et lui dit : « Cher et fidèle amant, contemple ma beauté, sois témoin de mon bonheur, et que cette vue calme tes regrets.

« C'est à toi que je dois ma félicité; ton erreur m'a fait perdre une vie périssable, mais ta pitié m'a placée au rang des immortels et dans le sein de l'Être suprême; une volupté céleste et pure y comble mes désirs; c'est là que je t'attends; là dans les flots d'une éternelle clarté nos âmes confondues jouiront d'elles-mêmes et du Dieu qui fera leur bonheur.

« Oui, je t'y attends, cher Tancrède, si toi-même tu ne te fermes pas la route du ciel et si tu ne te laisses pas entraîner à l'erreur de tes sens. Vis et sois sûr que je t'aime autant qu'il m'est permis d'aimer un mortel ». Elle dit; ses regards

s'allument du zèle qui l'enflamme, la douce consolation coule dans le cœur du héros. Clorinde se perd dans la clarté qui l'environne et disparaît à sa vue.

Tancrede se réveille la sérénité dans l'âme et s'abandonne aux soins fidèles qui le rappellent à la vie ; cependant il ordonne qu'on rende à son amante les devoirs suprêmes ; il ne put lui élever un superbe mausolée ; le ciseau n'anima point des figures destinées à pleurer sur sa tombe ; mais du moins on choisit le marbre le plus précieux, et l'art en arrondit les contours.

Un nombreux cortège accompagna le cercueil avec des flambeaux funèbres ; les armes de la guerrière furent attachées à un pin en forme de trophée. Dès le lendemain le héros surmontant sa faiblesse et maîtrisant sa douleur alla, pénétré d'un respect religieux, visiter le lieu qui renfermait cette dépouille auguste et chérie.

A la vue du tombeau qui possède la plus belle moitié de lui-même, il pâlit ; sa langue et ses sens sont glacés, ses regards s'attachent immobiles sur ce marbre funeste. Enfin un torrent de pleurs s'échappe de ses yeux et d'une voix qu'entrecoupent les sanglots : « O tombe, s'écrie-t-il, ô cher et fatal objet qui renferme mon amante et que j'arrose de mes larmes !

« Non, ce n'est point la mort qui habite dans ton sein ; ma Clorinde y vit encore et l'amour y vit avec elle ; je sens, ah ! je sens des feux qui me sont connus ; ils sont moins doux qu'autrefois, mais toujours aussi brûlants ; ô tombe ! reçois mes soupirs, reçois ces baisers mouillés de mes pleurs ; transmets-les à ces restes chéris que tu possèdes et que je ne puis plus embrasser !

« Sa belle âme n'en sera point offensée ; le séjour qu'elle habite est inaccessible à la colère et à la haine ; elle pardonne à mon erreur, et cette idée est la seule consolation qui me soutienne au milieu de mes cruels ennuis. Elle sait

que sa mort ne fut que le crime de ma main ; elle permet que ce cœur qui l'aima l'aime encore jusqu'à son dernier soupir.

« Oui, je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir. Heureux le jour qui finira mes douleurs ! plus heureux mille fois si mes cendres pouvaient se confondre et reposer avec les tiennes ! réunis sur la terre, réunis dans les cieux, nous devrions à la mort un bonheur que nous refusa la vie ! flatteuse espérance, ah que mon destin serait glorieux si tu n'étais pas une illusion » !

Cependant des cris sinistres ont alarmé Jérusalem sur le sort de Clorinde ; bientôt des avis plus certains portent dans toute la ville la douleur et la désolation. Tout retentit de plaintes, de regrets et de gémissements. On croirait qu'un vainqueur furieux la détruit dans les fondements, que le fer et la flamme ravagent les maisons et dévorent les temples.

Mais l'inconsolable Arsète attire sur lui tous les regards ; sa douleur profonde, concentrée, ne s'exprime point par des larmes ; il souille ses cheveux blancs de cendre et de poussière, il se meurtrit le visage et déchire son sein. Cependant Argant s'avance au milieu de la foule éplorée.

« Clorinde n'est plus, s'écrie-t-il ! que n'ai-je pas fait, que n'ai-je pas dit pour sauver ses jours ? Dès que je me suis aperçu qu'elle était restée au milieu des ennemis, j'ai voulu la suivre et périr avec elle. Combien de fois j'ai supplié votre maître de me faire ouvrir les portes ! il a repoussé ma prière, il a résisté à mes larmes, et j'ai été forcé de plier sous son pouvoir suprême.

« Hélas ! s'il m'eût été permis de me livrer à mon ardeur, je l'aurais sans doute arrachée des mains de la mort ; ou du moins sur cette terre arrosée de son sang, une fin glorieuse aurait terminé ma vie. Mais que pouvais-je davantage ? et les hommes et le ciel en avaient autrement décidé.

Elle est morte ! et je sais quel devoir elle me laisse à remplir.

« Jérusalem, écoute mes serments ! écoute-les, ô ciel ! et si je suis parjure, que ta foudre m'anéantisse ! Je jure de venger Clorinde sur son barbare homicide ; je jure de ne jamais quitter cette épée qu'elle n'ait percé le cœur de Tancrède et que je n'aie laissé son odieux cadavre en proie aux vautours ».

Il dit, le peuple applaudit à ses promesses, et l'idée d'une promptre vengeance trompe la douleur commune. Vains serments ! bientôt les effets démentiront ses espérances ; il expirera lui-même sous les coups du héros que déjà il croit accablé sous les siens.

CHANT XIII

Cette machine immense, la terreur de Jérusalem, est à peine réduite en cendres qu'Ismaël cherche de nouveaux moyens pour enchaîner la valeur des Latins et tromper leur espoir.

Non loin des tentes des chrétiens, au fond d'un vallon solitaire, s'élève une antique forêt, des arbres aussi vieux que le monde y répandent une ombre funeste. Là, quand le soleil darde ses feux les plus brûlants, à peine on voit luire une lumière tremblante, triste et décolorée. Tel paraît un faible crépuscule sous un ciel nébuleux lorsque la nuit succède au jour, ou le jour à la nuit.

Mais quand le soleil est sur son déclin, ce n'est plus qu'une sombre horreur, d'épaisses ténèbres et une nuit aussi affreuse que celle des enfers. L'œil est étonné de ne plus voir, et les cœurs sont glacés d'effroi. Les troupeaux et les bergers craignent d'errer sous ces ombrages; jamais le voyageur ne s'y repose, il les fuit et les montre de loin comme un objet sinistre et malheureux.

C'est là que portées sur des nuages, avec leurs infâmes amants, les sorcières vont célébrer leurs orgies nocturnes; sous les formes les plus hideuses elles y tiennent leur infernal conseil, et dans leur abominable débauche outragent la nature et l'amour.

Jamais dans ce bois funeste les habitants de ces lieux n'osèrent arracher un rameau; les Chrétiens plus hardis y portèrent la cognée, et c'était là qu'ils avaient construit leur machine. A la faveur du silence et de la nuit, l'enchan-

teur pénètre dans cette forêt; il y décrit un cercle et y trace des caractères magiques.

Il quitte sa ceinture, met dans le cercle un pied nu et murmure tout bas les mots les plus puissants; trois fois il se tourne vers l'Orient, trois fois du côté où le soleil se couche; trois fois il agite cette baguette qui rappelle les morts du fond des tombeaux et les rend à la vie; trois fois de son pied nu il frappe la terre, et enfin il prononce ces terribles accents :

« Écoutez, écoutez, ô vous que jadis du sein de la lumière le tonnerre précipita dans l'abîme, vous qui errants au milieu des airs y formez les tempêtes et les orages, et vous habitants de l'enfer, ministres du désespoir et de la mort, je vous invoque! et toi plus qu'eux tous, monarque des sombres royaumes, qui règnes sur les feux dont toi-même tu es dévoré!

« Prenez sous votre garde cette forêt et ces arbres que j'ai comptés et que je confie à vos soins; qu'à chacun de ces arbres quelqu'un de vous s'unisse comme l'âme au corps des mortels, que le Chrétien qui osera en approcher recule épouvanté; que du moins il s'arrête aux premiers coups et redoute votre vengeance ». Il ajoute des mots encore plus affreux, que sans être impie aucune langue ne peut répéter.

A sa voix les astres qui couronnent le front de la nuit perdent leur clarté; la lune se trouble et se couvre d'un nuage. Mais les démons ne paraissent point encore. Ismen furieux : « Esprits infernaux, s'écrie-t-il, vous n'obéissez pas à ma voix! peut-être vous attendez de plus redoutables accents et des mots plus mystérieux?

« Je n'ai point encore oublié les secrets les plus puissants de mon art; d'une langue ensanglantée je sais encore préférer ce nom terrible et redouté qui fait trembler les enfers et pâlir leur monarque sur son trône. Si... Si... ». Il allait en dire davantage, mais déjà le charme est accompli.

Après de lui se rassemble une troupe innombrable d'esprits malfaisants ; et ceux qui errent dans les airs, et ceux qui habitent les sombres horreurs de l'abîme ; tous sont encore remplis d'effroi et pleins de l'arrêt terrible qui leur défendit de se mêler dans les querelles des mortels. Mais l'accès de la forêt ne leur a point été interdit, et sans violer les célestes décrets ils peuvent habiter les arbres que leur confie l'enchanteur.

Fier du succès de ses charmes, Ismen retourne vers Aladin : « Seigneur, lui dit-il, sors du trouble qui t'agite ; que ton cœur connaisse enfin la paix et la tranquillité. Ton trône n'a plus rien à redouter, les ennemis ne pourront plus relever leur machine détruite ». Il dit et puis lui raconte les prodiges qu'il vient d'opérer.

Il ajoute ensuite : « Le ciel nous promet encore un événement dont mon cœur n'est pas moins flatté ; bientôt Mars et le soleil se joindront dans le signe du lion ; leurs feux combinés dévoreront la terre ; la pluie ne s'épanchera plus sur son sein aride ; l'air sera immobile et brûlant : tout annonce aux mortels la sécheresse la plus funeste.

« Ici du moins tes sujets trouveront un asile au milieu des ombrages et sur le bord des fontaines ; mais les Chrétiens languiront sur une plaine stérile et desséchée ; déjà vaincus par le ciel, ils seront anéantis par l'Égyptien.

« Pour toi, tranquille spectateur de ta victoire, tu triompheras sans avoir combattu ; mais si l'orgueilleux Circasien, qui s'indigne contre le repos et ne connaît de gloire que celle qu'on moissonne au milieu des dangers, vient d'une ardeur importune exciter ton courage, tâche de trouver un frein qui l'arrête ; bientôt le ciel propice à nos vœux te donnera la paix et rejettera sur nos ennemis les fléaux dont ils nous ont menacés ».

Rassuré par ce discours, Aladin ne craint plus les forces des Chrétiens. Déjà ses murailles se relèvent ; toujours actif,

il en presse les réparations ; citoyen, étranger, tout travaille, tout est dans un continuel mouvement.

Cependant le pieux Bouillon ne veut point livrer à Jérusalem un inutile assaut ; c'est d'une nouvelle tour qu'il attend le succès ; et pour en construire une il envoie ses travailleurs dans la forêt qui jusqu'alors a fourni du bois à ses besoins. Ils y vont aux premiers rayons du jour, mais à son aspect une frayeur soudaine les saisit et les glace.

Tel un enfant timide fuit des spectres que lui forge son imagination ; tel dans l'ombre et dans le silence de la nuit il redoute les fantômes qu'il a créés. Ainsi tremblent les travailleurs à qui la crainte figure des monstres plus terribles que les sphynx et les chimères.

Étonnés, éperdus, ils retournent sur leurs pas, et dans de ridicules récits ils peignent des prodiges qui ne trouvent aucune croyance. Godefroy les renvoie avec une escorte de guerriers intrépides dont l'audace puisse rassurer leurs esprits.

Mais à peine ont-ils aperçu ces ombres épaisses, ces asiles affreux et sauvages, leur cœur palpite et frémit d'épouvante et d'horreur. Cependant ils avancent encore, et sous une feinte hardiesse ils cachent leur frayeur et leur lâcheté ; déjà ils approchaient de la forêt enchantée.

Tout à coup un bruit affreux s'y fait entendre ; tel mugit un volcan dans le sein de la terre ébranlée, tel est le murmure des vents, ou le gémissement des vagues brisées contre les écueils. On croit y démêler le rugissement des lions, le sifflement des serpents, les hurlements des loups, les cris des ours, les éclats de la trompette et les sons bruyants du tonnerre, mêlés et confondus.

Travailleurs et guerriers, tout pâlit ; mille indices trahissent la terreur dont leur âme est frappée ; la raison ne peut soutenir leur audace, la discipline ne peut les arrêter, ils cèdent à la puissance invisible qui les frappe. Ils fuient,

et l'un deux vient auprès de Bouillon excuser en ces mots leur faiblesse :

« Seigneur, il n'est plus personne qui ose attaquer cette forêt ; l'enfer tout entier s'est armé pour la défendre. Qui pourrait la regarder sans crainte aurait le cœur garni d'une triple enceinte de diamants ; il faut être insensible pour soutenir les tonnerres et les rugissements qui s'y font entendre ».

Alcaste écoutait ce discours, Alcaste dont la valeur stupide méprise les mortels et la mort ; les monstres les plus formidables, les volcans, la foudre, les tempêtes, tout ce que l'univers rassemble de plus affreux, rien ne peut étonner sa témérité.

Alcaste avec un geste dédaigneux et un sourire moqueur : « J'irai, dit-il, où n'ose aller ce guerrier ; moi-même je couperai ce bois qu'habitent les chimères et les songes ; ces fantômes affreux, ces murmures, ces cris, ne pourront le garantir de mes coups ; je braverai l'enfer tout entier, si l'enfer s'est ligué pour le défendre ».

Il part, de l'aveu de Godefroy ; bientôt il voit la fatale forêt, il entend ses mugissements ; toujours intrépide, il s'avance et déjà ses pieds allaient fouler le sol enchanté ; mais tout à coup s'élève devant lui une barrière de feu.

Bientôt c'est une muraille dont les flammes rapides roulent des torrents de fumée et de tous côtés environnent le bois et le défendent. D'espace en espace des flammes s'élèvent sous la forme de châteaux, de tours, de machines guerrières.

Au milieu de ces feux que de monstres armés ! que d'effroyables fantômes ! l'un jette sur Alcaste des regards louches et sinistres, d'autres le menacent et lui présentent la mort. Il fuit enfin ; il fuit à pas lents, tel qu'un lion que des chasseurs poursuivent, mais c'est toujours une fuite, et pour la première fois il a connu la peur.

Il s'étonne de trouver dans son âme ce sentiment nouveau, il s'en indigne et son cœur est déchiré par le repentir. Sombre, morne, honteux de lui-même, il n'ose plus lever ses regards jadis si fiers et va cacher dans sa tente sa tristesse et sa confusion.

Godefroy le demande ; il balance et cherche des excuses pour se dérober à ses yeux ; il se rend enfin à ses ordres, mais il marche d'un pas tardif et la tête baissée. A son silence d'abord, ensuite au désordre de ses réponses le héros connaît sa disgrâce et sa fuite : « Que faut-il en croire, dit-il ? Sont-ce des prestiges ? Sont-ce des miracles ?

« S'il est parmi vous un guerrier qui ose sonder cet étrange mystère, qu'il aille, et que du moins il nous en rende un compte plus fidèle ». Il dit, et ce jour et les deux autres qui le suivirent les plus fameux guerriers tentèrent de pénétrer dans la redoutable forêt ; tous reculèrent à son aspect, tous furent saisis de crainte et d'effroi.

Cependant Tancrede avait rendu à sa chère Clorinde les honneurs suprêmes ; quoique languissant, accablé de douleurs et d'ennuis, il puisse à peine soutenir son casque et sa cuirasse, il s'offre à cette pénible entreprise. Son corps reçoit à loi de l'âme qui l'anime, et le courage, en lui, devient de la force et de la vigueur.

Il marche en silence et les yeux ouverts sur les dangers inconnus qu'il va braver ; il soutient l'aspect effrayant de la forêt ; sans s'étonner, il entend le bruit du tonnerre, il sent les secousses de la terre ébranlée ; son cœur frémit un instant, mais bientôt d'un pas intrépide il entre dans le bois redouté, et soudain le rempart de feu s'élève devant lui.

Il recule à cette vue ; il balance un moment, et se dit à lui-même : « Que serviront ici mes armes ? Dois-je me précipiter dans la gueule de ces monstres au milieu de cette flamme prête à me dévorer ? sans doute je ne dois pas épargner mon sang quand l'honneur le demande ; mais

l'honneur n'ordonne pas d'en être prodigue ; je connais sa voix, le cœur de Tancrède est fait pour la distinguer.

« Mais si je retourne sans succès, que dira l'armée ? Quelle autre forêt pourra fournir à nos besoins ? Godefroy voudra vaincre tous ces obstacles, et peut-être un autre guerrier osera ce que n'aura osé Tancrède ? peut-être ces flammes n'ont de redoutable que l'apparence ?... Allons »... il dit et s'élança au milieu de l'incendie.

Il ne sent point cette chaleur brûlante que doit produire un feu si terrible ; il ne peut juger si ces flammes sont réelles ou fantastiques ; tout à coup sous ses pas l'incendie s'évanouit ; un nuage épais lui succède chargé de ténèbres et de frimas ; les frimas et les ténèbres disparaissent à leur tour.

Tancrède surpris, mais toujours intrépide, avance d'un pas ferme et sûr dans cette forêt profane et en sonde les plus secrets détours ; aucun prodige, aucun fantôme ne vient troubler sa vue ; rien ne s'oppose à sa marche que l'épaisseur du bois et ses tortueux labyrinthes.

Enfin il découvre un vaste et spacieux terrain qui s'élève en amphithéâtre ; au milieu paraît un orgueilleux cyprès semblable à une pyramide ; il dirige ses pas vers cet arbre ; il voit sur l'écorce des caractères mystérieux, tels que jadis l'Égypte en employait pour fixer la parole et peindre la pensée.

Parmi ces signes inconnus, il en retrouve quelques-uns dont les Syriens font usage ; il lit : *O ! guerrier téméraire, qui as osé porter tes pas dans les régions de la mort, de grâce, si tu n'es pas aussi barbare que tu es intrépide, de grâce, ne trouble pas ce secret asile ; pardonne à des infortunés privés de la lumière des cieux ; ce n'est point aux vivants à faire la guerre aux morts.*

Pendant que Tancrède cherche le sens que lui cachent ces mots il entend le vent qui frémit à travers le feuillage ; bientôt des sons lugubres et un concert de soupirs et de

sanglots viennent frapper ses oreilles et portent dans son cœur des sentiments mêlés de pitié, d'épouvante et de douleur.

Il tire son épée, et de toute sa force il frappe le cyprès : ô prodige ! le sang coule de l'écorce et va rougir la terre. Le héros redouble ; alors il entend sortir comme du sein d'un tombeau de longs gémissements.

Bientôt une voix lui crie : « Ah Tancrède ! arrête ! tu m'as déjà fait une trop cruelle blessure ; barbare ! tu m'as arraché du corps que j'animais ; pourquoi viens-tu déchirer encore cet arbre malheureux auquel m'unit une dure destinée ? Veux-tu, cruel, outrager jusque dans le tombeau les cendres de ton ennemie ?

« Je suis Clorinde ; je ne suis pas la seule qui habite cet arbre funeste ; chrétien, infidèle, tout ce qui a péri sous les murs de Jérusalem est enchaîné ici par la force d'un charme inconnu ; ces rameaux, ces arbres, sont animés, et tu ne peux en couper une branche que tu ne sois homicide ».

Le malade qui voit en songe des dragons ou des chimères que la flamme environne les craint sans les croire ; et quoique à demi convaincu de l'erreur de ses sens, il fait pour les fuir d'inutiles efforts, tant l'aspect de ces monstres imaginaires lui imprime de terreur et d'effroi ; ainsi le héros frémit et cède à des illusions que son esprit combat encore.

Son cœur subjugué par un sentiment impérieux s'alarme et se glace ; le fer échappe de ses tremblantes mains ; éperdu, hors de lui-même il croit voir sa Clorinde, gémissante, éplorée, qui lui reproche ses blessures et ses outrages ; il ne peut plus regarder ce sang, il ne peut plus entendre ces douloureux soupirs.

Ainsi ce courage que les dangers les plus affreux, que la mort même n'ont pu troubler, est amolli tout à coup par une ombre trompeuse, par de vains sanglots, par le nom seul

d'un objet adoré. Un vent impétueux a porté loin de la forêt le fer que sa main a laissé tomber ; il sort et retrouve son épée sur sa route.

Il arrive auprès de Godefroy, et après avoir recueilli ses esprits : « Seigneur, lui dit-il, je viens te confirmer des prodiges que tu n'as pas voulu croire et qui en effet sont incroyables ; ce bruit horrible, ces spectres effrayants, tout est réel.

« Un feu soudain s'est allumé à mes yeux, et les flammes ont formé un rempart autour de la forêt ; des monstres armés m'en ont défendu les abords ; j'ai franchi les obstacles ; le fer, l'incendie et les monstres ont disparu ; j'ai vu les ténèbres de la nuit et les frimas de l'hiver, que bientôt la clarté la plus pure a fait disparaître.

« Le dirai-je ? ces arbres sont animés ; des âmes humaines leur donnent le sentiment et la vie. Moi-même j'ai entendu de tristes accents qui retentissent encore douloureusement dans mon cœur. Le sang coule de leur écorce coupée..... Non, j'avoue ma faiblesse,... non... je ne pourrai jamais en arracher une branche ».

Il dit ; cependant le pieux Bouillon flotte agité de mille pensées ; ira-t-il lui-même tenter cette aventure et lutter contre les enchantements ou bien enverra-t-il dans une forêt plus éloignée chercher les matériaux nécessaires à ses desseins ? mais le Solitaire vient l'arracher à la rêverie dans laquelle il est plongé.

« Quitte, quitte, lui dit-il, ces pensées audacieuses ! un autre bras que le tien doit couper ces arbres que défend en vain un charme inconnu. Déjà, déjà le vaisseau fatal aborde sur un rivage désert et plie ses voiles ; déjà le guerrier qui doit nous faire triompher a rompu l'indigne chaîne qui le retient, et abandonne des lieux témoins de sa faiblesse. Bientôt Sion sera sous nos lois, et le fier Sarrasin expirera sous nos coups ».

Son visage est en feu ; sa voix a plus d'éclat que celle

d'un mortel ; Godefroy se livre à un nouvel espoir et une ardeur inconnue s'allume dans son âme. Cependant le soleil est dans le signe du Cancer, et du feu de ses rayons il embrase la terre. La chaleur épuise les forces des guerriers et nuit aux desseins du héros.

Les astres ne répandent plus une bénigne influence ; leur aspect malfaisant porte dans l'air les impressions les plus funestes, tout est en proie à une ardeur qui consume et dévore. A un jour brûlant succède une nuit plus cruelle que remplace un jour plus affreux.

Jamais le soleil ne se lève que couvert de vapeurs sanglantes, sinistre présage d'un jour malheureux ; jamais il ne se couche que des taches rougeâtres ne menacent d'un aussi triste lendemain. Toujours le mal présent est aigri par l'affreuse certitude du mal qui doit le suivre.

Sous ces rayons brûlants la fleur tombe desséchée, la feuille pâlit, l'herbe languit altérée ; la terre s'ouvre et les sources tarissent. Tout éprouve la colère céleste, et les nues stériles répandues dans les airs n'y sont plus que des vapeurs enflammées.

Le ciel semble une noire fournaise, les yeux ne trouvent plus où se reposer, le zéphyr se tait, enchaîné dans ses grottes obscures, l'air est immobile ; quelquefois seulement la brûlante haleine d'un vent qui souffle du côté du rivage more l'agite et l'enflamme encore davantage.

Les ombres de la nuit sont embrasées de la chaleur du jour ; son voile est allumé du feu des comètes et chargé d'exhalaisons funestes. O terre malheureuse, le ciel te refuse sa rosée ! les herbes et les fleurs mourantes attendent en vain les pleurs de l'aurore.

Le doux sommeil ne vient plus sur les ailes de la nuit verser ses pavots aux mortels languissants. D'une voix éteinte ils implorent ses faveurs et ne peuvent les obtenir. La soif, le plus cruel de tous ces fléaux, consume les Chré-

tiens ; le tyran de la Judée a infecté toutes les fontaines de mortels poisons et leurs eaux funestes ne portent plus que les maladies et la mort.

Le Siloé qui toujours pur leur avait offert le trésor de ses ondes, appauvri maintenant, roule lentement sur des sables qu'il mouille à peine ; quelle ressource hélas ! l'Éridan débordé, le Gange, le Nil même lorsqu'il franchit ses rives et couvre l'Égypte de ses eaux fécondes, suffiraient à peine à leurs désirs.

Dans l'ardeur qui les dévore, leur imagination leur rappelle ces ruisseaux argentés qu'ils ont vu couler au travers des gazons ; ces sources qu'ils ont vu jaillir du sein d'un rocher et serpenter dans des prairies, ces tableaux jadis si riants ne servent plus qu'à nourrir leurs regrets et à redoubler leur désespoir.

Ces robustes guerriers qui ont vaincu la nature et ses obstacles, qui jamais n'ont ployé sous leur pesante armure, que n'ont pu dompter le fer ni l'appareil de la mort, faibles maintenant, sans courage et sans vigueur, pressent la terre de leur poids inutile ; un feu secret circule dans leurs veines, les mine et les consume.

Le coursier, jadis si fier, languit auprès d'une herbe aride et sans saveur ; ses pieds chancellent, sa tête superbe tombe négligemment penchée ; il ne sent plus l'aiguillon de la gloire, il ne se souvient plus des palmes qu'il a cueillies ; ces riches dépouilles, dont il était autrefois si orgueilleux, ne sont plus pour lui qu'un odieux et vil fardeau.

Le chien fidèle oublie son maître et son asile ; il languit étendu sur la poussière, et toujours haletant, il cherche en vain à calmer le feu dont il est embrasé ; l'air, lourd et brûlant, pèse sur les poumons qu'il devrait rafraîchir.

Dans la langueur qui les accable les Chrétiens, loin de prétendre encore à la victoire, craignent les derniers malheurs ; on entend de tous côtés de tristes gémissements et

les cris de la douleur : « Qu'espère Godefroy ? qu'attend-il encore ? que tout son camp périsse anéanti ?

« Eh ! comment se flatte-t-il de triompher de nos ennemis ? où prendra-t-il des machines ? à tant de signes éclatants lui seul ne reconnaît pas le céleste courroux ? mille prodiges nouveaux, mille spectres effrayants, ce soleil qui nous brûle de ses feux, tout nous l'annonce et nous l'atteste.

« Troupe vile et dédaignée, objet de ses mépris, il faudra donc que nous mourions ici pour lui conserver son sceptre et son empire ? cette autorité suprême dont il est enivré mérite-t-elle donc d'être achetée du bonheur et de la vie des peuples soumis à ses lois ?

« Eh ! voilà ce pieux mortel ? voilà cette sensibilité, cette humanité si vantées ? le barbare ! pour jouir d'un vain et dangereux honneur il oublie le salut des siens. Pendant que les fontaines et les ruisseaux sont taris pour nous, les ondes du Jourdain coulent à sa table ; et tranquille avec ses favoris il les mêle avec le vin de Crète ».

Ainsi murmuraient les Latins, mais le chef des Grecs las depuis longtemps de suivre leurs drapeaux, ne s'arrêta point à de vaines plaintes : « Pourquoi mourir ici, dit-il, pourquoi attendre que tous les miens y périssent avec moi ? que Godefroy toujours aveugle en sa folie se perde s'il le veut et tous ses Latins avec lui » ! Il dit, et sans prendre congé, il part à la faveur du silence et de la nuit.

Le jour révèle sa fuite, et son exemple devient contagieux ; ceux qui ont suivi Clotaire, Adhémar, et les autres héros que le fer a moissonnés, croient que la mort de leurs chefs les a dégagés de leurs serments ; ils ne songent plus qu'à la fuite et déjà quelques-uns se sont échappés avec les ombres.

Godefroy entend leurs complots, il voit leur désertion ; il pourrait s'armer du pouvoir suprême, mais son cœur

abhorre des remèdes rigoureux ; il lève les mains au ciel, il y fixe ses regards animés d'un saint zèle, et avec cette foi qui peut suspendre le cours des fleuves et transporter les montagnes, il adresse à l'Éternel cette humble prière.

« O mon père, ô mon Dieu, si jadis, dans le désert, tu fis pleuvoir pour ton peuple une céleste rosée, si tu donnas à un mortel d'amollir les rochers et de faire jaillir une source d'eau vive du sein d'une montagne, déploie aussi, en notre faveur, le pouvoir de ton bras ! pardonne à notre faiblesse et n'écoute que ta grâce, nous sommes tes soldats ; que ce titre du moins nous obtienne ta pitié » !

Bientôt sa prière s'élève au ciel sur les ailes du désir, l'Éternel l'entend et abaisse sur son peuple ses regards attendris ; il veut mettre enfin un terme au fléau qui l'accable.

« Les guerriers, dit-il, armés pour venger ma loi ont assez éprouvé de périls et de revers ; l'enfer et le monde conjurés ont employé contre eux et la force et l'adresse ; un nouvel ordre des choses va commencer, et pour eux le destin n'aura plus qu'un cours prospère. Qu'il pleuve ; que l'invincible guerrier revienne et que l'Égyptien ne paraisse que pour ajouter à leur triomphe et à leur gloire ».

Il dit, les cieux tremblèrent à sa voix, les sphères célestes s'émurent, l'air frémit de respect ; l'Océan, les montagnes et les abîmes furent ébranlés. Soudain les éclairs étincellent et le tonnerre éclate ; avec des cris de joie les Chrétiens saluent le tonnerre et les éclairs.

Des nues s'épaississent ; elles ne sont point formées des vapeurs grossières de la terre, elles descendent du ciel même qui ouvre toutes ses cataractes ; une nuit soudaine embrasse l'univers et dérobe la clarté, une pluie impétueuse grossit les ruisseaux et bientôt inonde la plaine.

Quand l'été darde ses feux, on voit les oiseaux aquatiques attendre la pluie sur des rives desséchées, l'appeler à grands

cris et la recevoir sur leurs ailes étendues ; ils se plongent dans les flots, s'y replongent encore, et dans leur sein éteignent l'ardeur dont ils furent consumés.

Tels les Chrétiens avec des cris d'allégresse reçoivent les torrents que verse sur eux la faveur céleste. Ils remplissent des coupes, ils remplissent leurs casques et boivent à longs traits l'onde fraîche et bienfaisante ; les uns y plongent leurs mains, d'autres s'y baignent le visage, quelques-uns par une sage prévoyance la conservent dans des vases pour servir à leurs besoins.

La terre aride et desséchée la reçoit avidement dans son sein entr'ouvert, et par de secrets canaux la distribue dans ses veines ; elle y circule et va bientôt rendre aux plantes et aux fleurs la fraîcheur et la vie.

La nature renaît et s'embellit. Telle une jeune beauté qu'un remède salutaire rappelle des portes du trépas, voit reflourir les roses de son teint, et bientôt oubliant ses douleurs reprend sa parure et se couronne de guirlandes.

Enfin le ciel se ferme, le soleil reparait et ne lance que ces rayons amoureux dont il caresse la terre aux beaux jours du printemps. O reine des vertus ! ô foi des Chrétiens ! tu changes l'ordre des saisons, tu rends à l'air agité le calme et le repos, tu triomphes et du sort et des astres ennemis.

CHANT XIV

Cependant la nuit se lève toute humide des vapeurs de la terre ; de son voile dégoutte une précieuse rosée qui va rafraîchir encore les fleurs et la verdure ; les zéphyrse se balancent dans les airs et leur haleine invite les mortels au repos.

Déjà dans les bras du sommeil ils oublièrent leurs travaux et leurs peines, quand, assis au sein de l'éternelle clarté, le maître de l'univers abaissa sur la terre cet œil qui ne se ferme jamais ; d'un regard complaisant il envisage Godefroy et lui envoie un songe qui doit lui révéler les célestes décrets.

Non loin des portes dorées que le soleil frappe de ses premiers rayons, est une porte de cristal qui s'ouvre avant que l'astre du jour ait commencé sa carrière ; c'est par là que sortent ces songes, enfants du ciel, qui vont verser dans les cœurs purs l'espérance et la joie ; c'est par là que celui qui est destiné à Godefroy descend vers lui, porté sur des ailes d'or.

Jamais vision n'offrit à un mortel des images si belles, ni si riantes ; à ses yeux se dévoilent les secrets de l'Olympe et des sphères célestes ; il voit la vérité dans sa source et les êtres dans leur réalité ; il se croit transporté dans un espace lumineux, tout brillant d'or et de clarté.

Pendant qu'il admire l'étendue, les mouvements et l'harmonie de l'univers, un guerrier se présente à sa vue couronné de rayons et tout étincelant de feux ; d'une voix dont